



GIVE

HISTOIRE
DE LA
MOLDAVIE
ET DE LA
VALACHIE.

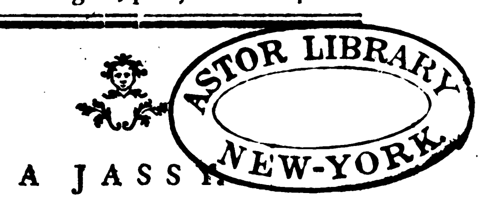
HISTOIRE
DE LA
MOLDAVIE
ET DE LA
VALACHIE.

AVEC

Une dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces.

Par M. C... qui a séjourné dans ces Provinces.

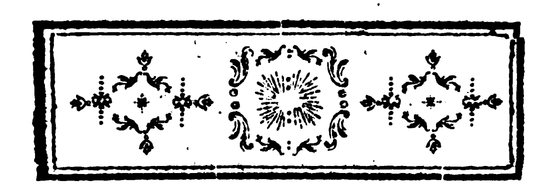
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.



A JASSY

Aux dépens de la Société Typographique des Deux-Ponts.

M. DCC. LXXVII.



EPITRE DÉDICATOIRE

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
LOUIS DE ROHAN,
CO-ADJUTEUR
DE
L'ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG, &c.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE votre esprit judicieux & profond parcouroit le vaste théâtre des in-

térêts des Princes de l'Europe, la Moldavie & la Valachie n'ont point échappé à vos regards & à vos observations. En mettant votre nom à la tête de l'Histoire de ces deux Provinces, je sens toutes les obligations que je m'impose envers le public ; mais je suis mille fois plus pénétré encore de celles que je contracte envers VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *Si je n'ai pu donner à cet ouvrage la perfection qu'on seroit en droit d'exiger pour le ren-*

dre digne de vous, Monseigneur, j'ai du moins l'avantage de connoître combien il m'est précieux de vous en consacrer l'hommage. Je l'offre à un Prince Protecteur & ami des Arts & des Sciences que l'on a vu déployer, avec le plus grand succès, les ressorts d'une politique sage & éclairée. Je n'entreprendrai point de vous suivre, MONSEIGNEUR, *ni d'approfondir la marche que vous avez tenue dans des circonstances aussi importantes & aussi délicates;*

mais on sait ce que vous doit la patrie, & si je ne puis vous élever un monument digne de sa reconnoissance, j'ose vous présenter un tribut de mon admiration.

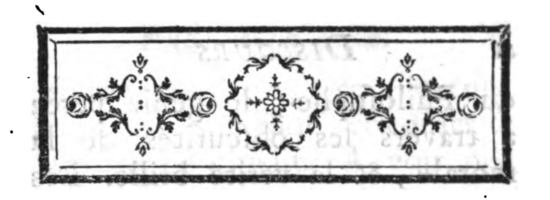
Je suis, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble & très obéissant serviteur.

CARRA.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'EUROPE est aujourd'hui le théâtre des grands évenemens, &, pour ainsi dire, le siege de l'Empire du monde. La France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne & de l'Italie occupent le centre de ce continent, & de ce centre partent les lumieres qui vont éclairer les autres contrées du globe. L'univers s'agrandit aux yeux

du Philoſophe ; le génie perce à travers les obſcurités de la morale, & la vérité brille. Les ſciences conſolent l'homme ; les arts fourniſſent à ſon luxe & à ſes beſoins ; le goût perfectionne ſes jugemens, & l'hiſtoire, en l'inſtruiſant du paſſé, lui découvre l'avenir. Les circonſtances où ſe trouvent les ſociétés, ſont telles en ce moment, qu'il ne manquoit plus aux gens de lettres & aux ſavans qu'une application conſtante de leur part, & un haſard heureux qui plaçât à la tête des ſociétés, des Rois ſages & des Miniſtres éclairés qui les encourageaſſent. Mais ce qui intéreſſe particulierement la politique, c'eſt la connoiſſance géographique & hiſtorique des différens peuples qui

habitent la terre, & ſur-tout de ceux qui ſont circonſcrits dans ce continent. A voir nos compilations énormes, nos bibliothéques immenſes, on imagineroit qu'il ne manque rien à nos connoiſſances, & que nous avons des notions claires, exactes & ſuffiſantes, non-ſeulement ſur toutes les nations qui habitent l'Europe, mais encore ſur toutes celles d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique. On a lieu de s'étonner enſuite, quand l'expérience vient nous convaincre de l'ignorance réelle où ſont les nations les plus policées de l'Europe à l'égard des nations voiſines. On ne connoît de l'Empire de Ruſſie que le nombre de ſes troupes diſciplinées & de ſes vaiſſeaux, que la ville de

St. Pétersbourg, que les prétentions de cette Cour; on ne connoît de l'Empire Ottoman que l'orgueil du despote, l'insolence de la soldatesque, la paresse des Turcs & les absurdités de leur religion. Plusieurs de nos savans ont voyagé en Sibérie, à la Chine, aux Indes, en Californie, soit pour observer à la hâte dans les cieux, soit pour prendre, en courant, une idée confuse des mœurs de ces peuples qui habitent sous la Ligne ou près des poles; & nul ne s'est fait une gloire de parcourir, en observateur philosophe & politique tout ensemble (*), l'Allemagne, l'Angle-

(*) M. Poivre est peut-être le seul qui

terre, l'Italie, la Suede, le Danemarck, la Hongrie, la Transilvanie, la Pologne, l'Ukraine,

---

ait voyagé & observé en Philosophe; M. de Paw, le premier qui ait su apprécier du fond de son Cabinet les nations les plus éloignées. Et l'Auteur de *l'Histoire Philosophique & politique des établissemens des Européens dans les deux Indes*, est l'unique écrivain qui ait osé envisager de loin tous les peuples connus, sous tous les points de vue. Il ne m'appartient pas de soupçonner même des défauts dans un ouvrage si digne de l'admiration des siecles & des nations; mais il me semble que si l'Auteur avoit vu de ses deux yeux, il auroit vu beaucoup davantage & beaucoup mieux. On est souvent à plaindre quand on est obligé de travailler sur les mémoires des autres & de chercher la vérité à travers les erreurs & le mensonge.

la grande Ruffie & les Provinces Européennes de l'Empire Ottoman. Je fais bien que toutes les Cours de l'Europe ont presque par-tout, dans ce continent, des Miniftres ou des Confuls ; mais ceux-ci n'ont fouvent en général, d'autre loi que celle de fuivre la routine prefcrite. Les obfervations qu'ils font ne font relatives qu'aux circonftances politiques où fe trouve leur Cour à l'égard de la Puiffance chez laquelle ils font envoyés. La politique en retire-t-elle tous les avantages qu'elle fe promet, & ces avantages répondent-ils à fes projets ? cette queftion eft importante & mériteroit d'être difcutée amplement. Mais je reviens à ma premiere qui eft de

ſavoir juſqu'à quel point nous connoiſſons les nations étrangeres contemporaines, & juſqu'à quel point ces nations connoiſſent la nôtre.

La France eſt le point d'où je pars pour ſuivre les rapports qui ſubſiſtent en ce moment entre les nations du globe, de l'une à l'autre. A peine ai-je quitté les frontieres que je n'apperçois déja plus aucun rapport de ſociété entre cette nation & celles qui l'environnent, je n'y vois que des rélations paſſageres de commerce, dont la trace s'efface inſenſiblement à meſure que je m'éloigne vers le Nord ou vers le Midi; arrivé aux deux extrémités de l'Europe, je ne rencontre que deux villes, dans la circonférence de ce conti-

nent, Conſtantinople & Pétersbourg, où la France ait quelques relations iſolées de commerce & de politique; ces bornes paſſées, le nom François va ſe confondre dans les vaſtes contrées de la Sibérie, de la Tartarie, de la Chine, des Indes, de la Perſe, de l'Arabie, &c. comme celui des nations les plus anciennes ſe confond dans l'hiſtoire. Si je retrouve par-ci par-là, dans quelques villes maritimes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, des traces languiſſantes de notre commerce, & des idées confuſes d'une nation qui exiſte au centre de l'Europe, ces traces & ces idées ne m'apprennent rien de poſitif ni de certain ſur cette nation. Mais ce n'eſt point à des peuples

barbares, ignorans, qu'il appartient les premiers de nous connoître ; c'eſt à nous au contraire, à nous, que la favorable influence d'un climat tempéré & l'heureux avantage des ſciences exactes ont ſi fort élevés au-deſſus des autres peuples de ce globe, en courage, en induſtrie & en lumieres, à démêler le caractere, le génie, la phyſionomie même des peuples contemporains, placés ſur cette terre comme ſoumis à nos obſervations & à nos critiques. C'eſt à nous enfin, à connoître ces mêmes peuples, avant que ces mêmes peuples ſachent ſe connoître eux-mêmes & cherchent à nous connoître à leur tour.

Mais que réſulte-t-il pour la

raiſon, la morale & la politique ſur-tout, d'une connoiſſance profonde, exacte & véridique des peuples lointains qui environnent l'Europe & des peuples d'Europe qui nous preſſent & nous environnent?

Il en réſulte, pour la raiſon, des moyens de réflexion, de comparaiſon & d'appréciation; pour la morale, des idées neuves d'induſtrie, de combinaiſon & de vertu peut-être; pour la politique, 1°. des certitudes démontrées de l'impoſſibilité où ſont ces mêmes peuples d'inonder comme autrefois nos campagnes & de nous chaſſer de nos foyers; 2°. des avantages de commerce bien ſupérieurs à ceux que nous avons acquis juſqu'à cette heure. Le Philoſophe

rassemble les différentes mœurs des divers peuples épars sur le globe, il les compare, les analyse, fait un choix, & de cet assemblage heureux d'idées & de systêmes, il forme une code de morale, tiré de la nature propre de l'homme, de ses besoins, de ses droits & de ses devoirs. Ce code devient utile pour tous ; & de cette morale universelle, naissent des rapports directs entre tous les hommes, des moyens de conciliation & de concorde entre toutes les nations, & des secours mutuels dans toutes les sociétés. L'honnête homme ou le voyageur infortuné n'est plus étranger nulle part ; un bienfait, un acte de clémence ou d'humanité, retentit d'un pole à l'autre, &

passe du siecle présent à la postérité la plus reculée. Le savant, occupé d'un autre soin, interroge, sur un sol étranger les plantes & les minéraux ; il leur demande des sucs & des sels prospères, favorables à la conservation de ses compatriotes ; tandis qu'un autre se plaît à connoître des fleurs, des fruits & des parfums nouveaux pour augmenter leurs jouissances & flatter leurs goûts. Le politique attentif aux mouvemens des peuples, à la forme de leurs Gouvernemens, à leurs institutions militaires, à leur caractere intrinseque de force & de courage, à leur situation géographique, à leurs alliances naturelles & respectives, au développement de leurs vertus, ou

à l'aviliſſement de leur ame, profite de toutes ces obſervations pour juger jusqu'à quel dégré de grandeur & de puiſſance, ces peuples doivent parvenir, ainſi que de la foibleſſe où ils doivent tomber; & tandis que dans le préſent, il médite l'avenir, le paſſé lui apporte le flambeau de l'expérience.

Non: ce n'eſt point aſſez que les Princes ou les Miniſtres ſuivent dans la marche de la politique une routine oiſeuſe, tracée par une prudence timide; ils doivent étendre leurs regards autour de ce globe & prévoir dans un évenement paſſé ou dans une démarche préſente, la gloire ou la décadence d'une nation.

Le partage de la Pologne eſt

un exemple frappant de l'inattention des politiques. La Cour de Verſailles, plongée alors dans la plus ſcrupuleuſe ſécurité à cet égard, n'oſa point, malgré l'avis prompt & lumineux qu'elle reçut de ſon Ambaſſadeur à Vienne (*), croire aux préten-

(*) *Le Prince Louis de Rohan* étoit alors Ambaſſadeur extraordinaire de S. M. T. C. auprès de LL. MM. II. & R. J'ai eu occaſion d'entendre à Varſovie le Comte de Mojenski, favori du Roi de Pologne & pluſieurs politiques de cette Cour, regretter qu'on n'ait pas ſuivi dans le temps les avis du *Prince Louis* & ſur-tout le plan rédigé par S. A. pour réunir la Confédération à *Staniſlas-Auguſte* & empêcher par-là, le partage de la Pologne. J'ai encore vu l'impreſſion pro-

tions inopinées des trois Cours co-partageantes. Cet éveil donné long-temps avant que le partage fût signé & lorsque le reste de l'Europe sommeilloit

---

sonde qu'avoit faite ce plan si sage, adopté par les parties intéressées, & communiqué, pour en hâter l'exécution, à M. le Baron de Viomenil, Maréchal de camp & Officier distingué, qui se trouvoit alors près de la République confédérée. La prise du château de Cracovie le 2 Février 1772, est l'époque à laquelle les lumieres & la prévoyance du Prince Louis sont devenues précieuses & respectables aux yeux du Roi de Pologne, & même des Confédérés à qui on avoit fait sentir la nécessité d'une conciliation qui eût sauvé la République.

ſur la foi des traités, auroit dû changer les évenemens & la marche de la politique actuelle.

Pour acquérir toutes les connoiſſances favorables & relatives aux grands intérêts des Princes, il eſt donc très important que la politique protége & encourage vivement les gens de lettres qui voudront ſe livrer au pénible ſoin d'obſerver les nations ſous toutes leurs formes. La connoiſſance des langues étrangeres eſt le premier paſſeport que l'obſervateur doit ſe procurer ; & ce préjugé national de ſupériorité & de ſuffiſance qui choque les autres nations & qui nous empêche de leur rendre juſtice, doit être abſo-

lument rejetté. Mais ce qui eſt tout auſſi eſſentiel, c'eſt de ne pas donner dans l'excès contraire & de ne pas croire que toute une nation a les mêmes vertus, le même génie, le même goût, la même ſenſibilité, parce qu'un ſeul homme inſtruit par les voyages ou par une éducation diſtinguée, ſe ſera trouvé ſur notre paſſage & nous aura comblé de careſſes & d'amitié. Il eſt des traits dans le caractere des particuliers qui menent à la connoiſſance du caractere général d'une nation, & ce ſont ces traits qu'il faut épier & ſaiſir. La connoiſſance du climat & celle de l'éducation regnante, fourniſſent enſuite à l'obſervateur

des moyens secondaires pour perfectionner ses jugemens & les réduire en maximes.

Quand l'observateur a rempli sa tâche, le Ministre d'Etat en apprécie le travail & en forme un résultat. La somme des rapports & des combinaisons augmente à mesure qu'un plus grand nombre d'hommes concourt au même but. La matiere se simplifie ensuite au point que le politique, du même coup d'œil, parcourt tous les temps, tous les lieux, toutes les nations; & ses projets d'alliance, de commerce & de guerre roulent dès lors sur un pivot sûr & invariable.

Mais sans les secours de la philosophie & des sciences, le

politique ne peut point se promettre des succès assurés & constans ; il ne peut point établir de regle sûre pour sa conduite. En vain aura-t-il l'art de feindre & de se taire, le silence & la dissimulation ne suppléent point au génie ni aux talens acquis. Sans une connoissance particuliere des mœurs d'une nation & du caractere de son courage, la connoissance géographique du pays & celle du nombre des soldats sont presque inutiles. Et sans une connoissance exacte de la géographie d'un pays, il est bien difficile d'y former des projets d'attaque ou de commerce. Jusqu'à présent la plupart des voyageurs, ou trop

indifférens ou trop avides du merveilleux, n'ont envisagé les peuples que sous des rapports futiles de plaisir & de vanité, & plutôt sous le point de vue de l'intérêt personnel qui agit par-tout avec activité, que sous celui de l'intérêt général qui marche lentement, mais qui intéresse bien davantage la politique. Ils ont vu des merveilles & des trésors au Midi, & n'ont apperçu que des glaces au Nord. D'un autre côté, trop prévenus contre les nations ennemies, ils n'ont pas pris la peine de chercher leurs vertus, ou ils ont craint de leur en trouver : c'est ce qu'un lecteur attentif, impartial & scrupuleux pourra vérifier en lisant

l'hiſtoire des peuples modernes, & les relations des voyageurs.

Je ne prétends point avoir mieux fait que les autres, ni donner pour exemple abſolu la maniere dont j'ai traité l'hiſtoire de la Moldavie & de la Valachie que j'offre au public. Cet ouvrage n'eſt qu'un point dans l'hiſtoire générale des peuples qui eſt encore à faire. Occupé à l'éducation des fils du Prince de Moldavie & à ſa correſpondance Françoiſe, l'eſpace d'une année n'a pu me ſuffire pour connoître à fond & en détail les mœurs des Moldaves; mais qu'il me ſoit permis d'entrevoir par la maniere dont j'ai voyagé pendant

neuf ans en Europe, celle par laquelle de plus habiles obſervateurs pourroient voyager un jour, & pour l'intérêt de la philoſophie & pour celui de la politique.



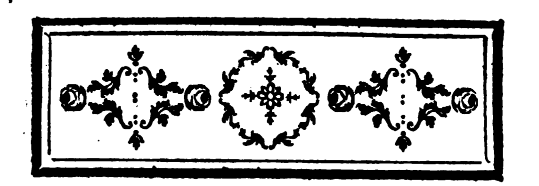


TABLE DES MATIERES,

Contenues dans cet ouvrage.

Fin de la Table.

HIS-



HISTOIRE DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE.



Au commencement de l'Empire Romain, les deux Provinces de Valachie & de Moldavie n'étoient guere plus connues que le ſont aujourd'hui les pays ſauvages du fond de l'Amérique. Sous Cotys Roi de Thrace, l'an 380 avant J. C., il ſe répandit en Valachie, en Moldavie & en Beſſarabie quelques Hordes de Gètes, Maſſagetes & Da-

ces qui habiterent ces Provinces une centaine d'années (*). A la destruction de l'Empire de Pont, les Romains pénétrerent jusque-là, & une partie des habitans se dispersa en Pologne, en Hongrie & en Bulgarie. Une peuplade considérable de Sclavons s'y établit ensuite; mais ne put résister longtemps à la maligne influence du climat : une partie se retira dans ce pays appellé encore aujourd'hui Sclavonie. Les Romains qui avoient une idée de

(*) L'histoire des Rois de Thrace & de Pont nous apprend que ces peuples avoient leurs Rois particuliers; elle nomme un certain Dromichete, Roi des Gètes, qui vainquit Lysimaque Roi de Thrace, l'an 322 avant J. C. Diodore, l'an 20, parle aussi d'un Roi du Bosphore Cimmerien qui régnoit vers l'an 310 avant J. C. & qui étoit peut-être le prédécesseur de Dromichete. Dion cite Role & Dapyx Roi des Gètes. Quelques temps après nous trouvons un Cotison aussi Roi des Gètes dont on prétend qu'Auguste voulut épouser la fille. (*Sueton in aug.*)

ces contrées à-peu-près comme celle que nous avons de Cayenne & des Isles Antilles, y envoyerent une colonie ramassée de l'écume des principales villes de l'Empire Romain & de la Grece. La plupart de ces malheureux, condamnés au supplice dans leur patrie, trouverent bientôt dans ce climat dévorant la mort qu'ils avoient méritée par leurs crimes. Leurs descendans qui avoient hérité de leurs vices & de leur l'acheté, furent tour-à-tour, conquis & soumis à l'esclavage par les Sarmates, les Huns & les Tartares. Avant la conquête de l'Empire Grec par Mahomet second, la Valachie & la Moldavie eurent un Chef indépendant, appellé Dragul. Après la mort de Dragul & l'extinction de sa famille qui régna fort peu de temps, la Valachie & la Moldavie passerent volontairement sous la domination de Corvin, Roi d'Hongrie, qui les protegea contre les Turcs. Etienne le Grand fut ensuite élu Prince des deux Provinces, à la fin les ennemis du nom Chrétien

les conquirent & se contenterent d'en exiger un certain tribut, en leur laissant la liberté d'élire leurs Princes & leurs Boyards (*). La religion Grecque qui y fut propagée, par des Moines refugiés à l'époque du schisme, devint dès lors la religion dominante; par conséquant les Evêques & les Moines en devinrent bientôt les véritables Souverains. Les villes, les villages, presque tout le terrain fut l'appanage des prêtres & des monasteres. Le Turc content du tribut & du dévouement des ces usurpateurs religieux les laissa en paix. Ce ne fut que sous le célébre Médecin Maurocordato que commença le régne des familles Grecques dans le pays. Il fut fait Prince de Moldavie, & depuis, sa famille a presque toujours régné, soit sur cette Province, soit sur la Valachie, jusqu'à la derniere guerre entre les Russes & les Turcs. Les familles des Cantemir, des

(*) C'est-à-dire, nobles Seigneur.

Blancovan, des Gika ont été auſſi ſur les rangs comme nous l'expliquerons ci-après en détail, dans l'hiſtoire des Princes de Moldavie & de Valachie; mais en général, toutes ces familles n'ont pas plus de droit à la chaiſe de ces deux Principautés que le premier marchand ou artiſan Chrétien-Grec qui pourra donner aſſez d'argent au Grand Viſir & au *Reis effendi* pour y être aſſis.



DE LA MOLDAVIE.

Géographie ancienne ; création des Princes.

LA Moldavie est divisée en haute & basse : la basse s'étend vers l'Orient depuis Jassy où réside le Prince, jusqu'à Bender que les Moldaves appellent *Tigine*. Du côté du midi elle est bornée par *Ancyre Galatium*, autrement *Galatche* sur le Danube. Au couchant elle a la Valachie & les montagnes de Transilvanie qui régnent le long du chemin appellé *Tetras* & qui font partie de la Moldavie & non de la Transilvanie. La haute Moldavie commence à Jassy, elles a les mêmes limites que la basse à l'Orient; mais au couchant elle est terminée par les monts Carpatiens ou les Alpes de Transilvanie & finit à *Suyatim* ville de Podolie. La basse Moldavie comprenoit autrefois toute la Bessarabie que les Tartares nomment

Bujak, où se trouvent deux villes assez fameuses Akerman & Kilia. La premiere est l'*οξία* d'Hérodote que les Romains appellerent *Julia Alba*, & que les Moldaves nomment aujourd'hui la *Czetate Alba*, cité blanche. Cette ville est célébre par l'exil du fameux Poëte Ovide : on y voit encore un Lac appellé par ceux du pays *Lacul Ovidului* le Lac d'Ovide (*). Kilia anciennement

(*) Cet Auteur charmant dont la mémoire sera toujours chere aux amans & aux Poëtes, étant en exil dans le sauvage pays des Gètes, aujourd'hui la Moldavie, vécut quelque temps dans la *Czetate Alba*, puis il se retira à trois lieues delà dans un village dont on voit encore les ruines. Près de la chaumiere qu'il habitoit est une petite fontaine qui porte son nom ainsi que le Lac dont on vient de parler, sur les bords du quel il avoit coutume d'aller se promener très souvent. Un habitant du pays m'a assuré qu'il avoit composé plusieurs poëmes en langue Moldave ; j'ai fait tout mon possible pour m'en procurer au moins quelques fragmens, mais je n'ai pu réussir. La mémoire de ce Grand Homme a fait assez

Licoſtomon, aujourd'hui nommé *Cilia* par les Moldaves eſt près de l'une des

---

d'impreſſion ſur le peuple de ces contrées pour qu'ils en tirent vanité : ils diſent par tradition » *qu'il eſt venu des bords du Tybre un homme extraordinaire qui avoit la douceur d'un enfant & la bonté d'un pere ; que cet homme ſoupiroit ſans ceſſe & parloit quelquefois tout ſeul ; mais que quand il adreſſoit la parole à quelqu'un, le miel ſembloit couler de ſa bouche.* « Je ſuis étonné que le Prince Démétrius Cantemir & Nicolas Maurocordato, ceux d'entre les Souverains de ce pays qui ont été les plus éclairés, n'ayent pas élevé un monument à la mémoire de ce grand Poëte qui a honoré leurs triſtes contrées de ſes malheurs & de ſes ſoupirs. Le temps viendra ſans doute où quelque Prince ami des arts & des grands hommes acquitera ſa patrie d'une dette ſi légitime.

Le lieu qu'habitoit Ovide eſt fait pour inſpirer la plus profonde triſteſſe ; je n'ai pu ſans émotion en conſidérer la perſpective : il me ſembloit voir ſes manes errer tantôt ſur le Lac, tantôt ſur les côteaux & dans les bois voiſins, tantôt les entendre ſoupirer à l'ombre d'un ſycomore auprès de ſa fontaine chérie ; une foule d'amours en pleurs ſembloit ſe ta-

embouchures du Danube, par où ce fleuve se décharge dans la mer Noire. La basse Moldavie contient encore

---

pir dans tous les coins de ce réduit champêtre, & y attendre le réveil de leur chantre divin. Que les amans & les Poëtes se figurent, au printemps, une plaine émaillée de fleurs, coupée & traversée dans toute sa longueur d'un Lac d'une demie lieue de tour, & bordée d'une chaîne de collines à sommets inégaux, couvertes de charmilles, de tilleuls, de pommiers, d'amandiers sauvages & de grands chênes tous jettés confusément les uns à travers les autres, comme pressés d'offrir leur verdure & leur fruit à l'œil enchanté du spectateur. Que leur regard avide cherche au point où brille l'aurore un vallon déclinant jusqu'au bord du Lac, & bordé de chaque côté de deux monticules ombragés de pampre & d'arbrisseaux : là, près d'une fontaine qui fuit en serpentant, dans le Lac, est un groupe de tilleuls, à l'ombre desquels étoit la chaumiere du divin Poëte ; là, sa lyre enchanteresse soupiroit des vers que l'amour & la douce mélancolie lui avoient inspirés ; là sans doute, il avoit oublié, avec un froid mépris, le délices trompeuses d'une cour in-

d'autres villes, entr'autres *Tigine* dont nous avons parlé plus haut, qui est sur les bords du *Tyras* ou *Niester*. Cette ville fut rendue aux Turcs par *Hero*, Prince de Moldavie. Ses nouveaux maitres lui ont donné le nom de *Bender*. Il y a aussi *Giergine* qu'il ne faut point confondre avec *Giurgew* en Valachie sur le Danube. Celle-ci est sur le *Sireth* ou *Sereth* près d'*Ancyre Galatium*. On a trouvé dans ses ruines plusieurs médailles anciennes. Ce fut Trajan qui la fonda comme le témoigne un marbre qui fut trouvé sous le régne du Prince Démétrius Cantemir, en creusant la terre, & qui portoit cette inscription latine: *Imp. Cæsari*, *Div. Filio nervæ TRAJANO*, Augusto, Ger, *Dacico*, *Pont. Max. Fel. B. dict. XVI Imp.* VI. *Cons.* VII. *PP. Calpurnio*, publico, *Mar-*

---

grate & corrompue où Virgile & Horace ne se soutenoient qu'en élevant jusqu'aux nues le colosse du tyran & en fléchissant le genou à chaque instant devant lui.

to, C. *Aurelio Rufo*. Une autre ville appellée communément Crazuna se trouve sur la riviere Milkow; & sur le Pruth, peu éloignée de Falczy, est la *Taiphalia* d'*Hérodote*, qui doit avoir été autrefois assez considérable, à en juger par les ruines qui ont été découvertes du temps du même Prince Démétrius Cantemir. Elle est au Sud de l'*Ister*, autrement le Danube, & environ à dix mille de distance de *Hussi* où Pierre I fut obligé de capituler en 1711 avec Mehemet Baltagi-Bachi. On trouve encore *Soroka*, dite autrefois *Olchionia* sur le *Tyras*, dont les murailles sont des cailloux ou pierres à feu. Enfin Jassy sur la riviere *Babluy*, à quatre milles du *Pruth*, autrefois le *Hyerase*; & non sur le Pruth, comme les Géographes l'ont marqué jusqu'ici. On voit dans la haute Moldavie Soczava, *Czernauwitz*, *Nemoza*, *Romanow fatagora* & Chotin où les Turcs ont toujours garnison.

Avant que les Turcs vinssent s'établir en Europe, Soczava étoit la ca-

pitale de la Principauté de Moldavie, & le siége du Prince ; mais depuis la prise de Constantinople, les despotes ont transporté leur trône à Jassy, afin d'être plus voisins des frontieres de l'Empire Ottoman. Cette ville est d'une grandeur médiocre. Les maisons en sont basses, petites & presque toutes bâties en bois. Il n'y a que six rues assez grandes, toujours fort sales où l'on marche sur des pieces de bois transversales en maniere de pont. Elle ne paroît pas fort ancienne, & rien n'atteste l'antiquité ni la fondation de cette ville. A Saczova on trouve une grande pierre détachée de ces murailles, où l'on voit sept tours en relief, surmontées d'une couronne Impériale avec deux lions pour support : au pied de ces tours dans une espece de champ paroissent deux poissons à écailles dont les têtes pendent & se croisent ; leurs queues sont levées & se croisent aussi : au-dessous est placée une tête de taureau qui porte entre ses cornes une étoile à six rayons.

On en peut certainement conclure que c'eſt un ſigne placé par le premier fondateur de la ville ; quoiqu'il n'y ait ni date ni inſcription ; car de temps immémorial on a toujours adopté une tête de taureau pour les armes de la Province. En général les annales de ce pays ſont dans une obſcurité profonde ; les habitans ſont reſtés plongés dans une ignorance ſi abſolue juſqu'à ce jour, & le témoignage des Grecs modernes eſt ſi ſuſpect que l'on ne peut eſpérer des éclairciſſemens poſitifs ſur l'hiſtoire ancienne de ces contrées, & ſur la fondation des villes. Mais qu'importe à la poſtérité de connoître le nom des premiers hommes qui ont bâti des bourgs & de miſérables villages ſur les bords du Danube, du Pruth ou du Nieſter ; on n'en tirera pas moins les conjectures néceſſaires à l'objet de cet ouvrage.

Ce que nous apprennent les recherches que j'ai faites ſur l'hiſtoire de ce pays ; c'eſt que la Moldavie ne fut ſoumiſe aux Turcs qu'à titre de

Fief. Le diplôme ou l'acte qui contenoit la ratification des conditions au nom du Sultan, a été longtemps conservé dans les archives de cette province: on l'en tira par l'ordre de Jean Sobieski Roi de Pologne, lorsqu'il fit une irruption en Moldavie en 1686, pour le brûler en présence du peuple à qui l'on prononça cette pompeuse déclaration. „ Regardez bien de quelle maniere sa Majesté vous affanchit du joug des Turcs „. De tous les priviléges qui étoient accordés aux Moldaves selon l'usage de ce temps là, le principal est celui-ci, qui portait en termes exprès: que la Moldavie s'étant portée de plein gré & sans contrainte à promettre obéissance à l'Empire Ottoman; la volonté du Sultan étoit que toutes les Eglises avec les rits de la religion fussent inviolables, & que les loix subsistassent en leur entier. Pour le Prince on n'exigeoit autre chose de lui, sinon que tous les ans il envoyât à la sublime Porte, par de fidéles Boyards

ou députés, quatre mille écus d'or, quarante cavales de service & vingt faucons, le tout sous titre de Pichkiech ou présent. Ces conventions furent ponctuellement exécutées de la part des Turcs, jusqu'au regne du Prince Pierre Raves. Alors ils lui demanderent un *barai* ou addition d'une somme considérable par forme de tribut, & prétendirent qu'au moins une fois en trois ans, il eût à venir en personne rendre ses respects au Sultan & baiser le seuil de la sublime Porte. Pierre refusa hardiment de se soumettre à ces innovations, & de peur que le peuple ne rejettât sur lui seul l'infamie de la nation & ne lui reprochât les maux que sa fermeté allait attirer, il abdiqua la principauté & se retira à Cziceu, ville de Transilvanie, où il vécut du revenu des terres qu'il y acheta. Mais Etienne le jeune qui fut mis en sa place, plus ambitieux, ou peut-être forcé par les Grands, stipula de payer douze mille écus d'or. Ses successeurs, encore plus

avides de domination, laisserent monter cette somme bien plus haut, & aujourd'hui les exactions n'ont point de bornes. Non seulement, il faut payer au trésor Impérial soixante mille écus d'or de tribut annuel; mais encore vingt quatre mille pour l'offrande de Pâques, sans compter les avanies que les Turcs mettent en usage pour succer la substance de la nation & les présents qu'il faut faire de temps en temps aux grands Officiers du Sérrail pour se maintenir en place.

La création des Princes de Moldavie & de Valachie est accompagnée de plus de cérémonies & de pompe que celle des Pachas ou Visirs. Ils sont décorés du *Cucca*, ornement de tête fait de plumes d'Autruches par *Mubzur Aga*, l'homme de confiance du grand Visir, & revêtus de la robe ou cafta par le grand Visir lui même. Un Pacha après avoir été revêtu de la robe par le grand Visir s'en retourne, & le lendemain il reçoit la patente de sa dignité avec l'étendard ap-

appellé Sanjak : au lieu que le Prince de Moldavie, après la cérémonie de la robe que le grand Visir lui met en signe de puissance, est conduit par le Divan entier, suivi des acclamations des *Chauschi* vers l'Eglise patriarchale, où le Patriarche accompagné de son Clergé & des Nobles d'entre les Grecs, attend le Prince pour le sacrer. Il descend de cheval dans la cour de l'Eglise ; se plaçant sur une pierre quarrée qui y est mise à cette occasion : tandis que les *Chauschi* font retentir l'air de leurs acclamations, répétant selon la coutume à haute voix : „ veuille Dieu tout puissant accorder une longue vie à l'Empereur, & à notre Prince Effendi "· (*) On attend le Prince dans la cour & dans la rue jusqu'à ce qu'il sorte de l'Eglise. A l'entrée de la porte les chantres Grecs entonnent l'hymne *ἄξιον ἐστί.* composé en l'honneur de la

(*) Ce mot est une corruption de Grec *αὐθεντής*.

Vierge : à la fin du quel le Prince se place sur un trône. Le Diacre ensuite récite les collectes τὰς ἐκτενὰς, faisant mention du nouveau Prince en ces termes : „ nous prions aussi pour „ très pieux & très excellent le Séré- „ nissime Prince. N. puisse-t-il être „ couronné de force & de victoire. „ Que la paix affermisse son regne ; „ que Dieu notre Seigneur lui serve „ de guide en toutes ses actions, qu'il „ répande sur lui ses graces & mette „ ses ennemis sous ses pieds. " Le Patriarche ensuite revêtu de ses ornemens pontificaux monte à l'autel, accompagné de quatre Métropolitains ou même de plus. Le Prince entre aussi dans l'enceinte sacrée & s'approchant de l'autel, le Patriarche lui fait le signe de la croix au visage avec les deux mains; puis le Prince pose sa tête sur la table sacrée & le Patriarche la lui couvre de l'*Homopher* (*) ; ensuite après avoir récité les prieres qui étoient employées au sacre des Empereurs

(*) L'étoile.

chrétiens, il lui fait au front l'onction de l'huile sainte. Cette cérémonie finie, le Prince retourne à son trône & la musique chante ce *polychronion* ou vœu pour sa santé : „ accorde ô Seigneur Dieu, une longue vie à très pieux & très excellent le Sérénissime Seigneur, N. Prince de toute la *Moldorlaquie.* " Le Patriarche quitte l'autel & s'approche du Prince; & ayant commandé le silence, il fait un petit sermon qu'il finit par le même vœu ou *polychronion*, prononcé par lui-même. Tout étant achevé, le Patriarche, le Clergé & tout le peuple conduisent le Prince hors de l'Eglise. A la porte, celui-ci baise la maine droite du Patriarche, qui de son côté le confirme encore du signe de la croix & lui souhaite prospérité. Le Prince remonte à cheval & est reconduit chez lui avec la même pompe qu'à son arrivée, & chacun se retire avec quelquc présens. On laisse passer quelques jours, au bout desquels *Mir alem aga* porte-étendard de

l'Empereur vient du Sérrail à la maison du Prince, suivi de la musique impériale nommée *Tublecane*, pour lui présenter le grand étendard appellé *Sanjak*. Le Prince vient à sa rencontre jusqu'à la porte. L'Aga prend l'étendard & après l'avoir baisé selon sa coutume & l'avoir porté à son front, il le met entre les mains du Prince qui de son côté le baise aussi avec respect, & le rend au porte-étendard en disant: „ que Dieu béni & très haut accorde une longue vie au très puissant, très bénigne & très juste Empereur. Il donne ensuite une robe à *Mir alem aga* & le congédie avec le présent ordinaire. Les affaires qui retiennent le Prince à la Cour étant terminées, il est conduit au grand Divan, c'est-à-dire à l'audience de l'Empereur qui a le grand Visir, les deux Cadislesquers & le reste de ses grands Officiers du Divan à ses côtés. Le premier Huissier appellé *Capuchilar* Kietudasi, à la porte de l'Arzodasi ou salle d'audience met une robe au

Prince. Le *Mubzur aga* lui ajuste le *Cucca* sur la tête & fait prendre des robes neuves à ses Barons qui sont ordinairement au nombre de vingt huit. En cet équipage, il entre dans la salle d'audience avec quatre de ses Barons ; deux Capagi-Bachi le supportent de chaque côté sous les bras; le premier Huissier le précéde, & derriere lui marche le grand Dragoman ou interprête de la Cour qui est ordinairement un Chrétien Grec. A l'entrée, le Prince s'incline profondément par trois fois, puis avance au millieu de la salle qui n'est pas fort grande & s'y tient de bout. Alors l'Empereur sur son trône se tourne vers le grand Visir & lui commande de dire au Prince les mots suivans : „ Sa fidélité & son „ sincere attachement étant parvenus „ aux oreilles de ma Hautesse, je veux „ bien l'en récompenser, en lui conférant la Principauté de Moldavie. „ Son devoir est de ne jamais se départir de sa fidélité à mon servi-

ce. Il doit auſſi protéger & défendre „les provinces qui lui ſont ſoumiſes „& prendre garde de rien faire con- „tre ou au delà de mes ordres. " Le Prince fait la réponſe ſuivante. „ Je „promets, au péril de ma vie & de „ma tête, d'employer tous mes ef- „forts pour le ſervice du très juſte „& très gracieux Empereur, auſſi „longtemps que ſa Hauteſſe ne dé- „tournera les yeux de ſa clemenee de „deſſus le néant de ſon ſerviteur. " Montrant, par ces dernieres paroles l'inſuffiſance de ſes ſervices & l'aviliſſement où la nation Grecque eſt tombée, depuis qu'ils ſont ſoumis à l'eſclavage des Turs. Cette courte audience finie, le Prince ſort de la ſalle de la même maniere qu'il étoit entré. Il trouve dans la cour intérieure un cheval de l'Empereur qu'il monte; ayant ſalué le premier Viſir & les autres qui ont aſſiſté à la cérémonie, ils lui rendent le ſalut par une inclination de tête. Après quoi il s'en retourne chez lui, ſes Barons & tou-

te sa suite marchant devant. Lorsqu'il est prêt à aller prendre possession de sa principauté, le Sultan ordonne à quelque Officier de sa Cour d'aller installer le Prince sur le trône. On nomme pour cette fonction le *Sylbadar Aga* on le *Chocadar Aga*. C'est quelque fois *Miriachor Aga* ou le plus ancien Chambellan ou *Capigi-Bachi* : le cortége est augmenté de deux *Prikis* ou Gardes-du-Corps du Sultan qui portent tous leurs ornemens d'or & d'argent. Il y a aussi deux *Akiulalbus*, ainsi nommés à cause de leur bonnet blanc, deux *Cepigis* & autant de Chauschis, si le Prince le trouve bon, l'emploi de ses Officiers est de faire l'*alkepch* ou acclamation accoutumée toutes les fois que le Prince monte à cheval & en descend, & de pourvoir aux besoins du Prince & de sa suite, par tous les villages où il passe sur la route. Le *Chauschi* précéde à pied & devance à quelque distance le Prince quand il entre dans une place ou qu'il en sort. Le *Capigi* lui

tient l'étrier. C'eſt ainſi qu'il eſt eſcorté tout le long du chemin juſqu'au lieu de ſa Réſidence. Alors tout ce qu'il y a de diſtingué, parmi les Nobles & Bourgeois, va au-devant de lui à cheval. Tous baiſent la main du Prince qui, après le compliment de bon jour, les prie de remonter à cheval. Les Barons ou Boyards ſe mettant à ſes deux côtés, ſelon leur rang, & les Officiers Militaires précédant la marche, le Prince entre dans la ville d'un pas lent, tous en branlant la tête, à peu-prés comme ces Magots de terre que l'on tire de la Chine; en croyant donner par là plus de majeſté à cette pompeuſe cavalcade. On va deſcendre devant la porte de l'Egliſe Cathédrale, qui eſt ordinairement dédiée à St. Nicolas Le Métropolitain accompagné de trois Evêques & de tout ſon Clergé monacal, préſente au Prince la croix & le livre des Evangiles à baiſer. Le tintamare de la muſique Turque ceſſe pendant ce temps

temps là. Le Prince entre dans l'Église : on entonne aussitôt l'hymne ἅγιον ἐστί ensuite on lit τας εξτενας, puis le Prince s'approche de l'autel pour être oint du St. Chrême par le Métropolitain, à moins qu'il ne l'ait été par le Patriarche de Constantinople. Quand cette belle cérémonie religieuse est finie & que le *polychronion* a retenti de toutes parts, le Prince s'achemine vers le palais, au bruit des trompettes, des timbales & des autres instrumens de musique. Il entre dans la salle du Divan & se tient debout devant le trône qui lui est préparé. Les Barons de sa suite prennent chacun leur place. Alors l'Officier chargé par le Sultan d'être présent à l'installation du Prince, donne le mandement ou chatichérif impérial à lire au Divan Effendi ou Secrétaire de la Cour qui est Turc. Il le lit à haute voix par phrase, & le grand *Postëlnik*, autrement le Maréchal de Cour, l'interprête à l'assemblée en langue du pays. Ensuite l'Of-

ficier, après avoir revêtu le Prince de la robe qu'il avoit apportée, lui présente la main droite pour l'aider à monter sur le trône : alors il se fait une décharge de toute l'artillerie, qui consiste ordinairement en deux ou trois petites pieces appellées en françois pieces de campagne, & les *Chauschis* redoublent leurs acclamations. Le Prince à son tour fait présent à l'Officier d'une robe fourrée d'hermine; mais le Secrétaire n'a qu'un simple Caftan de drap. Immédiatement après, les Barons sont admis à baiser la main au Prince, qui les reçoit assis sur son trône. Il leur fait à tous un salut de la tête, & enfin se retire dans l'intérieur de ses appartemens. La journée se termine par un splendide festin où l'on s'enivre ordinairement & où l'on finit par des danses grecques & moldaves. La même cérémonie se pratique à l'installation des Princes de Valachie

DE LA VALACHIE.

Géographie ancienne : elle reconnoît la domination des Turcs. Autorité de ses Princes.

Bucharest située sur la petite riviere Dumboirza, est la capitale de la Valachie. On n'a encore jusqu'ici trouvé aucun monument qui témoigne de son antiquité & du nom de son fondateur. Cette ville est la résidence du Prince, & beaucoup plus considérable que Jassy capitale de la Moldavie. Nous en parlerons plus en détail dans la suite de cet ouvrage.

Les seuls monumens d'antiquité que l'on trouve dans cette Province, sont, la tour de Severin & les ruines de Calé. La premiere est entierement défigurée par le temps. Le nom qu'elle porte, encore fait conjecturer qu'elle a été construite par les ordres de quelque Préfet du temps des Romains.

On voit au même endroit les restes du superbe pont de pierre que Trajan fit bâtir sur le Danube, lorsqu'il alla combattre les Scythes. Calé a perdu son nom; on ne peut la désigner que par la ville de Taïa ou par le château Tulche qui sont placés tous deux entre Facke & Giurgew sur le Danube, dans ce même espace où Calé existoit du temps des Romains.

Les Valaques ont été assujettis aux Turcs par la force des armes. En 1418 Mahomet I, fils de Bajazet, après avoir fait une irruption en Asie, passa en Europe, ravagea la Valachie, prit Severin & Calé dont nous venons de parler; fortifia Giurgew & y mit une nombreuse garnison pour empêcher le passage du Danube. Les Valaques lui oposerent une armée qui fut bientôt mise en déroute; en sorte que se voyant resserrés sans espérance de pouvoir remettre une nouvelle armée sur pied, & n'ayant plus d'autre parti à prendre que celui de mourir ou de perdre la liberté, ils aime-

rent mieux vivre & se soumirent à un tribut annuel. Pour gage de leur foi, le Sultan reçut en otage les fils du Prince & ceux des trois principaux Boyards ou Seigneurs de la nation. Mais les Turcs ensuite n'étant pas contens du tribut convenu, firent adjuger à leur tresorerie Impériale les Salines de la Valachie, & les droits d'entrées & de sorties qu'on affermoit à des marchands Grecs ou Arméniens, ou aux Seigneurs du pays. Sous le Prince Mathieu le tribut fut porté à cinquante mille écus d'or: on jugea alors à propos de remettre à la Principauté tous les droits. Elle en a joui depuis, quoique le Turc n'ait cessé d'augmenter les contributions au point que le Prince de Valachie est obligé de payer aujourd'hui près de deux millions de notre monnoye.

Les Princes de Moldavie & de Valachie jouissent de toutes les prérogatives attachées à l'autorité despotique; ils peuvent se jouer impunément de la vie, de l'honneur & des

biens de leurs sujets sans en rendre compte ni à leur nation, ni au Divan de Constantinople; ils font & abolissent les loix; ils donnent les charges, les emplois selon leur bon plaisir. Dès le moment qu'un nouveau Prince est installé, la sublime Porte est fermée aux plaintes de qui que ce soit pour cause de mort : quand même un Seigneur ou tout autre évidemment innocent auroit perdu la vie. Ce n'est que dans des cas de concussion & de taxes levées contre les loix, ou de trahisons contre la sublime Porte, que le Prince est accusé & souvent déposé & mis à mort. Cependant si le Prince accusé a vent de ce qui se trame à Constantinople contre sa vie, il peut se racheter moyennant quelques sommes distribuées à propos aux favoris de sa Hautesse. S'il n'a pas le temps de faire usage de ces moyens & qu'il soupçonne l'arrivée de quelque émissaire secret de la Porte, chargé de lui couper la tête, & de l'envelopper dans la pancarte d'un firman, il se tient sur

ſes gardes ; on fait arrêter l'émiſſaire avant qu'il ſe préſente dans la grande ſpatarie ou *ſalle d'audience*, & on le fait pendre tout doucement, ſans en rien dire à perſonne. Pour donner à ce propos une idée de la ruſe des Princes Grecs & de la maniere dont ils ſavent ſe jouer des Turcs & de la ſublime Porte, je raconterai ici une anecdote du régne de Nicolas Maurocordato, Prince de Moldavie, dépoſé en 1710 : ce Prince ayant avis que l'on avoit fait partir de Conſtantinople un Pacha avec trois cens Janiſſaires pour Chozin, & que ce Pacha avoit ordre de paſſer par Jaſſy pour examiner ſa conduite & apporter ſa tête, envoya au-devant de ce Pacha un de ſes Boyards les plus affidés, pour le prier d'empêcher ſes Janiſſaires de faire aucune inſulte aux femmes ni aux filles de cette ville, qui étoient, ajouta le Boyard, de belles créatures, mais toutes de la religion Grecque. Va, répondit le Pacha au Boyard, dis à ton Prince que je me

mocque de sa religion, & que si je trouve quelque jolie fille dans son pays qui me convienne, je l'enleverai malgré lui. Sur cette réponse qui fut rendue en plein Divan, en présence du Prince & de tous ses Boyards, on assemble tous les soldats Moldaves & Grecs que l'on put trouver, avec ordre à l'Hetman qui est le Général de la Cavalerie du Prince, de se tenir aux environs de Jassy. Cette hardiesse pouvoit être regardée à la Porte comme une rebellion ouverte contre le Pacha; mais ce que le Prince Maurocordato avoit prévu arriva. A peine le Pacha fut-il entré dans Jassy, que ses Janissaires enleverent deux ou trois filles, & les enfermerent dans le palais où le Pacha étoit logé. Aussitôt le Prince convoque ses Nobles, & fait sonner le tocsin sur les Turcs. On accourt de tous côtés. Deux mille hommes bloquent le Pacha & ses trois cens Janissaires, qui n'avoient pas eu le temps de se reconnoître, & qui se retirerent à la hâte dans un Mo-

nastere. Pendant ce temps-là, on écrit au Divan de Constantinople, au nom de la Noblesse & de tout le peuple, pour se plaindre de cette infraction à la loi, qui défend aux Turcs de violer aucune femme chrétienne, ni de l'enlever par force, sur-tout si cette femme est sujette de l'Empire Ottoman. La politique des Turcs est singulierement sévère sur cet article. Sans attendre la réponse du Pacha à qui les Grecs ne permettoient pas de faire partir de courrier, on envoya sur le champ un chiaoux avec ordre de casser le dit Pacha & de l'exiler en Crimée; ce qui fut exécuté ponctuellement. Dans cet intervale le Prince fit entendre au Grand Visir, que si le Pacha & ses Janissaires n'avoient point été massacrés, c'étoit à lui à qui l'on en étoit redevable; de sorte qu'au lieu d'être déposé pour cette fois, il fut encore comblé d'éloges sur sa prudence & sa fidélité. Les anecdotes de ce genre, sont très communes dans la Turquie Européenne.

Rien de si plaisant en général que la maniere dont les Grecs mystifient cette nation des Ottomans.

Quand ceux-ci à leur tour ont envie de déployer leur vengeance contre quelqu'un, sur-tout contre un chrêtien; la calomnie & les moyens les plus atroces ne manquent pas. Un *Reis effendi* osa donner un jour au Divan de Constantinople le conseil affreux & barbare de faire égorger dans une nuit tous les chrétiens Grecs renfermés dans l'Empire. Il y eut sept voix contre cinq en faveur du *Reis effendi*. Ragib-Pacha, Grand Visir alors, & qui étoit d'un avis contraire, s'éleva fortement contre cet abominable projet, & réprésenta au Grand Seigneur qu'un tel acte de cruauté armeroit tous les Princes chrêtiens contre lui, & occasionneroit la ruine de l'Empire. Son avis prévalut; & chacun fit serment de tenir le secret sur ce qui venoit de se passer. Ce même Ragib-Pacha l'a déclaré en mourant à un Prince de Moldavie, avec qui il

étoit fort lié, & c'eſt de ce Prince qu'on tient l'anecdote.

HISTOIRE

Des Princes de Moldavie & de Valachie.

APRÈS la mort de *Dragul* ou *Dracula*, & l'extinction de ſa famille dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage; la Moldavie & la Valachie paſſerent ſous la domination du célébre Mathias Corvin Roi d'Hongrie. Mais ces deux Provinces ſouffrant impatiemment alors tout joug étranger, ſongerent bientôt à élever ſur le trône un Prince de leur nation. Etienne fut élû d'une voix unanime, & ce Héros commença ſon régne par des ſuccès ſi heureux, que les annales de la Moldavie & de la Valachie l'ont toujours conſidéré comme le plus vaillant Prince qui ait régné dans les deux Provinces. Il prit & fortifia Bu-

charest, Crajova & Foczani; & profitant des guerres où Mathias Corvin étoit engagé de tous côtés, il lui enleva les passages montagneux de Transilvanie, qui servent encore aujourd'hui de limites à la Moldavie du côté du couchant, & qui sont partie du district de Crajova. Ses victoires réitérées lui assurerent la Pokutie & la Podolie qu'il joignit à ses Etats, après avoir défait en bataille rangée les Polonois dont il fit un grand carnage, outre quinze mille prisonniers. L'action se passa près de *Cotnar*, lieu renommé pour ses bons vins. Ses prisonniers passerent volontairement sous le joug, & se fixerent dans un grand terrain de deux milles de long, sur un mille de large, qu'ils laboureront & ensemencerent. On voit encore cet espace planté de deux bois, que les Polonois appellent *Buccorina* (*), & les

(*) C'est ce même district dont les Autrichiens se sont emparés depuis la derniere paix entre les Russes & les Turcs.

habitans, *Dumbrava Roſchie*, ou Rouges Boccages à cauſe qu'ils ont été plantés & arroſés avec le ſang des Polonois. Il réduiſit ſous ſon obéiſſance toutes les villes qui ſont entre Léopold & la Moldavie. Séraskir Soliman Pacha, s'étant préſenté ſur les bords du Pruth, en l'année 1388, il le défit entierement. Bajazet fils d'Amurat occupoit alors le trône des Ottomans. Ce Sultan indigné de la défaite de ſon général & n'oſant plus confier à d'autres ſes armées, réſolut de les commander en perſonne. Un Souverain ſe flatte aiſément que la fortune le regarde d'un autre œil qu'un ſujet. Ainſi, après de grands préparatifs pour cette expédition, il fait paſſer ſes meilleures troupes en Europe ; jette un pont ſur le Danube, entre en Moldavie, ravage tout, & vient camper ſur les bords de la riviere *Siretus* le Sereth, près d'un village nommé *Rasboé*. Etienne arrive au même lieu avec une belle armée. On en vient aux mains ; la victoire eſt longtemps indé-

ciſe ; mais après un combat opiniâtre ; les Moldaves ſont mis en déroute. Etienne eſt obligé de prendre la fuite, & de ſe retirer vers la ville de Nemz, où il avoit laiſſé ſa mere avec une forte garniſon. Il arrive au point du jour, & commande qu'on lui ouvre les portes. Sa mere qui eſpéroit voir ſon fils triomphant, apprenant qu'il arrivoit dans cet Etat, accourt à l'inſtant, & lui refuſant l'entrée, lui parle ainſi du haut des murailles : „ je te revois donc aujourd'hui vaincu & couvert de honte ?
„ C'eſt la premiere fois, mon fils, que
„ tu as trompé mon attente. As-tu
„ donc oublié ton courage ? fuis loin
„ de ma préſence, & ne reviens ja-
„ mais que la victoire à tes côtés.
„ J'aime mieux que tu périſſes par la
„ main de l'ennemi, que d'avoir à te
„ reprocher comme une infamie la vie
„ que je t'aurois ſauvée. "

Etienne humilié des reproches de ſa mere, s'éloigne de la ville, & rencontrant un trompette, lui ordonne de

ſonner de nouveau la charge. Douze mille Moldaves échappés au carnage ſe rejoignent en un moment. Leur Prince, les yeux étincelans, les conjure de tenter encore la victoire ou du moins de laver leur honte dans leur ſang. Les ennemis épars dans la campagne ſe gorgeoient de butin ; les Moldaves fondent ſur eux ſans leur donner le temps de ſe reconnoître, & les mettent en fuite à leur tour. Alors Etienne profitant de ſa fortune, va toujours en avant juſqu'à Vachlui, qui eſt à vingt milles environ de Jaſſy ; il gagne la tente Impériale où étoit Bajazet lui-même ; renverſe tout ce qui oſe lui faire tête, & a la gloire de chaſſer cet Empereur, qui faiſoit la terreur de l'univers, & de l'obliger à ſe retirer vers Andrinople avec une ſuite très peu nombreuſe. Sept vaſtes monceaux de Turcs tués dans le combat furent les monumens d'une victoire auſſi complette. Cet événement, en un mot, fut ſi remarquable que Hezarfene, fidèle écrivain Turc, en rend té-

moignage lui-même. Après un tel ſuccès, Etienne tourna ſes pas vers la Valachie, reprit Buchareſt dont les Turcs s'étoient emparés, & laiſſa Vintilas pour Gouverneur de la Province. Ce conquérant Moldave ajouta depuis à ſa domination la Beſſarabie, autrement le *Bujak*, Kili ou Kilia à l'embouchure du Danube, Akerman & Belgrade. Il mourut après un régne de quarante ſept ans & cinq mois.

Les annales de Moldavie diſent que voyant la mort prête à finir ſes jours, il appella ſon fils unique, héritier de ſa couronne, & lui parla ainſi en préſence des Grands de ſa Cour: „ ô Bogdan, mon fils, & vous tous mes amis & compagnons, qui avez partagé avec moi tant de triomphes, vous me voyez ſur le point de payer le tribut à la nature. Toute la gloire de ma vie paſſée, eſt comme un beau fantôme qui ſe perd dans la nuit; il n'y a plus de retour pour un mortel, qui comme un ver de terre parcourt pour un temps les ſentiers de

la

la vie; la mort vient prendre ses droits; mais ce n'est pas ce qui fait l'objet de ma douleur; car je sais que l'instant de ma naissance, a été le premier pas que j'ai fait vers le tombeau. Ce qui m'alarme, est la pensée accablante que vous avez autour de vous, ce Lion rugissant, & altéré du sang des Chrétiens, Soliman qui menace ce Royaume, & qui fera tous ses efforts pour s'en emparer. Il a déja par ses armes & ses stratagêmes englouti la plus grande partie du Royaume d'Hongrie: il a subjugué à force ouverte la Crimée, qui n'avoit encore reconnu aucun maître étranger, & se l'est attachée, en y introduisant la superstition Mahométane: la Bessarabie a été le théâtre de ses violences, & les Valaques qui quoique nos ennemis sont Chrétiens comme nous, gémissent sous la servitude de ce tyran: en un mot, la plus belle partie de l'Asie & de l'Europe obéit à ses loix. Non content de se voir assis sur le trône des Empereurs Ro-

mains, il ne met point de bornes à son insatiable ambitition, il embrasse en idée le domaine de toute la terre. Croyez-vous qu'après tant de conquêtes, & les obstacles qu'il a surmontés, il épargne la Moldavie qui est à sa porte, & toute environnée des Provinces de son obéissance? Craignez plutôt que dès qu'il aura réduit toute la Hongrie, il ne vienne fondre sur vous avec toutes ses forces : car il hait les Chrétiens, & cette haîne implacable que l'Alcoran lui ordonne, a sa source dans son cœur dépravé. Je ne saurais jeter les yeux sur nos voisins sans déplorer le malheureux état où ils sont réduits. Il n'y a point de fond à faire sur les Polonois; ils sont inconstans & incapables de faire tête aux Turcs: les Hongrois se sont mis eux-mêmes dans les fers : l'Allemagne est si fort occupée de ses guerres intestines, qu'il ne lui reste ni volonté ni pouvoir pour prendre part à ce qui se passe au dehors. Ainsi considérant la

triste situation de tous les Etats qui nous environnent, je pense que le parti le plus sage est de choisir entre les maux qui nous menacent, celui qui paroît le plus supportable. Jamais un Pilote dans son bon sens ne tendit les voiles contre les tempêtes, & les orages: nos forces ne peuvent nous rassurer; les secours étangers sont éloignés & incertains: le danger est pressant, & ne peut être écarté: il faut donc se déterminer à adoucir cette bête farouche, plutôt que de réveiller sa furie par le bruit des armes. Notre soumission sera comme une eau répandue à propos sur cette flamme prête à éclater; je ne vois que cette ressource & ce reméde pour prévenir notre ruine. C'est pourquoi je vous exhorte dans ces derniers momens de ma vie, avec toute la tendresse d'un pere & d'un frere, de tâcher de faire vos conditions avec Soliman: si vous pouvez obtenir de lui la conservation de vos loix écléſiaſtiques & civiles, ce

ſera toujours une paix honorable, quand même ce feroit à titre de Fief: il vous ſera plus avantageux d'éprouver ſa clémence que ſon épée. Mais ſi au contraire, il veut vous preſcrire d'autres conditions: n'héſitez pas à mourir l'épée à la main pour la défenſe de votre religion & la liberté de votre patrie, plutôt que de laiſſer l'une & l'autre en proie à notre ennemi, & d'être lâches ſpectateurs de ſon triomphe. Vous ne devez point douter, que le Dieu de nos peres, qui ſeul produit des merveilles, ne ſe laiſſe un jour toucher par les larmes de ſes ſerviteurs; & qu'après vous avoir comblé de ſes graces les plus abondantes, il ne ſuſcite un libérateur, qui vous affranchira, ou du moins votre poſtérité, du joug des barbares & vous rendra votre premiere puiſſance. „ Bogdan ſe conformant au conſeil de ſon pere envoya la ſeptieme année de ſon régne en qualité d'Ambaſſadeur près de Soliman, Tentuk Lagotheta, qui étant ad-

mis à l'audience du Sultan, y déclara qu'il venoit de la part du Prince Bogdan & du peuple, offrir à sa Hauteſſe les deux Moldavies à des conditions honorables ; en particulier il demanda que la religion y fût conſervée, ſans qu'il y fût donné la moindre atteinte, au moyen de quoi le pays deviendroit un Fief de l'Empire & ſe ſoumetroit aux Ottomans. Il faut être Prince pour ſavoir quel plaiſir Soliman goûta en cette occaſion. Il fut d'autant plus ſenſible à cette ſoumiſſion, que les Moldaves ayant plus d'une fois meſuré leurs forces avec les ſiennes, il étoit obligé d'avoir l'œil ſur leurs mouvemens ſans pouvoir tourner ſes armes contre eux, à cauſe des affaires importantes qui l'occupoient ailleurs. Il accepte donc l'offre du Moldave, en paſſe un acte ſolemnel ſigné de ſa main, & le lui remet pour le porter à ſon Prince, à Soczava, Bogdan accompagné de ſes Barons, vient en perſonne peu-après à la rencon-

tre de Soliman, & le trouvant proche Sophie capitale de Servie, sur la route de Constantinople, il lui présente quatre mille écus d'or, quarante jumens pleines, & vingt quatre faucons : s'engageant de payer tous les ans à la Porte la même redevance en signe de soumission féodale.

C'est du nom de ce Bodgan que les habitans sont appellés Bogdanes; au lieu de leur ancien nom qui étoit *Akislac* ou plus communément *Akulach* qui signifie Valaques blancs ; & ceux qu'on nomme encore Valaques aujourd'hui, ont retenu le nom de Cara Islac ou Cara Vlach, c'est-à-dire Valaques noirs.

Sous le regne de Bogdan & de deux autres Princes de sa famille qui lui succéderent immédiatement, les deux provinces resterent en paix, & les Turcs occupés alors à la conquête de l'Empire grec, se contenterent du modique tribut qu'on leur payoit. Mais Cazycluvoda étant parvenu ensuite à la principauté de Valachie, ce Prince

résolut de secouer le joug & refusa le tribut annuel. Mahomet II qui venoit de prendre Constantinople où il avoit établi dès lors le siége de son Empire, courut en Valachie, & après deux combats sanglans qu'il donna contre ce Prince dans la pleine de Foczani, en 1460, il le força à fuir & à chercher une retraite en Pologne, où il mourut. Les annales de la Valachie parlent de ce Cazycluvoda, comme d'un parfait tyran. Il fit, dit-on, empaler six mille hommes pour une bagatelle; ce qui lui attira de la part des Valaques ses sujets, le sur-nom ironique de *Capaluch* ou faiseur de pieux. Les Turcs même le qualifient dans leur histoire de *Cazikli*, qui veut dire *riche en pieux*. Son frere fut mis en sa place par Mahomet II. Dans ces entrefaites, Etienne le jeune, petit fils de Bogdan, & qui avoit succédé à la principauté de Moldavie, se souleva à son tour contre les Tucrs, en refusant le tribut. Mahomet envoya un de ses Pachas pour le mettre à la raison. Ce Prince marcha avec

courage à la rencontre de ce Pacha, le joignit à Faltchi sur les bords du Pruth. La bataille fut longtemps douteuse; mais à la fin la victoire se déclara pour les Moldaves. Le général des Turcs y fut tué avec un grand nombre de ses soldats. On y fit quantité de prisonniers; le reste prit la fuite & se sauva au delà du Danube.

La nouvelle de cette défaite causa un sensible déplaisir à Mahomet. L'année suivante 1472, il marcha en personne avec toutes ses forces vers la Moldavie; mais n'ayant trouvé aucun ennemi en campagne qui osât lui faire tête, il ravagea le plat pays, & ne voulant pas s'engager dans les montagnes, il s'en retourna avec un butin considérable de captifs & de bestiaux.

A cette époque la famille des Bogdans ne regna plus ni én Valachie ni en Moldavie; elle se retira en Ukraine, où elle joua un très grand role.

Sous le regne du Prince Basile, parut le fameux Bogda Kiemielniski Hetman ou chef des Cosaques, qui fit trembler

bler non ſeulement les Polonois, mais encore les Turcs & les Tartares. Les Turcs l'appellent Chmil, & n'ont pas encore oublié les ravages qu'il a faits ſur les bords de la mer noire. Il fut tué dans une bataille contre les Polonois, ayant diſputé la victoire juſqu'au dernier ſoupir. Il laiſſa deux fils, Georges & Timuſch qui épouſa Roxane, fille de Baſile, Prince de Moldavie. Baſile ayant été chaſſé de ſa principauté par Etienne ſurnommé Borduſe, ſe retira vers ſon beau pere Kiemiclniski, qui lui prêta quatorze mille Coſaques, commendés par Timuſch, pour le remettre en poſſeſſion de la Moldavie, & ſur-tout couvrir Soczava, où il avoit laiſſé ſes tréſors avec ſa femme & ſon fils, à l'abri d'une bonne garniſon. Mais trois jours avant qu'il put arriver à Soczava, cette place étoit tombée au pouvoir d'Etienne, par la trahiſon du Gouverneur; & le vainqueur avoit enlevé les tréſors de Baſile, & envoyé à Jaſſy, ſa femme & ſon fils priſonniers. Baſile ſe met

aussitôt en devoir d'assiéger Soczava; mais en vain: Car Timusch plein de mépris pour l'ennemi, alla présomptueusement braver la fortune, en dressant sa tente sous les murailles même de la ville; & comme s'il eût été maître de la place, il se mit à boire sans mesure du vin & de la bierre de Millet. Un Canonnier Allemand de la garnison, le voyant ainsi exposé, pointa un canon contre lui, & lui enleva une jambe, Timusch mourut du coup quelques heures après; & les Cosaques furent frappés d'une telle frayeur, qu'ils leverent le siége avec précipitation, & s'enfuirent à toutes jambes. Cependant peu d'entre-eux échapperent: car les Moldaves du parti d'Etienne, les poursuivirent l'épée dans les reins, en tuerent le plus grand nombre, & pousserent le reste dans le fleuve Tyras. Je reviens à Bogdan: on dit qu'il étoit si fort adonné à l'ivrognerie, que quand son gendre, le Prince Basile, vint le trouver, il se passa sept jours entiers avant

qu'il pût trouver un moment favorable pour l'entretenir, tant sa raison étoit ensevelie dans les fumées du vin. Enfin l'ayant joint, il lui voulut faire la peinture de ses malheurs; Bogdan ne répondit à tous ses discours, que par le langage d'un buveur, il lui présenta une coupe pleine de vin, & lui dit de la boire, comme le vrai remede pour soulager son cœur de tous ses chagrins, & lui faire oublier qu'il étoit malheureux. Basile entendant ces paroles, se tourna vers les gens de sa suite, & dit avec émotion: j'avois cru d'abord que les Cosaques étoient hommes, & engendrés par des hommes; à présent je vois qu'il n'y a que trop de fondement à ce qu'on dit parmi nous, que les Cosaques sont ou des ours changés en hommes, ou que d'hommes qu'ils étoient, ils sont devenus ours.

George Kiemielniski; fils aîné de Bogdan, dont nous venons de parler: après la mort de son pere qui fut tué dans une bataille contre les Polonois, fut choisi par les Cosaques pour leur Het-

man ou Chef: élevé à ce haut rang, il acquit, pendant trois ans de guerre continuelle contre la Pologne, une grande réputation. Après cette glorieuse carriere, appercevant que les forces des Cosaques diminuoient tous les jours par les escarmouches entre eux & les Polonois, il craignit d'être sacrifié, comme son pere, dans un champ de bataille, il résolut de se faire Moine, & d'aller mourir dans un cloître. Le voilà donc en campagne déguisé, & traversant les déserts de l'Ukraine, sans découvrir à personne le dessein qu'il avoit de se retirer dans un Monastere du pays, dédié à la Vierge. Ce vagabond volontaire & inconnu rencontra en chemin d'autres vagabonds, qui le dépouillerent aprés l'avoir chargé de coups; un corps de Tartares survient, qui ne le tire de leur mains que pour augmenter sa misere; car il fut emmené en Tartarie, & livré au Kan de Crimée. Ce Prince jugeant à sa bonne mine, qu'il n'étoit pas d'aussi basse condition qu'il vouloit qu'on le crût,

ufa de toutes fortes de moyens pour lui perfuader de fe faire Mahometan. Mais envain employa-t-il les careffes & les menaces; il arriva cependant que ce Kiemielniski fut reconnu par un Cofaque qui avoit fervi fon pere; mais qui ayant renoncé la foi chrétienné, s'étoit avancé confidérablement à la cour du Kan. Ce Cofaque s'appelloit Nicolas, ou plutôt depuis qu'il étoit Renégat, fon nom étoit Ali. La peur qu'il eut de fe voir fupplanté dans la faveur du Kan, par le prifonnier George à qui le Kan témoignoit toujours de l'affection, le porta à découvrir qui il étoit. Le Kan n'en fut pas plutôt informé qu'il envoya le Prince George à Conftantinople, afin que le Grand Seigneur en difpofât: ainfi dès qu'il fut arrivé on l'enferma dans la prifon des fept tours, où il fut gardé à vue. Il paffa quelques années dans cette fituation fâcheufe; enfin ayant apperçu quelques vaiffeaux François qui avoient jetté l'ancre fous les murailles mêmes de fa prifon, &

étant informé du temps où ils devoient partir, il réſolut de profiter de l'occaſion, & de s'échapper. Une barre de fer qu'il trouva dans la cour de la priſon, le mit en état de forcer la grille de ſa fenêtre. Puis conſidérant qu'elle étoit trop élevée pour ſe haſarder de ſauter en bas, il coupa en longues bandes le tapis qui lui ſervoit de lit, il les lia bout à bout en guiſe de corde, & ſe laiſſa aller le long de la muraille. Mais malheureuſement pour lui, n'ayant pu prendre exactement la hauteur, il fit tant de bruit en tombant, qu'il éveilla le Boſtanji, & mit l'alarme dans toute la priſon. Il ne perdit pourtant point courage, ſachant bien qu'on ne tarderoit pas à le pourſuivre; il monta ou plutôt grimpa ſur le haut de la muraille extérieure, & ſe pécipita dans la mer. Cette ſeconde chûte fut également malheureuſe; car il ſe bleſſa à la tête, & ſa peur augmentée par les ténébres de la nuit, lui faiſant perdre courage, tout ce qu'il put faire fut de gagner deux poin-

tes de rocher, qui s'élevoient au-deſſus de l'eau, entre leſquelles il ſe cacha. On l'y trouva demi mort le lendemain matin : ceux que le garde de la priſon avoit envoyés après lui, le ramenerent au gîte, & après avoir été cruellement battu, il fut renfermé plus à l'étroit, & chargé de chaînes au cou, aux pieds & aux mains. Il reſta dans cet effroyable état depuis 1670, juſqu'à l'an 1677, & ce qui doit paroître ſurprenant, il s'accoutuma ſi bien à ſon mal, & ſe familiariſa ſi fort avec ſon ſort, que quand on vint lui offrir de le faire de nouveau Hetman ou Chef des Coſaques, ont eut toutes les peines du monde à lui perſuader de changer ſes chaînes en un titre de commandant. Il accepta donc ces offres magnifiques ; mais il eut le déplaiſir de travailler envain à attirer les Coſaques dans ſon parti : la plupart d'entre-eux dédaignant de l'avoir pour Général, parce qu'ils le regardoient comme ſuppoſé, & nullement comme le fils de Bogdan ; au bout de trois

ans, il fut envoyé en Ukraine pour couvrir les ouvriers qu'on devoit employer à bâtir un fort à l'embouchure du Nieper ; il eut à combattre quelques troupes de Coſaques commandées par Circo, & fut tué par ce Capitaine. Ainſi finit la famille de Bogdan.

Pandant près de cent ans, les Turcs, conformément aux conventions, laiſſerent aux Moldaves le choix de leurs Princes. Dans la ſuite, la Porte trouva à propos de nommer un Prince à la nation, & c'étoit pour l'ordinaire quelques fils de ceux qui étoient en ôtage à Conſtantinople. Enfin cette dignité a été conférée à des Seigneurs d'entre les Grecs qui vivoient à Conſtantinople ; c'eſt ainſi que Démétrius Cantacuzene fut fait Prince de Moldavie ; dix ans après, Antoine Rozetta fut élevé à cette principauté, & du temps du Prince Démétrius Cantemir, Ducas Rameliota en fut revêtu ; puis le célébre Alexandre Maurocordato, premier Interprête de la Porte & collegue de Rami Mehemed Reis-effendi à la négociation

de la paix de Carlowitz. Nous parlerons en ſon lieu de ce Prince & de ſes ſucceſſeurs ; reprenons le fil des déſaſtres que la Moldavie a eſſuyés de la part des Turcs, tantôt par la faute des Princes du pays, tantôt par le brigandage effrené de ces ennemis du nom chrétien.

Tandis que les Généraux de Soliman III maintenoient la terreur de ſon nom parmi les nouveaux peuples qu'il avoit conquis, il ſe met lui-même à la tête d'une nombreuſe armée, entre en Moldavie, en 1538, au grand étonnement des habitans qui ignoroient la cauſe de cette nouvelle irruption. Tout le pays paroît en feu, depuis le Danube juſqu'à Soczava, & les peuples voyent les horreurs de la guerre dans le ſein de la paix. Le Sultan vient camper à la vue de la ville & demande le payement du tribut annuel. Les Moldaves conſternés, s'humilient ſous la main qui les frappe, & tâchent par des prieres d'appaiſer le courroux de Soliman. Ils conſentent au payement du tribut ; la ſeule grace qu'ils demandent eſt que l'élection de

leur Prince soit confirmée & que son autorité lui soit conservée comme auparavant. Soliman accorde leur requête & relâche les captifs. Le lendemain la Noblesse étant assemblée par son ordre, on commença à découvrir la cause de la colere du Sultan; car il fit de sanglans reproches du peu de cas qu'on avoit fait de l'amitié des Empereurs Ottomans, en réduisant en cendres la ville de Kili & en faisant perdre la vie à plusieurs Musulmans qui s'étoient trouvés dans cette place, lors de sa destruction. Il ajouta que la loi de Mahomet les jugeoit tous dignes de mort; mais que par un effet de sa Clémence, il vouloit bien leur laisser la vie & la liberté; que cependant il exigeoit d'eux, par voie de compensation, de lui remettre les trésors de leur dernier Prince. Les Moldaves réduits au silence, voyent entrer le Tefterdar avec une compagnie de Janissaires dans le palais le leur Prince, d'où l'on enleve tout le trésor, tant d'argent monnoyé, que de pierreries. Soliman satis-

fait retourne à Constantinople. Sur sa route il passe par les ruines de Kili qu'il ordonne de rebâtir ; & parce que la charpente manquoit, au défaut de bois, il voulut qu'on y employât celui qui avoit servi au pont qu'il avoit fait jeter sur le Danube.

Ici les annales de Moldavie se taisent sur ce qui se passa depuis 1538 jusqu'en 1670. Tout ce que l'on peut croire, c'est que les Princes payerent exactement le tribut à la Porte & que par ce moyen, ils resterent en paix. En 1670, Ducas, regnant sur cette principauté, Mahomet IV, déclara la guerre aux Polonois & marcha lui-même en personne contre-eux. Son armée passa le Danube sur un pont qu'il fit construire à Sacktache & après avoir traversé la Moldavie, il vint camper près de Chozin, sur les bords du Tyras ou Niester. D'abord on envoya un gros parti de l'autre côté du fleuve, dans des bateaux, pour se saisir de Zivanicks qui fut emporté d'assaut. Les Tartares se rendirent en même temps

au camp du Sultan, & l'on donna ordre alors à Ducas, Prince de Moldavie, d'envoyer le bois nécessaire pour jeter un pont sur le Niester; mais ce Prince qui avoit des engagemens secrets avec les Polonois, mit tant de lenteur à cette expédition, que Mahomet indigné, donna ordre de le déposer & de s'emparer de tous ses trésors: ce qui fut exécuté. La Noblesse eut la permission d'élire un autre Prince; elle choisit Pierre qui regna fort peu de temps.



FAMILLE DE CANTEMIR.

Ce fut du temps de Pierre que la famille des Cantemir parut ſur les rangs; Conſtantin Cantemir fut le premier de la branche qui regna en Moldavie. Sous le regne de Pierre, il n'étoit que Serdar, (*) il fut fait Prince en 1684. Ce Conſtantin Cantemir, ſurnommé le vieux, regna huit ans ſur la Moldavie. Après la mort de ſon pere Théodore Cantemir, qui fut tué par les Tartares Bujak, il ſe retira en Pologne, où il

(*) Serdar, dignité de Général en Moldavie, c'eſt à lui qu'eſt confiée la défenſe des frontieres entre les rivieres Hieraſus & Tyras, contre les incurſions des Coſaques & Tartares. Il ne reconnoît que le Hetman au-deſſus de lui; mais il a, au rang près, la même autorité que le Hetman Polny, qui fait tête aux Polonois.

servit dix-sept ans, dans les armées des Rois Ladislas & Casimir : les preuves qu'il donna de son courage lui mériterent l'emploi de Colonel que le Roi Casimir lui conféra. La guerre ayant cessé entre les Polonois & les Suédois, il s'attacha à George Gika, Prince de Valachie, qui l'honora de la charge de Chauseh Spataresk. Il eut le bonheur de le quitter avant sa premiere levée de Bouclier en faveur des Allemands, & il ne fit que passer d'un Prince à un autre. Il prit parti avec Eustachius Dabiza, Prince de Moldavie, qui lui accorda la place de son pere, & en particulier le Gouvernement de Kiegieczensi Codri ; peu après il le nomma Varnie de Barlad. Le Prince Duças ayant succédé à Dabiza, Cantemir conserva les mêmes places : il rendit à ce Prince de signalés services lors de la rébellion des Moldaves contre lui, qu'il vint à bout d'étouffer. Pour récompense il fut honoré de la dignité de grand Klueczery, ou Commissaire des vivres pour l'armée :

lorfque Sultan Mahomet IV, alla attaquer Caminiec, il fut nommé Calanz, c'eſt-à-dire, conducteur de l'armée auxiliaire des Moldaves. Ducas ayant été dépoſé, Petreczeïcus ſon ſucceſſeur maintint Cantemir dans ſes emplois; ce fut dans ce temps qu'il délivra les Concubines du Sultan, prêtes à tomber entre les mains des Polonois: cet exploit qui lui attira les plus grands éloges de la part du chef des Eunuques, lui valut de la part du grand Viſir, la promeſſe de la principauté de Moldavie. Petreczeïcus tourna du côté des Polonois à la journée de Choczim, & Démetrius Cantacuzene, nouveau Prince de Moldavie, trouva dans Cantemir un zélé partiſan, qui lui aſſura auſſi l'affection des Moldaves; il reconnut ſes ſervices par la dignité de Serdar; & cette charge lui fut conſervée par Ducas, qui fut remis une ſeconde fois en poſſeſſion de la principauté. Ducas devint bientôt jaloux de Cantemir; les Chagrins qu'il lui ſuſcita l'obligerent à quitter le pays,

& à se retirer auprès de Serban Cantacuzene Prince de Valachie. Mais il revint en Moldavie, lorsqu'il apprit que Ducas avait été fait prisonnier par les Polonois. La bravoure qu'il montra, & la victoire qu'il remporta sur les Polonois, n'empêcherent pas Démétrius Cantacuzene, nouveau Prince, d'attenter en secret & même ouvertement contre sa vie. Le Seraskier Soliman Pacha fut sollicité contre lui, sous promesse de trente Bowises, s'il vouloit trouver quelque prétexte spécieux pour le faire mettre à mort. Le Seraskier, par principe d'honneur, en avertit Cantemir qui s'enfuit au plutôt en Valachie; il n'eut pas de peine à convaincre le Seraskier de l'injustice de Démétrius, & par un retour singulier de la fortune, il en fut estimé à un tel point, qu'il lui conféra la principauté de son accusateur. La bataille de Boïan donna un nouveau lustre à sa valeur; il y força les premiers rangs des Polonois, & se montra digne de la faveur de la Porte, dont

dont il jouit depuis. Ainſi il demeura Prince de Moldavie pendant huit ans moins trois mois, & mourut le 23 Mars 1693. Il laiſſa deux fils, Antiochus & Démétrius, & deux filles Roxane & Eliſabeth. Durant ſon regne la Porte voulut avoir l'un de ſes fils en ôtage : Antiochus qui étoit l'ainé fut envoyé à Conſtantinople avec ſix autres jeunes fils de Nobles. Au bout de trois ans Démétrius eut ordre de ſon pere d'aller remplacer ſon frere ainé. Il y alla dans le temps que Conſtantin Brancovan étoit Prince de Valachie; cet ennemi mortel de la maiſon de Cantemir ſaiſit cette occaſion de ruiner le crédit du Prince de Moldavie à la Porte; car voyant le jeune Démétrius arrivé, il inſinua au grand Viſir que ce n'étoit pas le ſecond fils de Cantemir, mais quelque jeune garçon ſuppoſé, à deſſein de tirer des mains des Turcs Antiochus ſon vrai fils. Le Viſir voulant éclaircir la vérité, fait venir Démétrius : ſa préſence lui fait dire ſur le champ, que Bran-

covan étoit coupable de la plus noire Calomnie. Ce jeune homme, dit-il, est le vrai portrait du vieux Cantemir. Il fit honneur en effet au nom qu'il portoit ; & dès la premiere fois qu'il parut à la Cour du premier Ministre de l'Empire Ottoman, il donna des présages de ce qu'il devoit être un jour. Dans la suite en effet il se fit estimer, par son jugement & sa conduite, il suivit en cela les grands exemples que son pere lui avoit tracés.

Démétrius demeura à Constantinople, jusqu'à l'an 1691, que son pere le rappella, & lui substitua son frere Antiochus. Durant son séjour, il s'appliqua à la langue Turque, & à la musique. On peut juger des progrès qu'il fit dans cette science, par les notes de musique qu'il introduisit le premier parmi les Turcs, & par plusieurs pieces de sa composition qu'on chante encore aujourd'hui avec plaisir, & qui sont très goûtées des connoisseurs de la nation.

Le Seraskier Daltaban ayant assiegé Soroca en 1692. Démétrius accompagna son pere au camp des Turcs, & s'attira des égards particuliers de la part du Général Ottoman.

L'année suivante le 13 de Mars il perdit son pere. Ce Prince au lit de la mort appella les Nobles, & les pria de lui choisir un successeur, avant qu'il eût les yeux fermés. Ils nommerent Démétrius pour leur Prince. La joie que lui causa cette nouvelle, fut une sorte de consolation pour lui dans ce moment fatal; & il se flatta que la Porte ne feroit nulle difficulté de confirmer le choix de la Noblesse. Mais l'argent fait dans cette Cour là un trop violent contrepoids; il l'emporta sur les services du pere, & sur les vertus du fils. Le Sultan nomma un autre Prince, & Démétrius fut contraint de quitter sa patrie & d'aller vivre avec son frere à Constantinople, (sejour ordinaire des fils des Princes de Moldavie & de Valachie, aussi bien que des Prin-

ces déposés, qui sont appellés Mazil par les Turcs.)

Quelque temps après il suivit les Turcs dans la campagne fameuse par la bataille de *Zeuta*: il marcha en qualité de volontaire, par l'ordre du Grand Visir; mais il ne combattit point; il s'enfuit comme eux, avec les débris de leur armée, & revint à Constantinople.

Il y trouva Brancovan plus envenimé que jamais, & résolu de ne rien épargner pour ruiner les deux freres. Cette haine invétérée qui tiroit sa source de plus haut, s'accrût outre mesure à la vue de Démétrius, à qui les Ministres & toute la Cour ne pouvoient refuser leur estime. Car ce jeune prince brilloit par les connoissances qu'il avoit acquises dans les langues Persane & Arabe, aussi bien que dans la langue Turque. On ne pouvoit converser avec lui sans être bientôt prévenu en sa faveur; un enjouement singulier dans ses manieres & dans ses discours, joint à un air affable & aisé,

le rendoient les délices de tout ce qu'il y avoit de plus poli parmi le beau monde de la Capitale. C'eſt ce qui le faiſoit regarder par Brancovan comme un rival redoutable, & le ſeul qui pût l'effacer à la Cour : auſſi ce Prince ſe donna des mouvemens infinis, & répandit l'argent à pleines mains pour obtenir ſon éloignement. Il en vint à bout en quelque ſorte, à force de préſens; mais ſon triomphe fut de peu de durée; car Démétrius en étant averti, ſe refugia chez un Bacha de ſes amis, qui le tint chez lui caché pendant quarante jours, & non content de le défrayer avec tous ſes gens, fit révoquer la ſentence de ſon banniſſement, & le mit en état de paroître de nouveau à la Cour, avec plus d'éclat que jamais. Ce fut une mortification bien ſenſible pour Brancovan, qui retomba dans ſes frayeurs à la vue de ce favori de la fortune : elles n'étoient pas au reſte ſi mal fondées, puiſqu'il eſt vrai que Démétrius ſoupiroit ardemment après la principauté de

Valachie; & qu'ayant été deux fois nommé à celle de Moldavie, il l'avoit refusée, & avoit eu le crédit chaque fois de la faire donner à son frere Antiochus.

Démétrius accompagna son frere en Moldavie la premiere fois qu'il fut prendre possession de cette principauté; alors il épousa Cassandre, fille de Serban Cantacuzene, qui avoit été Prince de Valachie: il eut une fille qui nâquit en Moldavie: son frere peu après fût déposé, & il le suivit encore à Constantinople, où il devint pere d'une autre fille & de quatre fils.

Ce fut le troisieme séjour qu'il fit en cette ville. Il dura plusieurs années. Démétrius ne laissa pas le temps s'écouler sans mettre à profit son loisir; il s'appliqua à connoître les mœurs du pays; & à cette étude qui est d'un grand usage dans la vie, il joignit une occupation digne d'un prince; il fit bâtir un palais; mais en 1710 il quitta Constantinople. Pierre le Grand, Czar de Moscovie avoit déclaré la guerre

aux Turcs ; il approchoit à grande journées vers les frontieres de la Moldavie, la Porte jetta les yeux ſur Démétrius, & lui confia cette principauté, qui étoit alors poſſedée par Nicolas Maurocordato, perſonnage fort eſtimé à la Cour Ottomane ; mais qui préféroit la ſcience & la paix à la gloire de commander en temps de guerre. Démétrius brigua cette dignité, par les avis du Kan des Tartares, qui conjointement avec le grand Viſir, inſinua au Sultan qu'il n'y avoit perſonne parmi les Chrétiens, plus capable de rendre ſervice à l'Empire en cette occaſion ; ainſi l'on fit choix de Démétrius & la Porte lui donna vingt bourſes (*) pour le défrayer de ſes équipages.

A peine fut-il arrivé à Jaſſy capitale de la Moldavie, qu'il reçut ordre de faire conſtruire un pont ſur le Danube

(*) La bourſe équivaut, valeur du change actuel, à 1200 liv. tournois.

pour le passage de l'armée des Turcs. Le Visir lui signifia aussi de ne pas manquer à lui envoyer l'argent qui lui étoit dû, aussi bien qu'aux autres Ministres de la Porte, en reconnoissance de son élévation à sa principauté : ce dernier article parut un affront au Prince; l'indignation qu'il en conçut lui fit prendre dès lors la résolution de se venger du Visir & de cette Cour mercenaire, en saisissant l'occasion qui se présentoit de soustraire la Moldavie au joug affreux des Ottomans.

La fortune sembla favoriser son dessein. Pierre le Grand envoya au Prince un Médecin grec nommé Policala, qui lui proposa son alliance à des conditions trés avantageuses Démétrius y donna volontiers les mains, dans l'espoir peut-être de faire le bonheur de son penple; il fut donc stipulé 1°. Que la Moldavie seroit désormais rétablie selon ses anciennes limites, & demeureroit sous la protection de la Couronne de Russie. 2°. Que le

le Prince & ſon peuple prêteroient ſerment de fidélité à ſa Majeſté Czarienne, auſſitôt que ſon armée mettroit le pied en Moldavie. 3° Que le Prince au même temps joindroit ſes forces à celles du Czar, & agiroit de concert avec lui contre les Turcs. 4°. Que le Prince tant pour lui que pour ſes ſucceſſeurs, jouiroit à perpétuité de la Souveraineté de Moldavie, ſous les auſpices des Empereurs de Ruſſie. 5°. Que nulle autre maiſon ne feroit admiſe à la jouiſſance de la Principauté de Moldavie juſqu'à ce que celle de Cantemir fût éteinte. Ces articles furent ratifiés à Lusk en Pologne par le Czar, & ſcellés du ſceau de l'Empire, le 13 Avril 1711, & envoyés au Prince par un exprès. En conſéquence Démétrius ſe fit un devoir de concerter avec le Czar les meſures qu'il devoit prendre pour pouſſer ſon entrepriſe : l'avertiſſant des forces qu'il devoit amener, & lui donnant tous les avis qui dépendoient de lui.

Cependant Démétrius faisoit toujours travailler au pont du Danube, dont la Porte lui avoit donné la direction : l'ouvrage s'en faisoit aux dépens des Turcs ; la Valachie & la Moldavie fournissoient la charpente. Il ne tenoit qu'à lui de retarder le travail, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon qu'il fût d'intelligence avec les Russes ; il apportoit en effet tous les délais qu'il pouvoit, & ne cessoit de solliciter le Czar d'accélérer sa marche, avant que le pont fût entierement achevé. On n'ajouta pas assez de foi à ses avis : le Czar au contraire prêtoit l'oreille au langage trompeur de Brancovan Prince de Valachie, qui le nourrissoit d'espérances ; ensorte qu'il songea trop tard à prévenir les Turcs, & à leur empêcher le passage du Danube. Ce Prince n'arriva à Jassy que le 11 Juin 1711. Aussitôt la Noblesse & le peuple le reconnurent pour Souverain, & le Prince avec tous ses Officiers lui prêta serment de fidélité. Il suffit de dire ici que le Czar

manquant de vivres, se vit obligé de faire avec les Turcs une paix désavantageuse : mais il refusa de livrer le Prince Cantemir qu'on lui demandoit ; générosité d'autant plus grande, qu'il étoit lui-même réduit, avec toute son armée, à la derniere extrémité : son Ministre eut ordre de dire aux Turcs que le Prince n'étoit pas dans son camp ; quoi qu'en effet durant le traité il s'étoit enfermé dans le carosse de la Czarine, à l'insu de tout le monde, à l'exception d'un Valet qui avoit soin de lui apporter à manger.

C'est ainsi que le Prince Cantemir fut contraint de quitter la Moldavie. le Czar lui accorda les lettres patententes, dattées de Mogilof (ou Mohilow,) le premier Août 1711, qui lui promettoient, & aux autres Nobles Moldaves, de les indemniser de leurs pertes, en leur accordant un asyle dans ses terres. Par ces mêmes lettres, Démétrius fut créé, pour lui & ses hoirs, Prince de l'Empire de Russie, avec le titre d'Altesse Sérénissime ; il

fut déclaré exempt de toute Jurisdiction, & responsable au Czar seul. Ce privilége s'étendit aux Moldaves qui voudroient se retirer en Russie ; ils ne devoient relever que du Prince Cantemir.

Démétrius en consequence suivit le Czar & abandonna Jassy avec toute sa famille; plus de mille Nobles Moldaves, entre lesquels étoient quantité d'Officiers, renoncerent aussi à leur patrie pour l'amour de lui.

Charcof en Ukraine leur fut assigné pour demeure; & ce fut là que le Prince & tous ceux qui suivirent sa fortune se retirerent. Il passa avec sa famille à Moscow en 1713. Le Czar à sa requête partagea entre cette Noblesse Moldave, les terres qu'il lui avoit données en Ukraine, & lui fit présent en particulier de mille fermes appartenant à la Couronne. C'etoit un domaine particulier des Czars, dont ils avoient joui de temps immémorial, & ces terres tant par leurs situation que pour le nombre des habi-

tans; passent pour le meilleur revenu de l'Empire. Sa Majesté assigna aussi au Prince une pension considérable, qui lui a été payée durant toute sa vie. Peu après l'arrivée de Démétrius à Moscow, son épouse Cassandre mourut. Le regret de se voir pour jamais éloignée de sa patrie, & arrachée du sein de sa famille, joint à la perte de ses effets, qui furent saisis par les Turcs, jetta cette femme dans une fiévre que l'ignorance de l'Apoticaire rendit mortelle, par un remede trop violent qu'il lui donna : ensorte qu'au bout de quelques jours elle fut emportée à la fleur de l'âge. Elle possédoit toutes les belles qualités de son sexe; à une beauté exquise, elle joignoit de la prudence, un grand sens; elle aimoit la lecture, sans négliger le soin de sa famille ni l'éducation de ses enfans. On l'inhuma à Moscow dans un convent de Grecs, dont le Prince étoit le bienfaiteur.

L'année suivante Démétrius alla à Petersbourg, & mena avec lui son

troisieme fils Serban âgé de sept ans. Ce jeune enfant eut l'honneur de prononcer le jour de Pâques un discours en grec en présence du Czar, qui lui fit un beau présent, & lui donna une place dans son régiment.

Le Czar entreprit l'année suivante de parcourir les pays étrangers : Démétrius prit cette occasion pour faire un tour dans ses terres; il y resta jusqu'en 1716, & profita de ce temps pour mettre fin à son histoire Ottomane qu'il avoit commencée à Constantinople.

Il arriva en 1716, une circonstance dans laquelle ce Prince fit usage du pouvoir que le Czar lui avoit donné sur les nobles Moldaves, entre lesquels les villages de l'Ukraine avoient été partagés. Comme ces Seigneurs s'assembloient fréquemment pour boire; un jour qu'ils étoient ivres, ils prirent querelle, les sabres furent tirés, deux d'entre eux furent tués & plusieurs blessés. L'affaire fut portée devant le Prince Démétrius. Il cita les agresseurs

à comparoître, & après la discussion de la cause, il en condamna trois à la mort, & quelques autres aux galeres. Ensuite il adoucit sa sentence, & changea la peine de mort en punition corporelle, ce qui fut exécuté de l'approbation du Czar même. C'est peut-être le seul exemple que l'histoire de Russie fournisse d'un sujet qui ait exercé en son nom le pouvoir de vie & de mort.

Les troubles civils rappellerent le Czar dans ses Etats l'an 1717. Démétrius se rendit aussi à Moscow auprès du Souverain, & eut l'honneur d'être souvent en sa compagnie, & même d'en recevoir de fréquentes visites. Il accompagna aussi Sa Majesté à Petersbourg, mais il laissa sa famille à Moscow à cause de l'indisposition de sa seconde fille, Smaragda, qui étoit attaquée de phtisie.

Etant à Petersbourg, il vit par hazard à une des assemblées que les Nobles y tiennent régulierement l'hiver, la troisieme fille du Prince Truveskoi,

Feld-Maréchal des troupes de Russie; c'étoit une belle personne; Démétrius en devint éperdument amoureux; il la demanda en mariage à son pere, & l'obtint au bout de quelques jours. Peu avant son mariage, il se fit couper la barbe, quitta son habit Moldave & s'habilla à la Françoise. La cérémonie se fit au commencement de l'hiver; le Czar honora la fête de sa présence, il conduisit l'époux à l'église, & à son retour le remena chez lui, & pour comble de grace, lui fit présent d'une riche épée.

Les noces durerent trois jours, le Czar y assista avec l'Impératrice & les Princesses du sang; toute la Noblesse de Petersbourg s'y trouva. Après quoi le Prince Démétrius fut créé conseiller privé.

Alors il appella toute sa famille à Petersbourg: Smaragda sa fille resta seule à Moscow, où elle ne fit qu'empirer, & mourut le 4 Juillet, âgée de dix-sept ans. Elle fut bientôt remplacée par une autre fille qu'il eut de

ſon nouveau mariage ; elle nâquit le 8 Novembre. Le Czar & la Czarine voulurent la tenir ſur les fonds & lui donner le même nom de Smaragda.

Le Czar marcha l'année ſuivante vers la Perſe ; Démétrius eut ordre d'accompagner Sa Majeſté avec le Comte Tolſtri & l'Amiral Apraxin. Ce fut un triumvirat glorieux ſous les yeux de leur maître commun. Apraxin eut la conduite des affaires de la guerre, les deux autres réglerent les affaires civiles.

Démétrius ſuivit auſſi le Czar à Colomna ; ville éloignée de quatre-vingt-dix verſtes de Moſcow, au confluent de la Moſeva & de l'Occa. Là il rencontra ſa famille qui l'avoit ſuivi par eau, il s'embarqua avec elle, & pourſuivit ſa route juſqu'à Aſtrakan , où il arriva le 4 Juillet.

Il avoit à peine quitté Colomna , qu'il eut quelques accès de fiévre cauſée par une douleur de reins ; quoique la fiévre ne fût pas violente , il tomboit cependant dans des foibleſſes

qui l'obligeoient de garder le lit. Cela ne l'empêcha pas de donner ses soins à une petite Imprimerie en caracteres Turcs, dont le Czar avoit besoin, afin de publier en cette langue la déclaration de guerre qu'il vouloit faire à la Perse. Ce projet n'avoit rien d'embarrassant à cause que le voyage se faisoit sur des vaisseaux plats. Ensorte que la presse se trouva en état dans le temps même que le Czar arriva à Astrakan. Toute l'armée traversa la mer aussi bien que Sa Majesté; Démétrius s'embarqua aussi au mois d'Août à Astrakan à bord d'une frégate de vingt canons; & arriva en Perse avec le reste de la flotte au rendez-vous où l'on a depuis construit un fort sous le nom de Sainte-Croix.

Démétrius étant obligé d'accompagner le Czar par terre jusqu'à Derbent, sa frégate porta ses équipages avec ses domestiques vers cette place: mais une tempête la jetta malheureusement sur un banc de sable; & tout fut perdu à l'exception de ceux qui

la montoient. Ce qui mérita le plus les regrets du Prince fut la perte de ſon Cabinet & de ſes mémoires; entre autres celle d'un manuſcrit qui contenoit l'hiſtoire des Turcs depuis le faux Prophete Mahomet juſqu'à Ottoman leur premier Sultan : ouvrage qui lui avoit coûté bien des veilles, & qui méritoit une meilleure deſtinée.

La fatigue du voyage ne contribua pas peu à augmenter le mal du Prince, ſans qu'il pût avec tout l'art des médecins en pénétrer la cauſe : toutefois il gagna Derbent, & même dans un de ſes bons intervalles, il alla viſiter la fameuſe muraille qu'on voit ſur le mont Caucaſe, dont le Profeſſeur Bayer a donné la deſcription dans ſon ſecond volume des actes de l'Académie de Petersbourg.

Démétrius à ſon retour de Derbent, découvrit enfin que ſon mal étoit un *Diabetes*, qui l'avoit tellement affoibli qu'il ne pouvoit plus monter à cheval. Dans l'appréhenſion de la mort

qui lui parut prochaine, il fit son testament & le mit entre les mains du Czar, qu'il supplia d'en être l'exécuteur, aussi bien que le tuteur de ses enfans. Ses trois fils aînés étoient alors avec lui; le plus jeune avec la Princesse son épouse & sa fille étoient restés à Astrakan. Le Czar qui marchoit vers cette ville laissa Policala Médecin de l'Impératrice avec Démétrius pour le soigner.

Ce Prince arriva avec bien de la peine à Astrakan au mois d'Août. Il étoit si défait que ses amis ne le reconnoissoient pas. Au commencement de Décembre, son mal augmenta si fort, qu'il attendoit la mort à chaque moment, & pour se préparer à ce dernier passage, il crut devoir se munir des sacremens de la confession & de la communion. Il fut visité par l'Amiral Apraxin, par le Comte Tolstoi, & le Prince George Trubeskoi qui accoururent pour lui dire les derniers adieux. Triste spectacle pour son épouse, ses enfans & tous les siens

qui l'environnoient fondant en larmes autour de ſon lit ! tandis que lui-même armé de courage tâchoit de les conſoler , tantôt les exhortant à l'union & à une amitié mutuelle après ſa mort, tantôt les recommandant aux trois Seigneurs ſes amis.

Dans cette extrémité, il vint à l'eſprit de quelqu'un d'envoyer conſulter M. Englert Médecin de l'armée. On l'appelle , & par ſon habileté ce Médecin decouvre la maladie de Démétrius, qui ſe trouva en état d'aller le jour de Noël à la Cathédrale d'Aſtrakan. Ses forces revinrent chaque jour, & il obtint du Czar la permiſſion de ſe retirer ſur ſes terres.

Il ſe mit donc en chemin au mois de Janvier 1723, non ſans ſouffrir beaucoup de la longueur de la route, encore plus des reſtes de ſa maladie qui ſe faiſoit ſentir de temps à autre; il arriva enfin en aſſez bonne ſanté au mois de Mars. Il employa ſes bons momens à regler ſes affaires domeſtiques. Il ſe fit auſſi une occupation

pieuse, de bâtir une Eglise à l'honneur de Saint Démétrius son Patron. Enfin il fut saisi le 15 d'Août d'une fievre lente, & son Diabétes reprit cours avec une telle violence qu'il mourut le 21 du même mois, âgé de quarante-neuf ans, sept mois & cinq jours.

Depuis Démétrius Cantemir, la Moldavie ni la Valachie n'ont plus eu aucun Prince de ce nom ni de cette famille ; tandis que les Gika qui ont été leurs contemporains regnent encore aujourd'hui sur ces Provinces.



FAMILLE DES GIKA.

Cette famille parut ſur les rangs en 1673. Le premier fut Gika Albanois né au village de Kioprilli, d'où l'illuſtre famille des Kioprilli Ogli a tiré ſon origine. Du temps d'Etienne ſurnommé Burduze, c'eſt-à-dire, le gras, Prince de Moldavie, il fut Capu-Kiehaia, ou réſident à laPorte. Etienne s'étant revolté, il fut nommé ſon ſucceſſeur. Trois ans après, il fut tranſféré de la principauté de Moldavie à celle de Valachie; & enſuite dépouillé de cette derniere, par les intrigues ſécretes de ſon propre fils Grégoire, qui pendant ſon ſéjour à Conſtantinople indiſpoſa le grand Viſir contre ſon pere, en lui faiſant entendre que la vieilleſſe l'avoit rendu preſque imbécille, & que ſouvent ſon bon ſens paroiſſoit l'abandonner: en-

sorte qu'il fut l'instrument de sa déposition, & se fit donner à lui-même la principauté de Valachie. Ce Grégoire fut un des plus singuliers personnages qui ayent régné en Valachie. C'étoit l'homme de son pays & de son temps, le plus hardi & le plus intriguant en même temps. Après avoir fait déposer son propre pere, & s'être fait nommer Prince de Valachie; il se révolta deux fois contre les Turcs, & deux fois il rentra en grace avec eux. La premiere fois qu'il quitta les Turcs, ce fut à la bataille de saint Gothard que le grand Visir Kioprilli-Ahmec Pacha perdit contre les Allemands; Grégoire suivit les vainqueurs. La seconde fut à la bataille de Choczin, où il embrassa le parti des Polonois. Les Turcs en cette derniere rencontre tâcherent envain de le retenir dans leurs intérêts en s'assurant pour ôtages, de sa femme & de ses enfans : ces considérations ne l'arrêterent point, & avec un courage vraiment étonnant, il fit au fort de la

bataille

bataille le ſacrifice de ſes biens les plus chers, & paſſa vers l'ennemi; ayant enſuite traverſé la Pologne, il ſe retira vers l'Empereur d'Allemagne, qui le créa Prince de l'Empire. Mais les Miniſtres de cet Empereur n'ayant pas tout-à-fait répondu à ſon attente pour les penſions qu'on lui accordoit; il prit la réſolution de ſe racommoder avec la Porte. Plein de cette penſée, il écrivit à ſon ami Panagiotes ou Panagot Nieuſius, perſonnage très accrédité à la Cour Ottomane: après lui avoir expoſé ſes malheurs, & s'être plaint de ce qu'on s'obſtinoit à le perſécuter, il le pria inſtamment d'obtenir ſon pardon du Sultan. Panagiotes lui fait réponſe avec aſſurance de le faire rentrer en grace, s'il veut ſe haſarder de venir lui-même implorer la clémence de ſa Hauteſſe. Grégoire ayant reçu cette lettre fut demander permiſſion à l'Empereur de s'en retourner; ne pouvant l'obtenir, il feignit d'avoir deſſein de paſſer le reſte de ſes jours en Allemagne, &

d'embrasser la religion Romaine, pourvu que le Pape voulût bien lui accorder dispense pour épouser une autre femme. L'Empereur fort satisfait des dispositions de Grégoire, lui donne un sauf-conduit, & en outre des lettres de recommandation auprès du St. Pere. Muni de ces pieces favorables, il vint à Rome, baise les pieds du Pape, & lui expose son état : il dit qu'il avoit laissé sa femme entre les mains des Turcs, mais que se sentant incapable de garder la continence tant qu'il seroit séparé d'elle, il demandoit dispense pour en épouser une autre du vivant de la premiere ; que s'il obtenoit cette grace, il la reconnoîtroit en faisant profession publique de la foi de l'Eglise de Rome. Le Pape qui ne s'attendoit pas à une telle supplique, jugea à propos d'en consulter avec les Cardinaux : il s'agissoit on de tenir la main à la loi de l'Evangile qui défend la polygamie, ou de se relacher de sa rigueur en faveur d'un schismatique, & qui plus est

d'un Prince étranger, qui par cette indulgence augmenteroit le troupeau des fideles. L'affaire ayant été debattue, le dernier parti l'emporta ; & ainsi on accorda au Prince Grégoire la dispense de se remarier du vivant de sa premiere femme, & pour prix de cette grace, il se déclara ouvertement Catholique. Bientôt après, son crédit étant affermi, il prétendit avoir reçu avis de Venise, qu'un parti Noble s'offroit pour lui, & qu'il y avoit dans cette ville une jeune Dame de la famille Justiniani qui paroissoit disposée à l'écouter.

Le Pape ayant vu cette lettre supposée, le congédia gracieusement avec sa recommandation auprès de la République de Venise. Il y alla en effet, & y passa trois mois, tout occupé en apparence des préparatifs pour ses noces ; enfin un beau jour il se déguise, va à bord d'un vaisseau de Chipre, & fait voile pour Constantinople. C'est ainsi qu'il vint à bout d'en imposer à l'Empereur & au Pape.

Etant arrivé à Constantinople, il demeura caché quelque temps dans la maison de son ami Panagiotes, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le pardon du Sultan, & l'oubli de tout le passé. Quand il se vit hors de crainte, il fit son entrée publique dans la ville; il eut la satisfaction d'être remis en possession de sa femme : ses enfans & tous ses effets lui furent aussi rendus; & pour comble de faveur, il reçut promesse d'être rétabli dans trois mois sur la chaise de Moldavie; mais il mourut au bout de quarante jours, les uns disent des hémorrhoïdes, les autres de poison : il le crut ainsi lui-même, & en accusa au lit de la mort un Médecin nommé Timon qui s'étoit laissé corrompre par les Cantacuzenes.



FAMILLE DES PETRECZCICUS, DES DUCAS ET DES CANTACUZENES.

Au temps où la famille de Gika commençoit à regner en Moldavie, parut Petreczcicus, Moldave de naissance, dont la famille n'étoit pas distinguée, quoique Noble. Il devint lui-même célébre dans son pays : il fut d'abord élevé aux plus grands honneurs par Custhatius Dabiza, Prince de Moldavie ; & six mois après sa mort, il remplaça sur le trône son successeur Ducas qui avoit été déposé. On peut le regarder comme la principale cause de la défaite des Turcs à Choczin en 1680 : ayant quitté leur parti & embrassé celui des Polonois. Mais cette victoire des Polonois ne

les rendit pas cependant assez puissans pour maintenir Petreczcicus dans sa principauté, ensorte qu'il fut obligé de se retirer avec eux en Pologne ; peu après la défaite des Turcs devant Vienne, il rentra en Moldavie, & avec l'assistance de son parent Bainski, il se saisit du Prince Ducas qui avoit été rétabli. Une irruption des Tartares le força de se retirer avec perte une seconde fois en Pologne. Le Roi lui fit bon accueil & lui donna la ville de Jahzvechz avec plusieurs villages de sa dépendance, outre une pension de cent mille zolots. Il en jouit jusqu'à sa mort qui arriva en 1684, n'ayant point laissé d'héritiers, on continua les mêmes faveurs à sa veuve jusqu'à ce qu'elle se maria en secondes noces à un Polonois. Ce fut sous le regne de ce Prince, que Mahomet IV, prit Cassovie, (*) s'empara de la Transilvanie, & d'une grande

(*) Aujourd'hui Cashau.

partie de la Hongrie ; mais les Impériaux s'étant bientôt après rétablis dans ces Provinces, Pétreczcicus se mit en campagne, & après avoir quitté le service des Turcs à la bataille de Choczin, comme nous l'avons dit, il passa à celui des Polonois. Voyant le Roi de Pologne s'avancer pour secourir Vienne, il assembla les Moldaves de son parti, & se joignant à Konicki Général des Cosaques, il passa le Tyras, ou Niester & se jetta sur la Bessarabie.

Les Tartares de Crimée & de Rudziac étoient presque tous occupés au siege de Vienne; ainsi le pays se trouvoit sans défense : Petreczcicus laissant la garde de son camp aux Cosaques, se met à la tête de ses Moldaves, ravageant tout ce qui se présente à sa fureur. Il cherche des victimes de tout âge & de tout sexe : il a la cruauté de faire empaler ou écraser contre les murailles, les enfans des Tartares, de faire violer leurs filles, & ensuite de les faire tuer : on ouvre les femmes enceintes ; les vieillards

ſont appliqués à la torture, & forcés de livrer leurs tréſors : les temps les plus barbares rougiroient des horreurs que ce brigand ſe fit un plaiſir de commettre.

Ce fut dans cet état déplorable, que les Tartares trouverent leur pays, à leur retour de la déroute où leur armée avoit été miſe devant Vienne. Se ſentant trop foibles, en comparaiſon du grand nombre des ennemis, ils ſe tinrent d'abord cachés ſur les frontieres : enſuite ayant été renforcés, ils allerrent à la pourſuite des Moldaves qui étoient diſperſés de tous côtés ; & les traiterent comme méritoit leur barbarie. De là ils enfermerent les Coſaques dans leur camp. Ceux-ci n'étant qu'en petit nombre & incapables de combattre, ſe retrancherent dans une chaîne de chariots, & marcherent lentement vers le Pruth, dans l'eſpérance de gagner en ſûreté leur pays à l'abri de ce rempart mobile. Mais plus preſſés par la faim que par l'épée de l'ennemi : & leur nombre diminuant chaque

que jour, ils tâcherent de ſe ſauver par la fuite. Les uns furent tués; la plupart demeurerent priſonniers ; il en périt un grand nombre dans les neiges; enſorte que de toute cette armée, il n'y eut que très peu de Coſaques avec Petreczcicus & Konick, qui eurent le bonheur d'arriver en Pologne : encore durent-ils ce bonheur à la fatigue des chevaux des Tartares, que l'épuiſement empêcha d'aller plus avant.

Le ſort de Ducas Prince de Moldavie fut plus triſte. Il avoit été engagé dans l'expédition de Vienne : à ſon retour voyant la Moldavie ravagée & Jaſſy la capitale, qui portait les marques funeſtes de l'uſurpation de Petrezcicus : la Nobleſſe révoltée en faveur de ce Prince, diſperſée dans les pays voiſins; il ſe retire à Donmeſtin village du térritoire de Putna, attendant quelque changement, avec un petit nombre de compagnons de ſa fortune, & s'occupant à régler les affaires de la province. Là le Moldave

Bainski qui étoit allié de Petreczcicus vient l'attaquer à l'improviste, & l'emmene prisonnier à Varsovie en Pologne où il est renfermé, & étroitement gardé, & où il mourut peu après. Les Turcs nommerent aussitôt à sa place Démétrius Cantacuzene Prince de Moldavie. Il n'avoit rien de grand que son origine; foible d'ailleurs, & plus propre à la paix qu'à la guerre: aussi fut-il bientôt après déposé.

Le second & le dernier des Cantacuzenes qui ait regné dans ces provinces fut Servan, de la maison Impériale de Cantacuzene, ayant obtenu la principauté de Valachie, lorsque Ducas le Romelin eut été tranféré à celle de Moldavie. Il conçut le noble dessein de chasser les Turcs d'Europe, & fit tous ses efforts pour le mettre en éxécution, d'autant plus que les Allemands avoient réduit cette nation presque aux abois. Il envoya donc son propre frere George Cantacuzene en ambassade à Vienne vers l'Empereur Léopol: il fit aussi une

étroite alliance avec les deux freres, Jean & Pierre, Czars collegues de Moſcovie, par l'entremiſe de l'Archimandrite de Boſnie, oncle du grand Viſir Soliman Pacha. On ne lui promettoit pas moins, en cas que Conſtantinople fût priſe, que de le faire déclarer Empereur des Grecs, comme repréſentant par ſon extraction l'ancienne famille des Empereurs de ſon nom. Ses préparatifs répondoient à ſes hautes eſpérances: car il fit fondre une artillerie de trente huit gros canons, & aſſembla dans les bois & ſur les montagnes une armée de vingt-huit mille hommes, compoſée de Serviens, Eſclavons, & Hirvates. Les Turcs étoient bien informés de ſes projets: mais occupés à faire face aux Allemands, ils n'oſoient montrer leur reſſentiment contre Serban; & tant qu'il ne ſe déclaroit pas ouvertement contre-eux, ils aimoient mieux diſſimuler, que de s'attirer ſur les bras un ſi puiſſant ennemi, en l'attaquant les premiers. Mais ce Prince,

dont le zele pour sa religion, ne pouvoit être rallenti par la crainte des Ottomans, loin de réussir, fut la victime de ses projets. Constantin Stolnic, son propre frere, & Brancovan fils de sa sœur, après avoir fait tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, voyant qu'ils ne pouvoient le persuader, agirent, à ce que l'on croit, plus puissamment auprès de lui par le poison qu'ils lui donnerent en un festin, & crurent ainsi devoir acheter au prix d'un crime le repos de leurs familles, & la paisible possession de leurs grands biens. Il laissa après lui un fils, nommé Georges, qui se tient aujourd'hui en Transilvanie sous la protection de l'Empereur, & quatre filles : Smaragde qui mourut peu après avoir été mariée, Marie qui fut épouse de Mathieu Bataczan, Cassandre mariée au Prince Démétrius Cantemir, & Balasse.



SUITE
DE L'HISTOIRE DE MOLDAVIE
ET DE
VALACHIE.

Constantin Cantemir étant arrivé à la principauté de Moldavie, fut sollicité quelque temps après, par les Polonois de se déclarer contre les Turcs. Le Roi Sobieski lui-même, ne cessa de le presser par lettres & par exprès, de se soustraire à leur puissance. Cantemir répondit au Roi, « que » quand même sa religion ne l'y por- » teroit pas encore plus fortement » que lui, il trouvoit dans son cœur » une intrépidité qui lui faisoit mé- » priser tous les hasards, pourvu » qu'il pût terrasser l'ennemi des chré- » tiens : mais qu'en même temps, il

» ſe croyoit obligé de faire attention
» au peu d'avantage que la chrétien-
» té pouvoit tirer de ſa révolte. Dans
» la ſituation où ſont aujourd'hui les
» affaires, j'ai peur, dit-il, que la
» balance ne ſoit pas égale entre les
» riſques que court celui dont j'en-
» braſſerai le parti, & les avantages
» que je peux lui procurer: mes in-
» tentions ne ſuffiſent pas; il faut
» que les conjonctures ſoient favora-
» bles, & donnent quelque probabi-
» lité de ſuccès. J'ai mon fils aîné en
» ôtage à Conſtantinople; les enfans
» des principaux Nobles y ſont auſſi:
» tous les ſacrifices que je pourrois
» faire de mon côté, ne feront pas
» un motif capable de perſuader les
» Etats de la Province ſur un arti-
» cle auſſi délicat qu'eſt la perte de
» leurs enfans; outre la répugnance
» que tous les hommes ont en géné-
» ral de quitter leur patrie & de ſe
» confiner dans une terre éloignée,
» après avoir perdu tous leurs biens,

» suites inévitables de la révolte de
» ce pays. "

Sobieski ne pouvant vaincre la résistance du Prince de Moldavie, passe outre, & au commencement de l'été envoie une grande armée en Moldavie, sous le commandement de Potocki & de Jablonowski. Le Prince Cantemir averti de leur marche, tâche encore de dissuader ces Généraux par lettres: „ il leur conseille de prendre
» Caminiec avant toutes choses. Quel
» avantage en reviendra-t-il, disoit
» ce Prince, quand vous aurez passé
» le Tyras, & fait le dégat dans la
» Moldavie pendant dix ans de suite,
» si vous ne commencez par vous ti-
» rer cette épine du pied? En cas de
» revers, cette forteresse vous cou-
» pera les moyens de faire une re-
» traite, & toutes les victoires pos-
» sibles ne vous avanceront pas d'un
» pouce tant que les Turcs en reste-
» ront les maîtres: vous en avez fait
» l'expérience l'année passée. Entrer en
» Moldavie, c'est vouloir de gaieté

» de cœur exposer les habitans aux
» vexations & à la captivité, dont
» ils sont menacés de la part des Turcs
» & des Tartares. Dès que vous au-
» rez passé le fleuve, ils inonderont
» le pays, sans que je puisse m'y op-
» poser : il me faudra même join-
» dre mes forces à celles des Turcs,
» & combattre contre vous de tout
» mon pouvoir pour la défense de
» ma principauté, sous peine d'être
» traité avec la derniere sévérité. «

On ne peut rien de plus sensé que ce Conseil du Prince, les généraux s'en mocquerent, ils répondirent,
» Qu'ils avoient un ordre positif de
» travailler à la réduction de la Mol-
» davie, & qu'il n'étoit pas en leur
» pouvoir d'aller contre ce qui leur
» étoit prescrit. Le siege de Caminiec
» est impraticable pour le présent,
» disaient-ils, il est même inutile;
» puisque la garnison ne sauroit vi-
» vre sans provisions, & comme elle
» en sera privée, dès que le pays
» d'alentour sera conquis, elle se

» verra obligée de quitter la place, » ſans qu'on ait la peine de l'y for- » cer. Les Turcs ne nous font pas » peur; & quand tout leur Empire » ſeroit raſſemblé, leurs forces ne » feroient rien contre une armée auſſi » belle & auſſi bien diſciplinée que » la nôtre. Nous vous exhortons de » nouveau à venir joindre le camp » du Roi; uniſſez-vous à nous, & » aidez-nous à chaſſer l'ennemi des » chrétiens. Ce n'eſt qu'à contre cœur » que nous vous avertiſſons, qu'en » cas de refus de votre part, nous » avons ordre de vous traiter comme » les Turcs; dès que vous perſiſtez » dans leur alliance, vos peuples doi- » vent en ſouffrir, & être perſécutés » à outrance. «

Tel fut le langage des Généraux Polonois. Sans attendre de replique, ils jettent un pont ſur le Tyras, & paſſent avec toute leur armée en Moldavie. A peine avoient-ils fait les premiers pas, qu'ils furent arrêtés à un village nomme *Boyan* par Ainegi So-

liman Pacha à la tête de vingt-cinq mille Turcs ; le Kan Selim Gicrai menoit cinquante mille Tartares ; le Prince de Moldavie suivoit avec cinq mille hommes : les deux armées étant en présence, chacun de son côté commença à se rétrancher.

Le Seraskier & le Kan consultent avec les autres Officiers sur le parti qu'il faut prendre ; on délibere s'il faut attaquer sur le champ les Polonois, ou attendre qu'eux-mêmes commencent l'attaque, ou bien donner sur eux quand ils songeront à la retraite. Les opinions sont partagées ; le Prince de Moldavie qui tenoit dans le cœur pour les intérêts des Polonois, persuade au Seraskier de demeurer dans son poste, & de se retrancher de maniere que l'ennemi ne puisse l'entamer. Il s'agit, disoit-il, d'empêcher les progrès des Polonois : s'ils peuvent être repoussés hors des frontieres sans danger, il y a de la témérité à hasarder la bataille : ce principe est indubitable : „ à présent

» je ne ſuis point d'avis qu'on en » vienne enore aux mains avec eux. » Leur armée eſt nombreuſe, ils ſe » croyent déja victorieux, préjugé » quelquefois propice à la victoire. » Il n'y a du côté des Turcs que » vingt-cinq mille combattans effec- » tifs; car pour les Tartares ce n'eſt » pas eux qui ſoutiendront le feu » de l'ennemi. Si malheureuſement » nous venons à être battus; c'en » eſt fait de la Moldavie, & peut- » être du Budziac, auſſi bien que des » Provinces qui bordent le Danube; » tout deviendra la proye des Polo- » nois, ſans qu'on puiſſe leur oppo- » ſer d'autres troupes; puiſqu'elles » ſont occupées en Hongrie, & ne » peuvent être rappellées ſans expo- » ſer l'Empire à une ruine entiere. » On pare à tous ces inconveniens, » & même on abat l'ennemi ſans riſ- » quer un ſeul homme, en fortifiant » le camp par de doubles retran- » chemens, & cependant faiſant de » continuelles eſcarmouches. " Le

Seraskier se rend à ce conseil ; il se retranche fortement, & charge les Tartares d'être toujours en mouvement avec leur cavalerie légere autour du camp des Polonois, de leur couper les fourrages, & de brûler tout ce qui pourroit leur servir.

Cantemir croyant avoir rendu un grand service aux Polonois, leur fait savoir la résolution du Conseil par un message sûr. Il les avertit aussi que ses quartiers étoient au bord du Tyras vers le couchant, qu'ainsi ils n'avoient rien à craindre de ce côté-là ; & qu'ils eussent à se tenir sur leurs gardes de tout autre part. Les Généraux profitant de cet avis, prennent la résolution d'attaquer d'abord les Moldaves mêmes, leur déroute devant ouvrir le chemin pour tomber sur les Turcs. Il y avoit entre-eux & l'armée Ottomane une lieue de distance. Les Polonois s'avancent donc au grand pas contre les Moldaves ; le Prince Cantemir les voyant approcher si fierement s'imagine qu'ils se sont

trompés de quartiers. Il met sous les armes quinze cens hommes avec leurs enseignes déployées, qui par le signe de la croix qu'elles portoient, devaient les avertir qu'ils étoient freres, & qu'ils se méprenoient en les attaquant de la sorte. Les Polonois voyant que les Moldaves ne se mettoient pas en posture de défense, au lieu d'avoir égard à leur paisible disposition, tombent sur eux avec furie, comme s'ils eussent été des Turcs, & leurs plus grands ennemis.

Le Prince n'ayant plus de ménagement à garder avec des traîtres, & ne regardant plus dans les Polonois la qualité de Chrétiens, fait prendre les armes à toutes ses troupes, résolu de repousser la force par la force. Non-seulement il soutient leur premier choc, quoiqu'ils fussent au nombre de six mille, mais même voyant qu'ils se retiroient, après avoir jetté leur premier feu, il les attaque à son tour avec vigueur, & les met en fuite. Le bruit des armes

& des mousquets donne l'alarme aux Turcs, ils voient les Moldaves engagés ; & ils envoient plusieurs régimens pour les soutenir. En un instant l'action devient générale, le reste de l'armée s'ébranle, il prend les Polonois en queue ; en moins d'une heure six mille des leurs sont tués, & cinq mille Cosaques enveloppés & forcés de se rendre prisonniers. Les autres troupes Polonoises tâchent de gagner les tranchées, & de se mettre à couvert dans le camp. Mais les Tartares viennent leur couper le passage. Ainsi la victoire se déclare pour les Turcs ; & les Polonois n'ayant d'autre ressource que la fuite, abandonnent canons & bagages & se retirent avec précipitation.



FAMILLE DES MAUROCORDATO,

Qui a regné jusqu'à ce moment, tantôt sur la principauté de Valachie, tantôt sur celle de Moldavie.

COMME les Maurocordato ont joué le plus grand rôle parmi les Grecs modernes ſoumis à l'Empire Ottoman, il ne ſera pas inutile de remonter à l'origine de leur famille; ſous le regne d'Amurat IV fameux par la priſe de Bagdad. Il y avoit à Conſtantinople un Grec très riche *Sorgui* de la Cour, c'eſt-à-dire, pourvoyeur de bœufs & de moutons, le boucher du Sultan: connu dans les comptes & regiſtres ſous le nom de Scarlatos: σκαρλάτος. Cet emploi eſt ordinairement de la compétence des Grecs, à cauſe de leur correſpondance avec les chrétiens, qui les met plus en état

de faire leurs achats pour la provision de la cuisine du Grand Seigneur & des Janissaires. Ce Scarlatos acquit bientôt par ce trafic des richesses considérables, & par ce moyen se fit connoître aisément à la Cour, où le bien donne, comme partout ailleurs, un facile accès. C'étoit le temps de la grande inimitié entre Basile Prince de Moldavie, & Mathieu Prince de Valachie : ces deux Princes cherchoient à se dépouiller mutuellement, mais leur crédit & leurs richesses étant égaux, ils n'avançoient rien l'un contre l'autre, sinon qu'ils réussissoient parfaitement à s'appauvrir. Scarlatos favorisoit Basile; & comme il avoit l'oreille du Visir, Mathieu en souffroit infiniment plus que son rival, & se voyoit tous les jours susciter de nouvelles difficultés. Ce Mathieu prit le parti de gagner Scarlatos par l'endroit sensible : sa femme étant morte, il lui demanda sa fille Loxandra en mariage. Il espéroit, que cette alliance l'amenerait au point où il ne pou-

pouvoit atteindre à force d'argent. Scarlatos ne se fit pas beaucoup prier; le parti étoit trop honorable; ainsi ayant donné son consentement, les fiançailles furent célébrées à Constantinople avec toute la magnificence possible par le Capukiehaïa, ou le procureur du Prince Mathieu, qui envoya aussi des Barons avec des Barones avec un superbe équipage pour amener à sa Cour sa future épouse. Peu de jours après la cérémonie des épousailles, Loxandra fut attaquée de la petite vérole; cette maladie non seulement diminua considérablement sa beauté, mais encore lui fit perdre un œil. Son pere fait de son mieux pour cacher cette disgrace, & envoye sa fille à son gendre, accompagnée d'une dot immense; recommandant à Loxandra de se tenir soigneusement le visage couvert d'un voile à la maniere des femmes Turques, & de ne se laisser voir à qui que ce fût, que la cérémonie du mariage n'eût été accomplie. Il comptoit que pourvu que

le mariage eût été fait avec les cérémonies accoutumées, Mathieu se trouveroit obligé de garder son épouse. Loxandra se met donc en chemin, sans que personne en eût le moindre soupçon: elle arrive à Targovist, & est reçue dans un magnifique appartement : la difficulté qu'elle fit de découvrir son visage à d'autres qu'à ses suivantes qui étoient venues avec elle, donna à penser au prince, qui ne goûtoit point cette réserve peu usitée parmi des chrétiens. Il envoye d'abord demander pour lui seul la permission de voir la Princesse; puis il la fait prier de recevoir l'hommage des Baronnes: elle refuse l'un & l'autre, s'excusant sur la défense que son pere lui avoit faite sous les plus terribles imprécations, de laisser voir son visage à personne tant qu'elle demeurerait fille; ajoutant que cette défense devoit s'étendre sur les femmes comme sur les hommes. Le Prince ne la pressa pas davantage, soit par un effet de son bon naturel, soit qu'il

craignît de déplaire à un homme aussi accrédité à la Cour qu'était le pere: seulement il dit par maniere de galanterie, qu'apparemment la Dame se sentoit quelqu'imperfection, qui la rendoit si réservée à se laisser voir. Loxandra fit à cette espece de reproche une réponse très artificieuse „ Jai, dit-elle, tout ce que doit avoir une fille; & si le Prince se repent de son engagement, je suis prête à m'en retourner d'où je suis venue: la fille de Scarlatos ne manquera jamais de mari. " Une réponse si vive de la bouche d'une fille, trompa le Prince; il ne différa pas d'un moment les préparatifs des noces. La jeune épousée est conduite en grande pompe au palais, & de là à l'Eglise, toujours voilée. La premiere entrevue se fit après que la cérémonie fut finie. Le Prince tombe de son haut quand venant à lever le voile de Loxandra, il apperçoit un visage tout défiguré, & qui pis est privé d'un œil: il la quitte sans la toucher, la renvoye sur le champ,

(d'autres disent deux jours après) à son premier logis : & enfin la fait reconduire chez son pere honorablement & suivie de sa dot avec tous les présens de noces, qui montoient, dit-on, à cent cinquante bourses. Scarlatos sentit vivement cet affront, & ne respirant que la vengeance, il se préparoit à couvrir par un coup d'éclat la honte & le mépris de sa fille, lorsque la mort vint mettre fin à tous ses projets : peu de jours après le retour de Loxandra, il fut assassiné par un Janissaire, qu'on publia avoir été gagné par Basile Prince de Moldavie. Loxandra fille & veuve tout à la fois, mais puissamment riche, demeura quelques années dans cette condition depuis la mort de son pere. Les riches partis parmi la Noblesse greque ne désirant pas autant l'argent que la beauté, ne firent point cas d'elle : un mariage désagréable, qu'il falloit faire en faveur de la fortune seulement, n'étoit point de leur goût. De son côté elle méprisoit les gens du bas rang, com-

me fille d'un homme qui avoit fait la plus belle figure de ſon temps, & qui avoit été mariée avec un Prince. Dans ces entrefaites un certain Panteris Maurocordato communément appellé Panteti, vint à Conſtantinople, il étoit originaire de Chio & noble de naiſſance, mais réduit à une telle pauvreté, qu'il étoit obligé pour vivre de vendre dans la ville des ſoyes de Chio, qu'on nomme en Turquie Hetoï. C'étoit un beau jeune homme, de grande taille, & qui annonçoit par ſa bonne mine, une ame au deſſus du vulgaire; il pouvoit outre cela ſe vanter d'avoir un patrimoine en fonds de terre dans l'Isle de Chio, quoique ce fût peu de choſe: car il ſuffit dans cette Isle pour être noble de poſſeder un petit vignoble avec une tourelle: on peut ſe dire deſcendu de quelques ancêcres célébres: d'ailleurs il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul homme ait de grandes poſſeſſions dans un terrain auſſi peu étendu que celui de l'Isle de Chio. Comme Panteti alloit ſouvent

chez Loxandra pour vendre ses soyes; cette femme en devint amoureuse, & sans consulter personne, & n'écoutant que sa passion, elle fait appeller le Curé ou papas, & le mariage se fit secretement dans sa maison, avec toutes les céremonies de l'Eglise. Panteti devient pere de deux fils, Alexandre & Jean. Jean ne s'est point signalé, car étant né avec de très foibles qualités d'esprit, il ne fit aucun progrès dans les sciences: cette incapacité naturelle l'empêcha de parvenir à la Cour, & d'être employé dans les affaires; ensorte qu'il mena une vie privée, & mourut comme il avoit vécu, laissant deux fils, Scarlatos & Constantin, qui ne se montrerent pas plus ingénieux que leur pere. Alexandre second fils de Panteti fut d'un autre caractere: à l'âge de douze ans, on l'envoya étudier à Padoue; il y suivit pendant quatorze ans ses études, avec une telle application, qu'il mérita le titre de Docteur en philosophie & en médecine, & à son retour à Constantinople,

il remplit la chaire de professeur en ces deux arts dans l'Eglise patriarchale. Le profit lui en paroissant trop petit ; il se mit à exercer la médecine parmi les Turcs. Ses pratiques se multiplierent insensiblement, & le succès qu'il eut, le mirent si fort en vogue, que tous les grands vouloient être traités par lui. Il crut aussi devoir rehausser sa réputation par un nom de marque ; & comme les Turcs ne savaient point alors ce qu'était son pere, il se dit le propre fils, & non le petit-fils, tel qu'il étoit, du fameux Sorgui Scarlatos. Le peuple de Constantinople se mit peu en peine d'approfondir ce qui en étoit, on l'appella sans autre examen Skierlet Ogli, fils de Scarlatos. C'est sous ce nom qu'il a passé en Europe ; & le diplôme de l'Empereur Léopold, le qualifia de la noble famille des Scarlatos. Cependant Panagiostes Nicusius premier Interprête de la Porte, étant mort, Kioprili Ahmed Pacha, grand-Visir donna cet emploi à Alexandre Mau-

rocordato en confidération de fon habileté dans les langues Orientales. Mais s'il posféda trente ans cet emploi, ce ne fut pas fans éprouver les viciffitudes de la fortune; car ayant perdu fon patron Cara Mustapha Pacha qui fut étranglé, il fe vit menacé de mort par fon fucceffeur le Vifir Cara Ibrahim Pacha, qui l'accufoit d'avoir diffuadé Cara Mustapha de prendre Vienne par force. Il fut jetté dans une prifon, dépouillé de fon emploi & de fes biens: fa place fut donnée à un renégat nommé Feraga. Peu de mois après, l'incapacité de ce nouvel Interprête dégouta Ibrahim Pacha, & Alexandre eut la gloire d'être recherché: fa place lui fut rendue & tous les moyens de s'enrichir lui furent ouverts: enfin fon crédit devint plus grand que jamais. Le nouveau Vifir Kioprili Mustapha Pacha fut pour lui une nouvelle fource d'inquiétudes: il étoit Abaffadeur à Vienne, & vraifemblablement il n'en feroit pas forti à fon honneur, fi dans

dans le pressentiment qu'il avoit de sa ruine, il n'eût à force de promesses engagé la Cour de Vienne à le retenir : il trouva divers prétextes pour gagner du temps, & pendant ce temps Kioprili mourut. Alors se croyant au-dessus de tout, il retourna à Constantinople avec Zuulficar Effendi ; le traité de Carlowitz, auquel il eut part, mit le comble à sa réputation, & il acquit, à la Cour Ottomane, une estime si générale qu'il y fut honoré d'un nouveau nom ; on lui donna le titre de Muharremi Errar, qui signifie gardien des secrets, ou Secrétaire par excellence, qualité qu'il interprêtoit par ce mot grec ἐξανοῤῥήτων ; & en conséquence il prétendit que les Princes de Moldavie & de Valachie, aussi bien que tous les autres Princes Chrétiens sujets des Turcs, le traitassent d'εκλαμπρότατος, illustrissime. Ses vieux jours ne furent pas exempts d'orage ; Daltaban Mustapha Pacha fit tous ses efforts pour anéantir la paix de Carlowitz, il

voulut faire mourir ceux qui l'avoient conclue, alléguant que, contre les ordres qu'ils avoient, ils s'étoient trop relâchés en faveur des Allemands, & sur-tout des Polonois. Daltaban fut tué par les intrigues du Mufti; sa mort envénima tellement ceux de son parti, qu'ils éléverent une sédition, insistant qu'on leur délivrât Alexandre Maurocordato. Sultan Mustapha se feroit vu forcé de leur sacrifier cet objet de leur haine, s'il ne s'étoit retiré secretement auprès de ses parens à Sozopolis. Les conjurés furent ensuite dispersés par la prudente politique de Sultan Achmet, & le calme étant rétabli dans Constantinople, Maurocordato revint avec son fils, déguisé en moine. Il ne tarda pas à être comblé d'honneurs par le Sultan; il parut avec tout l'éclat d'un soleil qui se montre après une tempête, & il jouit de ses richesses & de sa grandeur, jusques vers la fin de l'an 1709, qu'il mourut. Deux fils & deux filles qu'il laissa hériterent de

ſes tréſors immenſes. Les fils avoient nom Nicolas & Jean; les filles étoient appellées Alexandra & Hélene. Il avoit eu un troiſieme fils nommé Scarlatos qu'il avoit fait grand échanſon de Valachie, & gendre de Conſtantin Brancovan, Prince de cet Etat : c'étoit un jeune homme de fort belle eſpérance, mais il mourut ſans lignée. Nicolas, pendant l'abſence de ſon pere qui fut envoyé à Carlowitz avec le titre de Muharremi Errar, fut nommé Baſchterjiman, ou premier interprête de la Cour; après la mort de ſon pere on l'honora de la principauté de Moldavie; enſuite il fut fait deſpote de Valachie. Jean a été ſur la chaiſe de Moldavie du temps de la derniere guerre entre les Ruſſes & les Turcs; il eſt mort de triſteſſe & de chagrin auſſitôt après l'invaſion de ces mêmes Ruſſes dans ſon pays. Il reſte de ce Jean un fils nommé Alexandre Maurocordatò qui fut emmené lors de laderniere guerre priſonnier à Petersbourg où il a épouſé une Françoiſe; il eſt aujourd'hui

à Jassy en Moldavie avec une modique pension de deux mille livres que lui paye le Prince Gika. Ce jeune Maurocordato est de tous les Grecs le plus aimable, le plus éclairé, & le plus sensible que j'aie connu ; s'il y avoit une ombre de justice à la sublime Porte, personne assurément n'auroit plus de droit à la principauté que lui ; il est seul capable d'extirper l'ignorance barbare où les Moldaves sont plongés & de faire de ce pays une contrée délicieuse, par les connoissances qu'il a de nos loix, de nos mœurs, & de nos arts ; c'est une ingratitude odieuse de la part des Turcs d'avoir abandonné ainsi le seul rejetton d'une famille qui a fait pendant deux cens ans la gloire & l'avantage des Ottomans.

Ce fut Alexandre Maurocordato, le premier de cette race célebre, qui fut envoyé à Vienne en qualité d'Ambassadeur avec Zuulficar Effendi pour présenter à l'Empereur au nom de Soliman les lettres *Julus Namé*, qui lui

notifioient ſon avénement au trône des Ottomans. Ces deux envoyés ne firent d'abord aucune mention de la paix, dans l'eſpérance que les premieres ouvertures ſe feroient de la part des Chrétiens, & que paroiſſant avoir condeſcendu à leurs deſirs, ils trouveroient plus de facilité à négocier; mais voyant que ceux-ci gardoient ſur cet article un profond ſilence, ils s'avancent enfin, & offrent à Léopold de traiter de deux différentes manieres : ou ſur le pied d'une courte tréve, ou pour une paix ſtable. Dans le premier cas, ils offrent d'abandonner toute la Hongrie aux Allemands; de rendre la Tranſilvanie tributaire de l'un & de l'autre Empire; de reſtituer Caminiec démantelé aux Polonois; & pareillement que Belgrade ſoit remis aux Turcs. En cas de paix, ils demandent Belgrade avec une partie de la Hongrie pour les Ottomans.

L'Empereur Léopold ayant conféré avec les Ambaſſadeurs des Princes confédérés, fait la réponſe ſuivante :

„ Quoique dans la ſituation préſente, la proſpérité de mes armes me donne l'eſpérance de conquérir non-ſeulement la Hongrie, mais encore l'Empire entier des Turcs, cependant l'amour que j'ai pour la paix me porte à y donner les mains. Je veux avoir le Royaume de Hongrie avec les Provinces qui ſont de ſon reſſort, ſavoir; l'Eſclavonie, la Croatie, la Boſnie, la Servie, la Bulgarie & la Tranſilvanie. Pour ce qui eſt de la Moldavie & de la Valachie, elles reſteront libres: l'exercice de la religion Catholique Romaine ſera permis dans tout l'Empire Ottoman; & les Franciſcains ſeront mis en poſſeſſion du Saint Sepulchre à Jéruſalem. Tekeli me ſera remis. Les Polonois demandent que les anciennes limites de leur Royaume ſoyent rétablies; & qu'on leur céde en conſéquence toute la Tartarie Crimée, la Moldavie, la Valachie, & en général tous les pays qui s'étendent des deux côtés du Boriſthène juſqu'au Danube: ils demandent d'ail-

leurs une exemption de tribut en faveur de tous les Chrétiens qui vivent sous la domination des Turcs. Les Vénitiens insistent sur la cession de la Morée à la République ; ils veulent de plus que toutes les villes & Isles dont ils sont en possession, leur demeurent; qu'en outre on leur céde toute la côté appellée de Négrepont, qui s'étend depuis Corfou jusqu'à Corinthe, & une partie de la Dalmatie: enfin ils exigent la démolition des Ports de Dulcigno & d'Antivari. "

Aussitôt après ces réponses, les Ambassadeurs iuforment le Sultan des différentes prétentions des puissances alliées, demandant en même temps des instructions sur la conduite qu'ils devoient tenir. Il n'y a point de doute que la Porte eût passé par tout ce que les ennemis auroient voulu, & que la paix eût été faite, si un soleil très Chrétien n'eut communiqué un rayon de sa lumiere au pâle Croissant, prêt à s'éclipser, & n'eût prévenu, par la division de ses armes, l'obscurité que

les troupes Allemands alloient y répandre. Le Roi de France déclara la guerre à l'Empereur, l'obligea de rappeller sur le Rhin les forces qui triomphoient sur le Danube. Cependant ne voulant pas attirer sur lui tout le poids de la guerre ; il fit entendre au Sultan par son Ambassadeur Chauteau-neuf, qu'il avoit quatre cens mille hommes prêts à entrer en action, & que l'année suivante il pénétreroit dans le cœur de l'Allemagne. Mais Soliman ayant été vaincu & obligé d'abandonner toute la Servie, il quitta *Sophie* à la hâte & se retira à Andrinople. Alors il jugea à propos de faire réponse à ses Ambassadeurs, qui l'attendoient à la Cour de Vienne. Après bien des délais, il leur manda enfin de s'en tenir à leur premiere instruction, sans faire de nouvelles offres, & d'avoir soin en faisant la paix de se conformer aux préceptes de l'Alcoran qui sont plus favorables à ceux qui reçoivent qu'à ceux qui donnent. Il vouloit sur-

tout qu'ils persuadassent à l'Empereur de rendre Belgrade aux Ottomans, sans faire mention des Provinces que ce Prince avoit demandées, & après ce préliminaire d'entrer en traité. Maurocordato ne voyant aucun jour à entamer un traité sur ce pied là; cacha les ordres qu'il avoit reçus, disant en général que le Sultan ne vouloit rien céder au-delà de ce qui avoit été d'abord proposé. Mais son collégue Zuulficar Effendi lui ayant fait appercevoir le danger où ils s'exposoient l'un & l'autre, en négligeant de suivre de point en point les instructions du Sultan; il communiqua à l'Empereur les instructions de son maître, & en reçut la réponse à laquelle il s'étoit attendu. l'Empereur Léopold auroit bien souhaité convenir d'une trêve quelle qu'elle pût-être; parce qu'étant engagé à la fois avec deux ennemis puissans, il lui étoit impossible de faire la guerre avec succès, ni contre l'un ni contre l'autre: & cependant les Ambassadeurs Turcs

n'ayant pas un plein pouvoir de traiter la paix, il se voyoit obligé de remettre toute négociation à un autre temps. Car il ne pouvoit sans deshonneur après tant de victoires, s'abaisser jusqu'à envoyer lui-même des Ambassadeurs à Constantinople; c'étoit en quelque sorte aller demander la paix; outre l'inconvénient qu'il y avoit de s'exposer à tous les artifices & aux subtilités des Turcs, qui de toutes les nations, savent le mieux les négociations, & les tourner à leur avantage.

Cependant tout étoit tranquille du côté de la Pologne. Les deux armées se regardoient l'une & l'autre sur les bords du Tyras qui les séparoit. Le Czar de Moscovie au contraire avoit mis sur pied une nombreuse armée, & l'avoit envoyée contre les Tartares, sous la conduite de Basile Gallitzin. On dit que l'attirail de guerre de cette armée étoit immense, & qu'elle trainoit après elle quatorze cens canons;

les troupes formoient un corps de trois ou quatre cent mille hommes.

Mais il se trouva des traîtres parmi ces Russes qui rendirent inutiles ces immenses préparatifs. Tandis qu'on étoit occupé au siége d'Or communément appellé Précop, le régiment du Czar même se mutina : les plus considérables Officiers prirent parti dans cette querelle : ensorte que la désunion s'étant mise dans toute l'armée, il fallut songer à la retraite sans avoir rien fait. Les Tartares parurent à la queue & aux côtés des Moscovites, & les harcelerent dans leur marche; il y eut même quelques Officiers Généraux Russes qui favoriserent l'ennemi & causerent un dommage infini à leurs compatriotes.

Un tel attentat ne demeura pas impuni : Pierre Alexiowitz que tous les ordres de l'Etat avoient reconnu unanimement pour seul Monarque des Russies, fit des recherches très séveres des auteurs de la sédition, aussitôt que l'armée fut de retour. Il

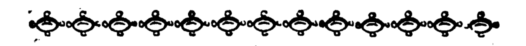
trouva que sa propre sœur avoit été la principale cause de la rebellion; il la fit enfermer dans le Monastere de Novodicwitz. Basile Galliczin complice de ce pernicieux dessein contre l'Empire, fut dépouillé de ses emplois, & après la confiscation de tous ses biens, il fut banni à Archangel: huit autres Nobles qui avoient trempé dans la révolte furent mis à mort; & pour dernier acte de cette Tragédie, douze mille Strelitzs furent publiquement hachés en pieces, dans les marchés & dans les rues comme des bêtes sauvages. Cette milice fut abolie & déclarée infâme: & ce Prince admirateur de la police des Princes Européens, forma une milice réguliere, & disciplina ses troupes sur leur modéle.

Ce fut du temps de ce Maurocordato que le Roi de Pologne se mit en campagne le onzieme mois de l'année 1689; il passa le Tyras & entra en Moldavie. Il y trouva le Prince Cantemir trop plein du souvenir des

incomodités que de tels hôtes avoient causés à son pays; aussi publia-t-il de rigoureux Edits, portant défense à ses sujets de voiturer du bled ou autres grains au camp des Polonois. La famine, ce cruel ennemi de ceux qui n'ont pas la précaution de se pourvoir contre lui, se fit bientôt sentir à l'armée Polonoise; le Roi qui avoit déja passé le Pruth à Stephanasti, fut obligé de renvoyer une partie de ses troupes, pour amener des provisions de quelqu'autre endroit; elles attaquerent à l'improviste la ville de Soroka sur le Ty ras : cette ville étoit sans défense, mais toute remplie de munitions de bouche: les Polonois s'en emparerent, & y ayant laissé une forte garnison, ils retournerent au camp du Roi, & y apporterent l'abondance. Ce fait paroît être une des ruses du Prince Cantemir, qui n'osant aider ouvertement les Polonois, leur fit trouver des provisions, & leur fournit par-là un secours dont ils avoient grand besoin.

Ces provisions venues si à propos, donnerent au Roi le courage d'avancer jusqu'à Yacoblein, village à cinq milles de Jassy. Mais étant informé que le Seraskier Bayukli Mustapha Pacha marchoit contre lui avec Nuradin Sultan, il jugea à propos de rebrousser chemin. Son armée se vit de nouveau dans le besoin ; & les provisions apportées de Soroka étant consommées, il fallut s'engager dans les montagnes. Les Tartares se mirent à la queue des Polonois ; ils en tuerent, ou firent prisonniers, autant qu'ils en trouverent s'écartant dans les bois pour cueillir des fruits. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le Roi gagna ses frontieres avec les misérables restes d'une armée délabrée. Il lui auroit été même impossible de sauver un seul homme, si le Seraskier avoit poussé sa pointe. Mais le Prince de Moldavie rendit encore en cela un service essentiel aux Polonois ; il étoit bien aise de les voir hors de son pays ; mais il auroit été au désespoir de les

voir périr. Il fit si bien qu'il empêcha le Seraskier de les poursuivre, lui alléguant cette vieille maxime de guerre ; qu'il faut faire un pont d'or à son ennemi qu'on voit fuir. Il lui représenta que le Roi de Pologne touchant à ses frontieres, la prudence ne permettoit pas de fatiguer envain les troupes Ottomanes, d'autant plus que l'ennemi ne pouvoit faire aucun mal aux habitans qui s'étoient mis en sureté dans les montagnes. Ce qui est certain, c'est que l'armée Polonoise étoit aux abois ; les cavaliers se rendoient, ou plutôt s'offroient d'eux-mêmes aux Tartares, préférant la captivité à la rage d'une famine meurtriere. Le Prince Cantemir, dès que les Tartares furent éloignés, fit chercher dans les bois ceux que la faim y avoit enfoncés : il y trouva plusieurs Nobles, qu'il soulagea dans leur nécessité, & qu'il renvoya généreusement chez eux.



FAMILLE DES BRANCOVAN.

BRANCOVAN a été connu en Europe sous trois noms à la fois : savoir Cantacuzene, Brancovan, & Bassaraba ; il prétendoit lui-même qu'ils appartenoient tous trois à sa famille. Pour donner quelqu'éclaircissement à ce sujet, il est à propos de rechercher de plus haut la trace de cette famille, & de voir l'ordre de sa succession. On sait bien que ce Prince a employé la plume de quelques savants à l'histoire de sa vie & de sa généalogie : & il y en a eu un grand volume composé par ses ordres, & à grands frais : mais on ignore si tous ces mémoires n'ont pas été enlevés par les barbares, dans le ravage qu'ils ont fait chez lui, ou si l'on a prix soin de les mettre en sureté : quoiqu'il en soit on ne remontera pas plus haut qu'à son bi-
saïeul

faïeul David, de peur de se perdre dans des routes obscures & incertaines, pour découvrir des ancêtres imaginaires. David n'hérita pas des grandes terres de son pere. Ainsi il n'étoit pas fort distingué du côté de la Noblesse; car en Valachie c'est au domaine seul qu'on reconnoît un Noble: il ne brilloit pas non plus par de grandes vertus; enfin il ne possédoit aucune charge considérable à la Cour. Cependant le Prince Mathieu le goûta & il jugea à propos de l'honorer de son alliance en donnant en mariage sa propre niéce, petite fille de sa sœur, à Preda son fils: il la dota noblement, & Preda eut la charge de Vornie (*) en chef, titre qui le rendit un des cinq premiers Officiers de Valachie. Après la mort de Mathieu, Preda fut mis à mort injustement: quelques-uns assurent que le

(*) C'est à dire premier Intendant de la maison du Prince.

Prince Michna le fit pendre, parce qu'il avoit fait difficulté de se joindre à lui, lorsqu'il se révolta contre les Turcs. Préda laissa un fils nommé Mathieu avec le surnom de Papa: celui-ci à la vérité n'eut point de place à la Cour, mais n'en fut pas moins respecté dans le pays: la mémoire de son pere lui attiroit des égards: il étoit riche & enfin il eut l'avantage d'épouser Helene, fille de Constantin Cantacuzene premier Postelnic; de ce mariage il eut un fils nommé Constantin. Pendant son séjour à la Cour de Baron Serban Cantacuzene; ce Constantin prit le surnom de Brancovan, du village de Brancoveni que le Prince Mathieu avoit donné à Préda son grand-pere comme une partie de la dot de sa niéce: depuis il joignit toujours ce surnom au sien propre. Ce qu'il y a cependant de très vraisemblable, c'est que la famille de Brancovan paroît tirer son origine de l'ancienne famille des Brancoviz en Bulgarie. Cependant

quand même cette origine feroit véritable ,. on ne pourroit néanmoins la propofer comme un titre fuffifant dans un pays tel que la Valachie, où les héritages paffés du pere au fils, font les feules marques & les feules preuves de Nobleffe, & où avant Serban Cantacuzene on ignoroit abfolument l'hiftoire & les titres généalogiques. Il fuffit donc de s'en tenir à la vraie origine de ce nom qu'on a indiquée ici. Conftantin étant parvenu à la principauté par les intrigues des Cantacuzenes, il crut devoir ajouter un nouveau luftre à fa qualité, en fe nommant Cantacuzene, & c'eft ainfi qu'il fignoit quand il écrivoit aux Rois & Princes étrangers. Dans ce temps-là demeuroit à Vienne George Cantacuzene frere du dernier Prince Serban qui l'y avoit envoyé pour affaires auprès de l'Empereur Léopold. Les courtifans ou peut-être l'Empereur lui-même, lui firent voir les lettres que ce nouveau Prince de Valachie écrivoit, fignées Conftantin Cantacuzene. On lui demanda qui il

pouvoit être ? George ne pouvant déguiser la vérité, ou peut-être fâché de voir que la noblesse de son nom servît de voile à l'ambition d'un autre, avoue ingénuement que c'étoit à tort que le Prince prenoit le nom de Cantacuzene, & qu'il n'appartenoit à sa famille que du côté de sa mere. Non content d'avoir fait cet affront à l'usurpateur de son nom, il en écrivit encore à ses freres Constantin Stolnie & Michel qui étoient alors en Valachie ; se plaignant du Prince, qui l'avoit exposé aux railleries de la Cour de l'Empereur, où les courtisans se faisoient un plaisir malin de lui demander, si c'étoit la coutume en Valachie, qu'un homme prit tel nom qu'il vouloit, ou s'il lui étoit permis de s'approprier celui de sa mere ? les Cantacuzenes qui n'avoient travaillé à l'élevation de Brancovan à la principauté de Valachie, que pour gouverner plus surement sous son nom, & se rendre maîtres, à l'abri de son autorité, de toutes

les richeſſes du pays, n'eurent pas plutôt reçu cette lettre de leur frere, qu'ils firent une ſévere réprimande au Prince: ils ne purent ſe voir deshonorer impunément avec toute leur famille, par un homme qui auroit dû ſavoir qu'à Vienne on eſt mieux informé de l'état des maiſons de l'Europe; & que prétendre en impoſer de la ſorte & déguiſer ce qu'on eſt, c'eſt découvrir ſa propre honte. Le Prince s'excuſa de ſon mieux & ne manqua pas de fonder le droit qu'il croyoit avoir à ce nom ſur ſon extraction maternelle. Les Cantacuzenes ſe trouvant encore plus choqués de cette réponſe, lui dirent avec chaleur, qu'il pouvoit chercher ſes ancêtres paternels partout où il voudroit; mais que pour le nom des Cantacuzenes, chez qui il avoit eu une mere, c'étoit un nom royal & ſacré pour lui; & ils le menacerent, s'il ne ſe déſiſtoit, de le faire dépoſer par la Porte, & qu'ils ſauroient bien avertir les puiſſances étrangeres de ſe re-

nir en garde contre lui, comme contre un imposteur, qui s'arrogeoit un nom qui n'avoit été porté que par des Empereurs, & leurs vrais descendans. A ces menaces Constantin Stolnie joignit l'insulte, & lui rappella la fable Turque: » un mulet, dit-on, interrogé, pour savoir qui étoit son pere: répondit, ma mere étoit une jument. " Le Prince ne put tenir contre les reproches de ses bienfaiteurs: forcé de quitter le nom de Cantacuzene, il eut honte de reprendre celui de Brancovan: il s'avisa d'adopter celui de Bassaraba, nom d'une très ancienne & très noble famille de Valachie, qui étoit éteinte depuis quelque temps, faute d'hoirs mâles. Il n'étoit pas mieux fondé dans cette nouvelle prétention. Barbul fut le premier qui porta ce nom. L'invasion des Turcs en Bessarabie, l'obligea de prendre la fuite; il se retira d'abord en Servie, & de-là il se refugia chez Heglut Prince de Valachie, qui le reçut parfaitement bien & par

degrés l'éleva jusqu'à la charge de Bani (*), la plus haute du pays. Après la mort du Prince Heglut, Laiota fils de Barbul obtint la principauté, & fut le premier qui rangea sa famille parmi les Princes. Il laissa un fils nommé Niagoc qui fut aussi Prince de Valachie; mais on ne sauroit assurer s'il succéda immédiatement à son pere, ou s'il y eut un autre souverain entre-eux. A Niagoc succéda son fils Serban Bassaraba surnommé le grand: il mourut, & ne laissa que deux filles, Ancuza & Ilinca. Ancuza avoit été mariée par Serban même à Petrasco fils de Michai, qui se saisit du Gouvernement après la mort de Serban; les efforts qu'il fit pour secouer le joug des Turcs causerent sa ruine. Il fut défait les armes à la main; & s'étant enfui en

---

(*) Qui signifié Ban ou Capitaine général d'un grand district comme le Ban de Crajova, de Temeswar, &c.

Transilvanie, il y fut tué dans sa propre tente par la perfidie de George Basta, Général de la Province. Son fils Petraser destitué de tout secours, se refugia à Vienne, menant avec lui sa femme & sa sœur Ilinca. Il y alloit demander vengeance de la mort de son pere: mais après avoir dépensé le peu qui lui restoit, il y mourut avant de pouvoir obtenir quelque chose. Sa mort jetta les deux sœurs, dont l'une étoit sa veuve, dans une extrême pauvreté; elles se virent réduites à gagner leur vie de leurs mains & s'occuperent à broder. Tandis qu'elles languissoient dans ce déplorable état, Mathieu fut créé Prince de Valachie; il devoit sa fortune à Serban Bassaraba leur pere, qui après l'avoir fait son Chambellan, l'avoit encore élevé à la dignité de Baron. Par reconnoissance pour la mémoire de son maître, il prend le nom de Bessaraba, & étant informé de la pauvreté à laquelle ses filles étoient reduites, il les fait venir d'Alle-

d'Allemagne en Valachie, où par ſes bienfaits il adoucit le ſouvenir de leur diſgrace. Ancuza ne ſe ſouciant point de ſe remarier finit ſes jours avec une penſion honorable; pour Ilinca qui étoit encore fille, le Prince lui donna en dot toutes les terres & les villages qui avoient appartenu à ſon pere, & la maria à ſon Chanbellan Conſtantin Cantacuzene. De ce mariage ſont ſortis les Cantacuzenes, qui vivent aujourd'hui en Valachie. Outre ces deux filles, Serban le grand avoit eu de la femme d'un Prêtre, un fils bâtard nommé Conſtantin. Le bon Prêtre paſſa pour en être le pere tant qu'il vécut: après ſa mort Serban prit l'enfant à ſa Cour, & le fit élever ſous ſes yeux. Mathieu prit encore généreuſement ce fils chez lui, il l'adopta, & l'ayant entretenu pendant les vingt années, qu'il tint la principauté, il mit le comble à toutes ces faveurs, en le déclarant ſon ſucceſſeur par teſtament. Conſtantin

obtint en effet la dignité de son bienfaiteur, & prit le surnom de Bassaraba que son pere Serban avoit porté. Peu après il fut chassé par les Turcs; il se retira en Pologne, & y mourut sans laisser de postérité. Ainsi finit en Serban la vraye famille de Bassaraba. Mathieu fut le dernier de ceux qui avoient usurpé ce nom & Constantin le bâtard en éteignit jusqu'au moindre rejetton. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ce nom, c'est que la mémoire s'en est conservée dans la ligne féminine des Cantacuzenes, par Ilinca fille de Serban. Ainsi lorsque Brancovan choisit cette famille pour en usurper le nom; c'étoit une dépouille que personne ne pouvoit réclamer; on ne lui disputera pas cependant qu'il n'y eût quelque prétention, en lui supposant le droit de sa grand'-mere, qui étoit petite-niéce du Prince Mathieu par sa sœur, lequel par un zéle dicté plutôt par l'affection que par la prudence, avoit

voulu faire revivre la mémoire de son maître en perpétuant son nom. Toute l'Europe a su ce que le Prince, qui est le sujet de cet article, a fait après avoir pris le titre de Bassaraba; ce fut lui qui introduisit Pierre I en Moldavie, en lui promettant tous les secours dont son armée auroit besoin. On verra par la suite comme le Czar fut trompé par Brancovan. Ce Prince eut quatre fils, Constantin, Etienne, Raducanut & Mathieu, qui tous périrent ainsi que leur pere par l'épée du Tyran: il eut aussi sept filles; Stanca, mariée à Radul, fils d'Elie Prince de Moldavie; Marie, épouse de Constantin fils de Ducas Prince de Moldavie; Ilinca, mariée à Scarlatos fils d'Alexandre Maurocordato; Satta, femme de Creczutescul Noble Valaque; Ancuza qui eut pour mari Nicolas fils de Georges Bosset, maître de la garde-robe du pere de Démétrius Cantemir; Balbassa qu'épousa Manuel fils d'Andronic Noble

Grec ; & Smaragda qui fut donnée au fils de Balan Noble Valaque. La race de Bassaraba s'est conservée, en la personne de son petit-fils Mathieu, fils de Constantin, & l'Héritier des richesses considérables que son grand-pere avoit déposées dans les banques de Vienne, de Venise, de Hollande & d'Angleterre.





SUITE DE L'HISTOIRE DE MOLDAVIE ET DE VALACHIE.

LES annales de Moldavie nous apprennent que ce même Conſtantin Brancovan, autrement Baſſaraba, dont parle M. de Voltaire dans ſon hiſtoire de Charles XII, fut accuſé par Mazeppa d'entretenir une ſecrete correſpondance avec le Czar Pierre, & de concerter avec ce Prince les meſures pour ſe ſouſtraire à la domination Ottomane; il avoit, diſoit-il, déja reçu le collier de Saint André en confirmation de ſon alliance; & il avoit promis de fournir trente mille hommes aux Ruſſes, & des munitions pour pluſieurs années, en cas

qu'ils pénétrassent en Moldavie. Plusieurs Bachas appuyerent, cette accusation; ensorte qu'Achmet songea, avant que de déclarer la guerre, aux moyens de s'assurer de cet ennemi domestique, & de prévenir le mal qui alloit attaquer l'intérieur de son Empire. Il étoit très difficile d'arrêter Brancovan, dont le pouvoir étoit fort grand, & l'autorité respectée; le Kan de Crimée eut ordre du Sultan de travailler avec le Visir sur cette affaire, & de lui faire le rapport de ce qu'ils auroient résolu. Le Kan ne jugea pas à propos d'attaquer directement Brancovan; il crut qu'on réussiroit mieux en lui faisant dresser un piége par le Prince de Moldavie son voisin. Celui qui l'étoit alors ne paroissant point tout à fait propre à ménager un point si délicat, il proposa de donner pour Prince aux Moldaves Démétrius Cantemir, dont on a parlé ci-devant.

Cet avis étant goûté, le Sultan dépose Nicolas Maurocordato Prince de

Moldavie, & met à sa place Cantemir, sous le titre de Prince de Moldavie, mais en effet avec la qualité de Prince de Valachie. Après lui avoir presenté la Veste de Zibeline au mois de Scheval de l'an 1122, ou Novembre 1710, il l'envoya en Moldavie avec ordre de se saisir de Brancovan; sous prétexte d'alliance d'amitié, ou tout autre qu'il pourroit imaginer, & de le faire conduire à la Porte mort ou vif. Il fut nommé à cet effet Prince de Valachie, dont il prendroit possession au moment qu'il se seroit rendu maître de Brancovan, & on lui laissoit le choix d'un autre Prince pour la Moldavie sous le bon plaisir de la Porte. Pour l'encourager à cette entreprise, le Sultan promettoit que sa principauté seroit *Ebedi* en sa faveur, & que tant qu'il resteroit en Moldavie, il ne seroit tenu à aucun tribut, ni Pischkiesch. Pour mettre le Prince Cantemir en état d'agir, il fut ordonné au Kan des Tartares de lui

fournir ſans délai autant de troupes qu'il deſireroit.

Rien de plus magnifique que les promeſſes de la Cour Ottomane. Cantemir vers la fin de Novembre vint en Moldavie avec le Kan des Tartares, muni d'un authentique Chatiſcherif. A peine y fut-il arrivé, qu'il reçut des lettres d'Oſman Aga Kichaïa, du grand Viſir; par leſquelles on lui marqua d'envoyer ſans délai au Sultan & au grand Viſir le Piſchkieſch ordinaire, pour ſon joyeux avenement à ſa principauté. On lui enjoignoit en même temps d'amaſſer des proviſions pour l'armée Turque qui devoit venir; de finir en diligence le pont qui étoit commencé; de fournir des quartiers d'hiver aux Suédois & Coſaques de la ſuite du Roi de Suede; enfin de ſe mettre en marche en perſonne, du côté de Bender vers la fête d'Hydgrez (St. Georges.)

Ce manque de parole & quantité d'autres corvées qu'on exigeoit de Cantemir, firent comprendre à ce

Prince le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les Turcs. Ne trouvant point de bonne foi chez eux, il résolut de s'attacher à un Prince qui en eût ; ainsi il envoya faire offre de sa personne & de sa principauté au Czar de Moscovie, trouvant que le parti du plus fort est toujours le plus juste.

Après que les assurances réciproques eurent été données, le Czar sur la foi du traité se met en marche. Son Général Borius Petrowicz Skeremelew prend les devants au travers de la Pologne, avec une partie des troupes dans le dessein de se saisir du pont du Danube : peu après le Czar vient en personne avec le reste de ses forces, & campe sur le Pruth près de Czuczora au mois *Jemaziul ewel* l'an 1123. Là, le Prince de Moldavie fait la jonction de ses troupes à celles de Russie ; après quoi le Czar suivi de quelques Officiers accompagne le Prince à Jassy sa Capitale, où il passe trois jours s'amusant à visi-

ter les églises & les monasteres de la ville, dans l'attente des provisions que le Prince de Valachie lui avoit promises.

Ce fut alors que l'on reconnut la trahison de Brancovan; son Ambassadeur loin d'exécuter les promesses de son maître, tâchoit de gagner du temps, en amusant le Czar par des complimens & des cérémonies: cependant la situation de l'armée Russe commençoit à devenir sérieuse; car les généraux, se reposant sur la parole de Brancovan, n'avoient fait apporter des vivres que pour vingt jours: la famine menaçoit encore une fois les Chrétiens en Moldavie; ce fléau les a presque toujours attaqués dans ce pays là, quand ils y ont porté la guerre: les sauterelles, pour surcroit de malheur, avoient broûté toute la verdure.

Dans cette fatale extrémité, le Czar étoit incertain du parti qu'il avoit à prendre; car il falloit se déterminer ou à marcher en avant, ou à plan-

ter le piquet dans la place où il étoit, ou à se retirer. Ne doutant plus de la perfidie de Brancovan, il envoye sur les frontieres de Valachie, le Général de Rœnne avec le Comte Thomas Cantacuzene, à la tête d'une partie de l'armée, pour prendre de force ce que Brancovan refusoit de donner de bonne grace.

Après avoir passé les montagnes de Moldavie, ils attaquent Brailow, & au bout de quatre jours de siége, ils forcent les Turcs à se rendre. Comme ils se disposoient à pénétrer dans le cœur du pays, ils recoivent des ordres du Czar, qui leur ordonnoit de revenir sur leurs pas, & d'abandonner Brailow.

En effet le Czar avoit besoin de toutes ses forces pour faire tête aux Turcs : car après le départ de ce détachement, ce Prince s'étoit mis en marche vers Czuczova, résolu de se rendre maître du pont du Danube avant l'arrivée des Turcs : mais à peine avoit-il atteint la montagne de

Rabie, qu'il apprit que les Turcs l'avoient devancé & que le Visir avoit passé le Danube, & marchoit à grandes journées vers Fatzcy, suivi d'une armée forte, à ce qu'on disoit, de deux cent vingt mille hommes.

Cette nouvelle lui fait prendre la résolution de s'emparer de Fatzcy, & d'empêcher par là que les Turcs ne passent la riviere: dans cette vue il envoye vers cette place le Général Yanus, avec sept mille Russes, cinq cens Moldaves, & quelques compagnies de Cosaques.

Mais avant que d'arriver à Fatzcy, il apperçoit près du village de Barseny, sur le rivage oriental du *Pruth*, toute l'armée des Turcs & des Tartares. Il dépêche un courier pour en avertir le Czar: tandis qu'il attend la réponse, les Turcs passent la riviere, un peu plus bas & l'enveloppent avec leur cavalerie. Bientôt après, arrive un Moldave avec les ordres du Czar, qui enjoignoit à Yanus de revenir au camp. Ce Général forme

un quarré de sa petite armée, & se retire au petit pas, résistant avec bravoure à toutes les attaques de l'ennemi.

Les troupes innombrables qui le pressoient sans relâche ne l'empêcherent pas d'avancer ; comme il étoit assez près du camp, Cantemir Prince de Moldavie, fit marcher ses forces à son secours, & pendant trois heures soutint le combat contre soixante mille chevaux Turcs & Tartares : il eut la gloire de les repousser, non sans quelque perte, & revint joindre le camp à Stanilesti.

Alors le Czar se vit obligé de changer son plan. Il se trouvoit dans une situation désavantageuse, qui l'empêchoit d'étendre le front de son armée ; l'ennemi qu'il avoit en face, ne lui permettoit pas d'aller en avant ; & plus que tout cela, le manque de vivres le chassoit. Ainsi à la seconde heure de la nuit, ayant fait mettre le feu aux chariots inutiles & aux bagages que les soldats ne pouvoient

aisément emporter, il reprit le chemin de la montagne de Rabie.

Au point du jour le camp des Russes paroissant abandonné, les Turcs qui prirent leur retraite pour une fuite, s'empresserent de les suivre, afin de les surprendre & intercepter leur marche : ils ne purent faire assez de diligence, & les Russes sur le midi avoient déja gagné le poste qu'ils avoient choisi. Les Turcs ayant manqué leur coup camperent en leur présence des deux côtés de la riviere, & ne cesserent de les harceler par de légéres escarmonches.

Le lendemain, le grand Visir paroît à la tête des Janissaires. Les Turcs font un feu effroyable sur le camp des Russes avec quatre cent soixante-dix pieces de canon ; ensuite les Janissaires attaquent leurs retranchemens par sept fois différentes : quoique les Russes n'eussent pour toute artillerie que trente pieces de canon, & manquassent de vivres & sur-tout de fourrages, ils ne laisserent pas de

resister à la furie des Janissaires avec bravoure, &, apres en avoir tué un grand nombre, ils les obligerent de se retirer.

C'est ainsi que pendant trois jours on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'animosité & peu de succès. Enfin le quatrieme jour, on parla de paix : les Turcs s'y prêtêrent volontiers, à cause des plaintes dont tout leur camp retentissoit ; car les Janissaires rebutés, ne pouvoient envisager qu'en tremblant les tranchées des ennemis, qui avoient donné la mort à un si grand nombre des leurs, & dont ils avoient eu bien de la peine à échapper.

Le Roi de Suede quittant Bender étoit accouru au camp le jour précédent, il fit tous ses efforts pour éloigner la paix ; mais le Visir qui avoit pris d'autres mesures n'eut point égard aux sollicitations de ce Prince, & il crut devoir plutôt faire attention aux véritables intérêts de l'Empire Ottoman.

Ainsi ou convint des articles de paix, & le Czar envoya à Constantinople ses Ambassadeurs extraordinaires pour en avoir la confirmation. Pierre Baron de Schafirow, Vice-Chancelier de l'Empire de Russie, & Michel Borisowicz Scheremetew, Capitaine des gardes, furent chargés de la négociation.

Ils allerent au camp des Turcs, & le lendemain le Czar décampa vers Mohilow, où ayant traversé le Tyras, il prit le chemin de Petersbourg au travers de la Pologne. Quand ses Ambassadeurs parurent au camp des Turcs pour traiter de la paix, le Visir, pour préliminaire, demanda qu'on lui remît le rebelle Cantemir Prince de Moldavie Le Czar en fut averti, & plusieurs de ses courisans voulurent lui persuader de le sacrifier: un seul homme ne devant pas balancer l'intérêt de toute une armée. Mais Pierre répondit avec une grandeur d'ame vraiment admirable: » Je me » soumettrai à abandonner aux Turcs

» tout

» tout le terrain qui s'étend jusqu'à
» Curzka ; en le quittant il me reste
» l'espoir de le recouvrer, mais la
» perte de ma foi est irréparable. Je
» ne dois point la violer, ni livrer un
» Prince qui a abandonné sa princi-
» pauté pour l'amour de moi. Nous
» n'avons de propre que l'honneur ;
» y renoncer c'est cesser d'être Roi. «
Ces paroles porterent les Turcs à se
désister de leur demande, & ils firent
la paix.



DISSERTATION

SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE.

Géographie moderne.

La Moldavie & la Valachie Provinces contiguës, sont situées entre le 41 & le 47e dégrés de Latitude Est, & le 44 & 49 de Longitude Sud. La riviere de Sereth (*) sépare & coupe

(*) Le Sereth a trois branches qui ont fait dernierement le grand objet de discussion entre la maison d'Autriche & la Porte pour la fixation des limites de ce côté là. Enfin la Cour de Vienne l'a emporté; on lui a cédé

ces deux Provinces du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. Le Fleuve Nieſter, la Podolie & la Pokutie Polonoiſe confinent la Moldavie au Nord-Eſt, la Beſſarabie & le Danube au Sud-eſt, la Valachie & la Tranſilvanie au Sud-Oueſt. La Valachie eſt confinée au Sud & Sud-Eſt par le Danube & la Bulgarie, au Nord-Oueſt par la Tranſilvanie & au Nord-Eſt par le Sereth & la Moldavie. L'étendue de ces deux Provinces eſt à peu près égale en longueur & en largeur. La Valachie peut avoir environ quatre vingt lieues françoiſes de long, ſur ſoixante-dix de large. La Moldavie en a autant pour le moins. Le Pruth connu chez

---

tout le pays compris entre le grand & le petit Sereth ; ce qui donne aux Autrichiens la facilité d'entrer en même temps en Moldavie & en Valachie, & de faire enlever quand bon leur ſemblera, & en vingt-quatre heures de temps, les ſouverains de ces deux principautés ; trois ou quatre compagnies de huſſards ſuffiront pour exécuter ce coup.

les anciens ſous le nom de Fleuve Hyeraſe, & la plus grande riviere de Moldavie, coupe cette Province en deux du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & va ſe jeter dans le Danube à quelques milles de Ren, ville de Badjak ou Beſſarabie. La Valachie a un plus grand nombre de rivieres, qui preſque toutes, viennent des montagnes de la Tranſilvanie, traverſent la Valachie, également du Nord-Oueſt au Sud-Eſt & vont ſe jeter partie dans le Danube, partie dans le Sereth. Yaſſi ſur la petite riviere de Backlui qui ſe jette dans le Pruth, à ſix lieues delà, & non ſur le Pruth, comme tous les Géographes l'ont marqué juſqu'ici, eſt la capitale de la Moldavie & la Réſidence du Prince. Buchareſt, ſitué ſur la riviere Dumboriza, qui ſe jette dans le Danube eſt la capitale de la Valachie & la demeure également du Prince. Grégoire Gika âgé d'environ cinquante ans, premierement Prince de Moldavie, enſuite de Valachie, & après la guerre, fait de nouveau Prince de

Moldavie, par la grace de Dieu & du Roi de Prusse, regne encore en ce moment sur cette Province. Alexandre Ypsilandi, âgé d'environ trente cinq ans, & fait Prince par la grace de Dieu & de son argent, domine sur la Valachie. Ces deux Souverains en sous-ordre, sont de famille grecque. Ils ont été tous deux grands Dragomans ou Interprêtes de la Porte. Nous parlerons en son lieu des intrigues de leur Cour ainsi que de tout ce qui peut donner une idée juste & claire du Gouvernement actuel de ces Provinces. Commençons par faire connoître la nature du climat, du sol, la population, les mœurs, l'agriculture, l'économie rurale, le commerce & l'état présent des choses physiques dans cette partie presque inconnue de l'Europe.



CLIMAT.

Le climat est à peu près le même qu'en Bourgogne & en Champagne; mais un peu moins froid en hyver & plus chaud en Eté. L'air n'a point cette élasticité ni ce ressort qui caractérisent nos climats occidentaux. On s'en apperçoit par l'abattement, l'inéptie & la mélancolie ordinaires des habitans. La quantité de marais & d'eaux stagnantes dans les vallons & prairies, l'épaisseur & la profondeur des forêts, l'humidité naturelle de tant de terres incultes, qui se trouvent sans cesse couvertes de l'herbe dessechée & pourrie de l'année précédente, sont les causes secondes du vice qui regne dans l'Atmosphere de ces climats. Les causes premieres viennent de la situation des pays & de

l'aſpect du ſoleil : cauſes qui mettent tant de différence entre les mœurs, les-inclinations & les goûts des peuples qui habitent ſous une Zone tempérée, & de ceux qui ſont plus voiſins des Pôles ou de l'Equateur.



SOL.

Le ſol des plaines & vallons ſe trouve composé ordinairement d'une terre noire & argilleuſe, moins graſſe que les terrains de l'Ukraine, de la Pologne & de la grande Ruſſie, & par conſéquent plus propre à toutes ſortes de grains, ſurtout au froment. Le ſol des collines, côteaux & montagnes eſt communément griſâtre (ce qui annonce un plus grand mélange de nitre & de ſable) & en général très peu pierreux. Il eſt aride ſeulement ſur les montagnes qui renferment les minéraux; partout ailleurs la ſurface de la terre eſt couverte d'herbes, de fleurs & d'arbuſtes. En tirant vers la Beſſarabie ou la Tranſilvanie, on trouve des côteaux couverts de charmilles, roſiers, pruniers, pommiers, cériſiers, poiriers, mûriers

riers & vignes ſauvages entremêlés au hazard, & des plaines émaillées de mille fleurs, ſurtout du bouton d'or, de l'anemone, de l'amarante, &c &c. Ce mêlange confus & varié de tant de richeſſes, cet air ſimple & brillant de la nature ſauvage, inſpirent un profond regret au voyageur ſenſible, c'eſt de voir ce beau pays entre les mains des Turcs: les bords du Pruth principalement, offrent un coup-d'œil charmant; preſque partout ils ſont garnis de grands arbres: en ſerpentant ſans ceſſe, tantôt le long des côteaux ou montagnes, tantôt au travers d'une belle plaine, tantôt au milieu d'une forêt épaiſſe & profonde, ce Fleuve ſemble toujours retourner ſur ſes pas & ne vouloir point abandonner de ſi beaux lieux. J'ai vu preſque toutes les contrées de l'Europe: en vérité je n'en connois aucune où la diſtribution des plaines, des collines & des montagnes ſoit auſſi admirable pour l'agriculture & la perſ-

pective, qu'en Moldavie & en Valachie. La nature est plus grande & plus majestueuse en Suisse; mais ici elle est plus douce & plus jolie, si l'on peut se servir de cette expression. On y voit très peu de pins ou sapins, ornement continuel des campagnes de Russie & de Moscovie, où la nature a une phisionomie lugubre & sauvage.

Les bois sont remplis de fraises, de violettes, de noisettiers & d'épines vinettes: on y trouve quantité d'arbres de haute-futaye propres à la construction des navires; l'aulne, l'érable, l'orme, le cormier & le chêne y sont très communs: la plupart des forêts, qui sont en plaine, ont de distances en distances dans leurs intérieurs des vuides où habitent les Cyganis, espece de Bohémiens errants & qui voyagent en troupes comme les Tartares. Entre les montagnes qui renferment des minéraux, celles qui séparent la Transilvanie de la Mol-

davie & de la Valachie ſont les plus riches ; mais le Turc n'en permet point l'exploitation. Les rivieres de la Motra & de Biſtrica roulent des petites paillettes d'or que les Cyganis s'occupent à chercher dans le ſable, & qui leur fourniſſent un moyen de payer leur tribut annuel.



POPULATION ET MŒURS.

DANS un espace de 560 lieues de circonférence que contiennent la Valachie & la Moldavie ensemble : on ne compte que cent soixante-dix mille contribuables : savoir ; soixante - dix mille en Moldavie & cent mille en Valachie. Le nombre des habitans, hommes, femmes & enfans dans ces deux Provinces, peut être environ de cinq cent mille. Les plus grandes villes ne sont point murées & ressemblent à peine aux plus misérables villages de France ou d'Allemagne. Les villages sont des amas de quelques cabanes de six à sept pieds de large sur autant de haut, éparses çà & là dans un vallon ou dans un bois, & ordinairement sans jardin, sans puits & sans cour. Les maisons des villes & des campagnes sont bâties en éclavi-

gnonages claqués de terre glaise & de fiente de vache amalgamées ensemble; & plâtrées en dedans & en dehors d'une certaine terre gris-blanche; celles des premiers Boyards, surtout à Jassy & à Bucharest, sont baties en pierre; elles sont presque toutes faites en forme de croix, & n'ont au dessus du rez-de-chaussée qu'un seul étage, traversé en dedans d'une large gallerie croisée, qui laisse à chaque angle rentrant un chétif appartement où se tapit le Seigneur & sa famille. Les ameublemens ordinaires sont des entablemens de planches qui tiennent les deux tiers de la chambre en longueur & largeur, élevés d'un pied ou d'un pied & demi de terre, & couverts de matelats de laine ou de paille, suivant la richesse du particulier, doublés de draps ou de toile peinte & environnés de coussins de la même étoffe. On trouve aussi chez quelques-uns des chaises & des tables de bois, mais c'est un luxe européen, réservé pour les étrangers; car les Molda-

ves, les Valaques, & les Grecs s'accroupiſſent tout le jour, les jambes croiſées ſur leur ſopha, & mangent autour d'une table ronde le dos courbé comme des ſinges : ce qui eſt aſſez plaiſant à voir. Leurs mets ſont ordinairement très mal apprêtés, nageans dans le beure & la graiſſe de mouton, ſouvent ſucrés & toujours fort épicés. Ils ne mangent preſque jamais de rôti, excepté du gibier qui eſt toujours ſi deſſeché qu'il eſt impoſſible d'en tirer parti, quelqu'appétit qu'on ait. Après le repas on fume la pipe & on s'endort. Si c'eſt un jour de mariage, de réjouiſſance publique ou de famille, on s'enivre, on s'embraſſe, on danſe & on ſe querelle. Leur danſe ſurtout eſt fort amuſante. Ils ſe forment en rond, hommes & femmes, main à main, les pieds bien en dedans, les longues culottes rouges des hommes pendantes ſur le coude-pied & les talons, comme à des pigeons pattus ; les Dames couvertes des épaules juſqu'à la ceinture, d'une

pélisse dont le poil est en dehors, tendant horriblement le ventre & rentrant les fesses ; dans cette posture, vous voyez leurs bras se remuer méthodiquement, comme si on les tiroit de derriere l'épaule par un fil d'Archal ; leur pieds aller & venir en même temps, de l'avant en arriere, de l'arriere en avant : le dos rond, le col roide, l'œil stupide, se tourner en cadence de droite à gauche, de gauche à droite ; & avancer ainsi gauchement & nonchalamment, comme un mulet fatigué qui tourne en broyant la navette. J'avoue que depuis que j'ai vu ce nouveau genre de danse, j'ai toujours douté d'une chose, savoir : si ce sont les Moldaves qui ont enseigné aux ours à danser ou si ce sont les ours qui ont enseigné aux Moldaves. J'ai eu l'honneur de voir le Prince Repnin & ses Gentilhommes d'Ambassade, lors de leur passage à Jassy, en mil sept cent soixante-quinze se mêler par complaisance à ces danseurs ours, après un grand

festin. Ce spectacle me fit tant d'illusion, que je fus sur le point de croire aux métamorphoses d'Ovide. On imagine bien que la musique est aussi monotone & aussi misérable que la danse, ce sont des Cyganis qui sont chargés de leur chatouiller les oreilles. Le violon, la guitarre allemande, & un sifler à huit embouchures dans lesquelles on souffle en le passant & repassant sans cesse sous les levres, sont les instruments du pays. L'habillement du paysan est une grosse bure grisâtre, taillée en jaquette à longues manches. Les Bourgeois, les Marchands & les Seigneurs Grecs, Moldaves & Valaques portent la pelisse & des especes de Caftans fort larges; avec de grandes culottes & des bottines jaunes ou rouges. Leurs bonnets sont faits en cilindre, terminés au haut par quatre coins applatis & garnis autour de ces petites peaux de moutons d'Astracan tués lors de leur naissance. Tout cet accoutrement est de si mauvais goût

& contribue si fort à la paresse naturelle de ces peuples, qu'il m'a toujours paru extrêmement choquant. Une chose d'ailleurs horriblement ridicule chez ces esclaves en pélisses, c'est qu'ils se persuadent que leur costume est le plus noble & le plus magnifique; ils disent que les autres Européens, avec leur habit court, ressemblent à des danseurs de corde. Un Grec à cheval, les étriers hauts & les genoux en triangle, branlant la tête comme un magot de plâtre, s'imagine être le personnage le plus imposant & le plus respectable. Il est défendu à la Cour des Princes de Moldavie & de Valachie de porter un bonnet de la même couleur de celui du Prince & de ses fils, qui est la couleur blanche. J'ai vu un jeune Seigneur Moldave rester aux fers quinze jours & être sur le point d'avoir deux cens coups de bâton sur la plante des pieds (*) pour avoir porté un

(*) On appelle cela donner les falangues:

habillement de meilleur goût que celui de Grégoire Ghika : tandis que ce vil esclave habillé en Prince (comme dit le Feld-Maréchal Romanzow) laisse l'assassinat & le vol impunis pour quelques centaines de Ducats ; tant la cupidité & la barbare ignorance de ces grotesques souverains est portée au plus haut comble.

---

le patient est à bas, ses deux pieds soutenus en l'air par deux hommes, tandis que deux autres frappent à nud sur la plante des pieds.



AGRICULTURE, ÉCONOMIE RURALE, COMMERCE ET ARTS.

Les grains qu'on cultive ordinairement dans ces Provinces ſont le froment, le ſeigle, l'orge & le kukuruſe eſpece de froment turc. Le labour & le choix du terrain ſont ſi mal entendus qu'il n'eſt pas étonnant que le produit & ſa qualité en ſoient médiocres. Il y a tout au plus un quarantieme du pays défriché & mis en terres labourables. Le payſan en tire à peine ce qu'il lui faut, dans la crainte de ſe voir arracher le ſurplus par les Seigneurs qui veillent à ce que ce malheureux n'ait préciſément que ce qu'il lui faut pour ne

pas mourir de faim. La misere & la paresse, ou pour mieux dire l'anéantissement de l'espece humaine, dans ces contrées, paroît une chose incroyable, quand on considere que les champs, les bois, les prairies, les rivieres, les étangs, les montagnes sont en commun; mais on n'a qu'à faire reflexion sur les effets du despotisme oriental rafiné par des Grecs, esclaves & tyrans tout ensemble; l'on ne sera plus étonné de rien.

Dès que le bled est moissonné on le fait fouler sur le champ par des chevaux & on le serre dans des creux pratiqués sous terre.

Avant la derniere guerre, un kile de froment, mesure du pays, qui pese deux cent soixante okas, c'est-à-dire cinq cent quatre-vingt-cinq livres, à deux livres un quart l'oka, ne valoit que deux piastres turques, autrement cinq livres de france; un kile de seigle, une piastre & demie, & le kile d'orge une piastre. Toutes ces denrées sont augmentées du double depuis la paix.

Le vignoble est un objet plus considérable de culture & de commerce dans ce pays : les vins y sont legers & aqueux, mais d'un goût assez agréable & d'une qualité bénigne. Ceux d'Odobezd en Moldavie & de Pietra en Valachie sont les meilleurs ; cet article principalement est très susceptible d'amélioration : car le vigneron ne sait point ce que c'est que de sarcler la vigne ni de lui donner deux ou trois façons comme en Bourgogne ; il se contente de remuer un peu la terre une fois l'an, autour du cep & laisse ensuite croître l'herbe de tous côtés. Le plus grand commerce des vins se fait en Pologne & en Ukraine ; on en transporte même jusqu'à Moscow.

On trouve beaucoup de melons, d'arbouzes, prunes, pêches, abricots & autres fruits, dont les meilleurs sont aux environs des villages d'Orikert, Zafert & Krutchna ; on fait commerce de fruits secs avec Constantinople.

On cultive du tabac en Valachie ; celui de Moutan & de Berzan près

du Sereth est payé le double de celui de Pologne : savoir ; l'oka quatre à cinq paras, c'est-à-dire six à sept sols de france. Le débit en est considérable pour la Turquie, la Tartarie & la Pologne. On y cultive aussi du lin & du chanvre, mais seulement pour la consommation du pays. La plante nommée Weyd, dont on se sert pour teindre en bleu réussit merveilleusement dans les deux Provinces, ainsi que celle qu'on nomme Skompi dont on se sert pour l'apprêt du maroquin, & celle du Jasba-Galban espece de fraises avec lesquelles on teint le maroquin en jaune. Ces fraises croissent au bord du Pruth aux environs de Faschina, non loin de la Tartarie.

Il y a une grande quantité de haras conduits par des Armeniens ou des Juifs.

On compte près de trente mille bêtes à cornes qui sortent de la Valachie pour la Bosnie, d'où elles passent à Constantinople. Et vingt mille bêtes à cornes avec cinq ou six

mille chevaux de la Moldavie qui passent par la Pologne pour la Siléſie, la Moravie, & le Brandebourg. Le gros & le petit bétail ainſi que les chevaux reſtent l'Hyver & l'Eté en plaine campagne : on ne les conduit que de temps en temps près des tas de foin pour s'y nourrir & y lécher le ſel foſſille.

Le prix des chevaux ordinaires eſt de douze à vingt piaſtres ; celui d'un cheval de Huſſard eſt de trente à trentre cinq piaſtres : on n'y trouve point de grands chevaux.

Deux bœufs de labour coûtent douze à quinze piaſtres. Deux grands bœufs gras, vingt cinq à trente piaſtres, un oka de viande ſe vend à Jaſſy trois à quatre paras.

Les bergeries y ſont conſidérables : mais on les y conſerve plutôt par rapport au lait dont on fait du mauvais beurre & du mauvais fromage, que pour la laine qui en eſt longue & groſſe. Cependant on trouve près de Ulaſeka en Valachie, une eſpece de

laine qui sert à la frabrication des draps de trente aulnes la piece. Ces draps se fabriquent à Fumato aussi en Valachie, à trois lieues de Buchareſt.

Plusieurs millions de brebis se vendent chaque année pour Constantinople, à un leve piece. (*) On voit fort peu de cochons en Moldavie; mais beaucoup en Valachie, d'où on en fait un commerce considérable pour la Hongrie. La Valachie fait aussi un grand commerce avec ses peaux de lievres pour l'Allemagne & l'Angleterre.

Les abeilles qu'on y conserve avec beaucoup d'attention, ont leurs ruches dans les bois & dans des troncs d'arbres. Leur miel qui est presque tout blanc, est vendu pour Constantinople, & la cire pour Venise; mais une production merveilleuse de ce pays, c'est une cire verte, ouvrage d'une espece

(*) Un leve est une piastre turque.

pece d'abeilles plus petites que les abeilles ordinaires. Cette cire se recueille sur certains arbustes où ces industrieux insectes la déposent. On en fait des bougies odoriférantes qui exhalent un parfum exquis, étant allumées. Cette cire est fort rare; mais on parviendroit à en augmenter la recolte, en cultivant les arbustes où elle se recueille & en attirant les abeilles dans des lieux convenables. On tire des salines de Moldavie, jusqu'à cent mille pieces de sel fossile par an, chaque piece pesant environ cent okas. Le débit s'en fait dans le pays, & en Pologne, & des cargaisons très considérables vont à Constantinople. A douze lieues de Bucharest se trouve aussi du sel fossile dont on débite beaucoup en Natolie & à Constantinople. Le transport s'en fait communément par le Danube. Il y a trois mines de sel en Valachie & une en Moldavie, les montagnes frontieres sont très riches en pyrites propres

à en tirer le souffre & à en fabriquer le vitriol.

Près de Bucharest est un village où l'on fabrique des draps à vingt-deux paras l'aulne : on le teint ordinairement en bleu ou en gris. C'est dans le village de Fumato dont nous avons parlé plus haut

Les Cyganis sont les seuls maréchaux-ferrants du pays ; ils ont une forge portative. Plusieurs milliers de ces malheureux habitent les forêts & s'occupent à faire des assiettes & des cueilleres de bois, dont ils fournissent les magasins des Marchands. Ils tricotent leurs chaussons avec un croc de bois.

Il n'y a d'autres artisans étrangers que ceux que la désertion, ou leur peu de talent a chassés dans ce pays ; on trouve à Bucharest & à Jassy des charons-carrossiers, des tailleurs, des chirurgiens, & des cordonniers à la mode européenne.

Le nitre se trouve en abondance dans ces deux Provinces ; celui de la

Moldavie eſt meilleur que celui de la Pologne. Les forêts y ſont remplies de bois renverſés par les vents, & malgré cela perſonne ne paroît avoir penſé à l'établiſſement d'aucune fabrique. Le bois propre à la conſtruction des vaiſſeaux, ne ſert communément qu'à faire du charbon qu'on porte à Conſtantinople.

Le Port le plus conſidérable de la Valachie eſt Brahilow ſur le Danube, & celui de la Moldavie eſt Galatch autrefois *Ancyre Galatium* ſur le même fleuve. C'eſt dans ces deux villes que ſe fait le plus grand commerce des deux Provinces.



REVENUS.

Les revenus ordinaires de la Moldavie sont d'environ trois millions de livres tournois. Ceux de la Valachie vont à une moitié de plus : surquoi chacun des deux Princes paye à la Porte un tribut, le premier de mille bourses, c'est-à-dire douze cent mille livres tournois, & le second de quinze cens bourses, c'est-à-dire dix-huit cent mille livres; sans y comprendre les présens qu'ils sont obligés de faire aux grands Officiers du Serrail pour se maintenir dans leur place. Ces revenus vont quelquefois plus haut, suivant l'appétit & l'adresse du Prince régisseur. Par exemple, Grégoire Ghika a déja eu l'esprit de lever trois contributions sur les habitans de ces malheureux pays depuis la paix, quoiqu'il fût spécifié expressément dans

le traité de la part des Ruſſes & des Turcs, qu'on n'exigeroit aucun tribut de ces deux Provinces, pendant deux années, & quoique le Grand-Seigneur n'en ait exigé aucun du Prince. Voici le détail des revenus ordinaires de la Moldavie.

L'impot ſur les vignobles d'Odobezd, à quatre paras par dix okas, rapportent annuellement cent quarante mille Piaſtres turques: ci 140000

Pour les autres vignobles à-peu-près . . .	100000
La dixme du gros & menu bétail, environ . .	200000
Celle des chevaux, environ	30000
La dixme des abeilles, des autres grains & autres menus objets . .	30000
Les douannes de Gatatſch, Mohilow & Soroka, &c. environ	200000
Les ſalines, environ .	100000
Le tribut annuel . .	250000
	1050000 Piaſtres



GOUVERNEMENT ET JUSTICE.

QUICONQUE connoît le despotisme oriental peut se figurer confusément quel est le gouvernement dont je vais parler : mais en vain voudroit-on s'en former une idée claire, il faut avoir été témoin observateur, & savoir jusqu'à quel point des Grecs corrompus & avilis peuvent rafiner sur cet article.

La Moldavie & la Valachie, ainsi que tout le reste de l'Empire Ottoman, n'ont aucunes loix imprimées ou écrites. Tous les procès sont jugés par le caprice & l'intérêt du Prince ou par les intrigues de ses Ministres; c'est celui qui donne le plus d'argent au favori de son Altesse, qui a gain de cause. Tous les raisonnemens, toutes les preuves de bon droit dans une affaire, ne sont d'aucun poids auprès

des juges. Les jugemens ſont prononcés de vive voix & rarement écrits. Si par hazard on les couche ſur une feuille volante, ils ne deviennent point un titre pour cela; car il n'y aucun Greffe ou Chancellerie qui en ſoit dépoſitaire. Rien de ſi commun que de voir recommencer dix fois le même procès ſous le même Prince ou ſous un autre. Je rappellerai quelques exemples de la maniere de juſtice qui ſe pratique à la Cour du Prince Grégoire Ghika. Un certain marchand de Jaſſy, nommé Nicolleti, avoit cité devant le Prince un de ſes débiteurs pour la ſomme de ſix cens ducats, compte arrêté & ſigné; ſur cette preuve le débiteur eſt d'abord condamné par le Prince lui-même à payer ladite ſomme. Le premier Miniſtre qui favoriſoit ce débiteur lui fait entendre que pour ſe venger de ſon créancier & ſe libérer de toute la dette, il n'a qu'à conſigner trois cens ducats. Le compte arrêté & ſigné ſur les regiſtres du Sr. Nicoletti eſt déclaré faux

par le Prince même qui l'avoit trouvé juſte auparavant. Les trois cens ducats ſont partagés entre le Prince, ſon premier & ſon ſecond Miniſtre, & le pauvre créancier condamné à ſe taire pour ne pas ſe voir enlever le reſte de ſon bien. Second exemple: un jeune Seigneur Moldave, nommé Balche, qui avoit voyagé en Allemagne & qui avoit le malheur de n'être pas auſſi dévot, c'eſt-à-dire auſſi hypocrite que le Prince, a un procès avec quelques-uns de ſes aſſociés, dans la ferme des ſalines, pour quatorze ou quinze mille piaſtres à lui dues. Au premier réquiſitoire, donné par ſa partie adverſe, le Sr. Balche eſt condamné ſur la barbe de ſon Alteſſe(*) à non recevoir, ſans avoir été entendu. Ce jeune homme qui a l'eſprit aſ-
ſez

(*) Quand le Prince jure par ſa barbe, ce ſeroit un jugement irrévocable, s'il n'y avoit point d'argent dans le pays.

ſez intriguant & qui connoît l'allure de cette juſtice à la grecque, va trouver le ſecond Miniſtre du prince & lui offre douze cens ducats, s'il peut parvenir à lui faire gagner ſa cauſe qui en effet étoit la meilleure. Ce ſecond Miniſtre réuſſit aſſez bien pour obtenir de ſon Alteſſe qu'on permit au Sr. Balche de plaider lui-même. Ses raiſons perſuadent tous les Juges du Divan; le Prince même eſt convaincu, & ordonne aux aſſociés du Sr. Balche de lui payer la ſomme prétendue. Sur cela le premier Miniſtre qui favoriſoit les ennemis du Sr. Balche, leur conſeille d'intéreſſer le Médecin du Prince, eſpece de Carabin Grec, ramaſſé dans les boues de Conſtantinople, & de lui offrir quinze cens ducats; ce qu'ils font. Le dernier réſulat de cette affaire m'eſt inconnu, parce qu'on n'en étoit encore que là lorſque j'ai quitté ces braves gens. Troiſieme exemple, un Officier François qui avoit rendu de très grands

services à un Grec, beaufrere du Prince, qui se trouvoit à Cronstet en Transilvanie, du temps de la guerre, est invité par ce Grec à venir à Jassy, au commencement de la paix, sous les espérances les plus flateuses. Ce Grec lui abandonne par reconnoissance soit disant, pour cinq ans un terrain inculte moyenant quatre cens Piastres par année, avec le droit d'y faire tous les établissemens, bâtimens & manufactures qu'il lui plairoit. Le Prince même donne un privilége par écrit à cet Officier François. Cet Officier dépense près de deux mille Piastres pour défricher, ensemencer, bâtir, &c. &c. On commence une manufacture de fayance, &c. à peine ce desert a-t-il changé de forme sous les mains de cet industrieux & infortuné François, que le vieux Grec son Protecteur & soi-disant ami, tombe malade, devient fou & rêve que tous ces établissemens lui appartiennent en propre & que l'Officier François n'est

que ſon commis. Il lui fait ſignifier ſix mois après l'ordre de venir rendre compte de tout ce qu'il avoit fait & de tout ce qu'il vouloit faire; en le prévenant qu'il eût à lui remettre exactement & fidellement tout l'argent qu'il retiroit de ſon économie rurale qui ne lui avoit pas encore rendu un ſol, & de ſes manufactures qui n'étoient commencées que depuis deux mois. Ce François étonné d'un pareil procédé, a recours au raiſonnement, allegue la reconnoiſſance qui lui eſt due par ce Grec, l'accord qu'il a fait, le privilége du Prince, la foi qu'on doit aux étrangers qu'on attire dans un pays, enfin l'honneur, la parole, &c. tous diſcours aſſez bons pour des Européens, mais ſophiſmes pour des Grecs : le mot d'honneur ſur-tout leur eſt inconnu; il n'eſt pas même dans leur langue, & celui de reconnoiſſance ne fut jamais dans leur cœur. Ainſi peine perdue pour le pauvre Officier François.

On donne alors des mémoires au Prince contre son beau-frere. Personne n'osoit se mêler de cette affaire, je fus le seul qui prît le parti de cet infortuné; je représentai à son Altesse que si l'on vouloit s'emparer de la manufacture & des établissemens de cet étranger, il falloit au moins le dédommager par un équivalent en argent. Le Prince approuvoit toutes mes raisons & cependant l'affaire ne se finissoit point. A la fin soupçonnant que la décision en étoit trop pénible pour de pareils juges, je leur écrivis un jugement qu'ils suivirent à la lettre & que le Prince approuva beaucoup. Voilà donc la partie adverse de l'Officier François condamnée à lui payer une somme comptant. Mais ce jugement n'eut aucun effet, le beau-frere du Prince s'exhala en injures contre lui, & jura par sa barbe qu'il ne payeroit rien & qu'il iroit à Constantinople déclarer à la sublime Porte toutes ses trahisons secretes en

faveur des Russes pendant la derniere guerre. Sur ces entrefaites, je demandai mon congé à son Altesse, qui pour me témoigner aussi de son côté sa reconnoissance à la grecque, me refusa la moitié de la somme, convenue dans mon contrat, pour mon voyage de retour. Après cela, si M. Rousseau vient nous dire encore que les peuples barbares & sans loix valent mieux que les peuples policés, je le prierai d'aller vivre un an dans les forêts de la Moldavie.



OFFICIERS DU PRINCE.

Magnificence de sa Cour.

Les Princes de Valachie & de Moldavie ont le titre d'Altesse Sérénissime qui leur a été donné par la République de Venise, & que depuis, les autres Princes de l'Europe ont bien voulu leur accorder aussi ; quoique dans le fait, on pourroit ne les considérer que comme des fermiers de l'Empire Ottoman & non comme les égaux des Princes d'Allemagne ou d'Italie. Leur premier Officier se nomme le grand Postelnik, c'est une espece de premier Ministre. Son emploi journalier à la Cour n'est autre

chose que d'entrer & sortir sans cesse de la grande salle où est le Prince, en tenant en main un grand bâton noir, garni en haut d'une boule d'argent, avec lequel il fait un grand bruit; le sujet de ces allées & venues est de rapporter au Prince la décision du Divan, qui se tient dans une chambre voisine, & qui est composé de douze Boyards ou Seigneurs, & le porter au Divan la décision du Prince. Quand il est fatigué de ces promenades, il se repose dans une chambre particuliere où il reçoit des vistes & des placets. Il y a un second & un troisieme Postelniks qui ont aussi leur bâton noir; mais ceux-là sont des Officiers très subalternes. Le second Ministre se nomme le Camirar; celui-ci n'a point de bâton noir, son emploi est d'être dans les secrets politiques du Prince; ensuite vient le Grand-Logafeth autrement le Grand-Chancelier, sans Chancellerie: il y a le second & le troisieme

Logafeth qui sont des especes de rapporteurs de procès, ou d'écrivains; le Grand-Vestiar autrement le Grand-Trésorier, sans trésor; il y a un second & un troisieme Vestiar, qui sont chargés de payer de la cassette du Prince les assignations par lui signées; le Grand-Camerask autrement le premier Chambellan qui est chargé d'achetter les pélisses & papouches pour Son Altesse & sa famille; le grand & le petit Paarnik, autrement les échansons qui donnent à boire une fois l'année à Son Altesse; le grand & le petit Commis ou Cagers dont l'emploi est de veiller sur vingt ou trente haridelles dont sont rempies les écuries de Son Altesse.

Le premier & le second Vornik qui sont des especes d'Intendans de la maison du Prince; le Grand-Hatman qui est le Général de la cavalerie, laquelle peut bien se monter avec les fifres, tambours, les Capitaines, les Lieutenants, Officiers &

Bas-Officiers au nombre de vingt-sept à vingt-huit hommes habillés de bleu ; le Grand-Serdar dont on a parlé auparavant : cette charge n'est connue en Valachie que sous le nom de Grand-Ban ; celui-ci a les mêmes honneurs, mais son pouvoir est plus étendu. L'Aga autrement le Lieutenant-Général de Police, dont l'emploi est de piller le marchand, l'artisan & la courtisanne, & de se jeter trois fois à genoux devant Son Altesse, en baisant la semelle de sa botte, quand cette Altesse va à la promenade sur son petit cheval blanc. Cet Aga a toujours avec lui un régiment de dix soldats, habillés de verd, qui joints à la garde du Prince, laquelle est de vingt hommes, habillés de bleu, & de dix-huit habillés de rouge, forment, y compris la cavallerie, un corps d'armée de soixante-seize hommes armés de mousquetons la plupart sans platine, & de couteaux la plupart sans manche. L'artillerie des arsenaux consiste en

trois vieux canons de fer. Quand le Prince va à l'Eglise ou à la promenade pour se faire voir à ses sujets, (*) il est ordinairement suivi par toute son armée & par tous les Officiers dont je viens de parler. Après la procession des Récolets du grand couvent de Milan, je ne connois rien de plus imposant ni de plus majestueux que cette marche du Hospodar de Moldavie.

Outre ces Officiers du Prince, il y a deux Vataves, especes d'Huissiers qui ont toujours en main une demi-aulne de galon d'or attachée à un petit bâton d'argent: ils n'ont d'autre em-

(*) Le Feld-Maréchal de Romanzow invitant un jour le Prince Grégoire Ghika à faire une petite promenade à pied dans la ville de Jassy, le Prince s'excusa ainsi: *que diroient mes sujets, s'ils voyoient leur souverain à pied? je prie votre Excellence de m'en dispenser.*

ploi que celui de ſe faire donner la dixieme partie de tout l'argent en litige, qui ſe paye & ſe reçoit par ſentence du Prince. Le grand & le petit Armaches ſont les Prevôts d'armée de ſon Alteſſe & ceux qui font emprisonner, donner les coups de bâton ſous la plante des pieds, pendre & trancher la tête. Dans les antichambres du palais du Prince, on trouve à toute heure du jour deux fous, dont l'emploi eſt de ſecouer un grelot d'argent, de faire des contorſions & de rire à gorge déployée, quand ſon Alteſſe paſſe & repaſſe d'un appartement à l'autre. Le reſte des Officiers du palais ſont des petits garçons qui ſervent le café & les confitures, & qui préſentent la pipe; il faut avoir été un certain nombre d'années parmi ces petits garçons pour devenir grands Officiers & Miniſtres d'Etat.

Les deux Provinces ſont diviſées en vingt quatre diſtricts dont chacun a

un Ispravenik ou Gouverneur, choisi par le Prince. Ces Ispraveniks, ainsi que tous les Officiers publics & ceux de la Cour, n'ont d'autres appointemens que la permission de piller & escroquer partout où ils peuvent. C'est ici où brille l'esprit grec des Grecs modernes: quand ces Officiers ne gagnent pas assez, ils font susciter adroitement un procès ou une querelle à un riche marchand ou à un riche bourgeois; & quand la victime est entre leurs mains, elle n'en sort jamais qu'à force d'argent. Si un malheureux qu'on a dépouillé par ruse ou par force, vient se plaindre à son Altesse de quelque-uns de ses Officiers (ce qu'on ose rarement faire) son Altesse rit & demande ensuite combien d'argent on a su tirer de cet homme; on lui répond tant: eh bien, ajoute son Altesse, il faut le laisser crier aussi haut qu'il voudra: nous avons l'argent. Cette théorie pratique de dureté & d'injustice est cau-

ſe que les marchands & les bourgeois ne ceſſent de faire des préſens au Prince & à ſes Officiers, dans la crainte d'être condamnés à payer quelque groſſe ſomme au premier jour.

Le palais où réſide aujourd'hui le Prince de Moldavie eſt un vieux chateau qui a ſervi d'écurie & d'infirmerie aux Ruſſes pendant la guerre. Ce Prince a fait ſeulement reblanchir les murs & coller du papier blanc aux fenêtres briſées. Les appartemens en ſont fort vaſtes, & il n'y a aucuns meubles que dans la chambre à coucher de ſon Alteſſe. L'économie domeſtique eſt portée ſi loin dans le palais du Souverain, qu'à ſa propre table on ne donne des ſerviettes que de quinze en quinze jours & des petits verres à pied rompu; mais quand ce Prince veut déployer ſa magnificence & ſes richeſſes, (ce qui n'arrive que le jour de ſa fête) on voit alors des tables couvertes de porcelaine & d'ar-

genterie. Ce qu'il y a de singulier chez ces despotes de Moldavie & de Valachie, c'est que toutes leurs richesses, argent, bijoux, hardes & ameublemens sont toujours dans des malles ou coffres de voyage, comme s'ils devoient partir à chaque instant; & dans le fait, ils n'ont pas tort, car ils ont sans cesse à craindre d'être déposés par force ou enlevés ou assassinés; & par cette précaution leur famille peut au moins sauver leurs effets les plus précieux.

Tous les enfans mâles des Princes se nomment Bézadés: ils conservent ce nom toute leur vie, mais il ne leur donne aucune prétention sur la chaise de Moldavie; l'argent seul est un titre prépondérant auprès de la sublime Porte. Le sort de ces Bézadés est souvent plus triste que celui d'un fils d'artisan; il y en a un grand nombre à Constantinople, à Bucharest & à Jassy qui sont dans l'indigence, à qui les Princes regnants font de pe-

tites pensions qui leur suffisent à peine pour subsister.

La ville de Jassy peut contenir environ trente mille habitans, & celle de Buchareſt près de soixante mille; ces villes ne sont point murées & les maisons en sont éparses çà & là dans la campagne; le palais du Prince de Valachie n'est guere plus magnifique que celui du Prince de Moldavie, mais la ville capitale du premier a un plus grand nombre d'Eglises de Couvens & d'édifices particuliers. On trouve dans l'une & dans l'autre des cafés turcs & des boutiques assez bien garnies d'étoffes & de clincaillerie. Les deux Princes regnants ont établi chacun dans leur capitale des écoles auxquelles ils ont donné le nom pompeux de Gimnases & où deux ou trois Moines ignorans donnent des leçons des langues latine & grecque & de théologie. Mais ce qui distingue Alexandre Ypsilandi, Prince de Valachie, de son confrere Grégoire

Ghika Prince de Moldavie, c'eſt la protection que le premier accorde aux arts & le deſir qu'il a d'avoir un code de loix particulieres pour ſon Divan (*) & celui des Gouverneurs de Provinces; il a attiré à cet effet dans ſon pays quelques hommes inſtruits qu'il a chargés de rédiger ce code qu'il promulguera ſans doute, ſi le deſpotiſme inquiet & odieux de la ſublime Porte n'y met aucun obſtacle.

(*) Tribunal de juſtice.



DU

DU CARACTERE DES MOLDAVES ET VALAQUES.

Les Moldaves & les Valaques sont en général robustes & d'une taille avantageuse. Leur habillement qui est aisé & fort large ne contraint ni leurs membres ni les articulations; l'exercice du cheval est le seul qu'ils aiment, & l'on voit souvent dans la belle saison, la jeunesse s'exercer à lancer le *Girit* (*) à la course, à la mode des

(*) Le *Girit* est un Javelot de bois qui se lance en courant à cheval contre l'en-

S

Turcs. Excepté l'étude qu'ils font de la langue grecque, leur éducation est presque nulle.

Les jeunes Seigneurs destinés aux emplois, soit à la Cour du Hospodar, soit dans les Provinces, se donnent quelque peine pour apprendre le turc, le latin, le françois & l'italien; mais très peu possedent passablement les langues étrangeres. La morale des prêtres & la philosophie d'Aristote sont les uniques sources dans lesquels ils puisent quelques legeres idées de vice & de vertu; il faut avouer cependant qu'à travers cette ignorance générale & stupide où se trouvent les deux nations, on rencontre chez elles quelques hommes, privilégiés de la nature & formés par une éducation étrangere, qui pourroient figurer à côté de nos plus illustres savans; je

---

nemi qui fuit; les Turcs & les Grecs sont fort adroits à cet exercice.

pourrois en citer quatre dont les noms méritent d'être connus & dont trois vivent actuellement à Jaſſy & le quatrieme à Buchareſt; le premier eſt un célébre Médecin nommé Théodorati, qui parle, écrit & traduit parfaitement les langues françoiſe, latine, grecgue, turque & italienne; mais ſon plus grand talent eſt d'être ſingulierement verſé dans la géométrie & l'algébre; ſon moindre talent eſt d'être le plus habile Médecin peut-être de l'Empire Ottoman. Boerhave, & Aſtruc lui ſont auſſi familiers qu'Homere; rien n'eſt étranger pour lui que les abſurdités de la ſuperſtition & de la ſcholaſtique. Le ſecond nommé Saoul, poſſéde également bien ſix langues & connoît aſſez l'hiſtoire de ſon pays & parfaitement la politique des Turcs; cet homme eſt le perſonnage le plus important qu'ait en ce moment le Prince de Moldavie. Le troiſieme eſt un nommé Bogdan d'une des plus anciennes familles du pays,

personnage admirable par son éloquence, son jugement & ses connoissances dans les langues étrangeres, & celui pour lequel la nation Moldave a le plus de penchant & de respect. Le quatrieme est Carataja, grand postelnik du Prince de Valachie, homme tout à la fois savant, aimable, grand politique & de la plus stricte probité; il semble que le hazard ait voulu dédommager cet infortuné pays en y jettant quelques hommes extraordinaires à travers la foule barbare & idiote des moines, des peuples & des Boyards.

Mais une qualité chez ces peuples dont la politique militaire pourroit tirer grand parti, c'est celle d'être bons soldats sous la discipline; l'Empereur en a fait l'expérience avec succès & satisfaction; ce Souverain a plusieurs régimens de Valaques dans ses armées, & ces Valaques font l'exercice avec une adresse & une agilité surprenantes : c'est une chose remar-

quable chez toutes les nations, que ce qu'elles apprenent le plus facilement d'abord, c'eſt l'art de détruire & de maſſacrer leurs ſemblables.

Le caractere des Valaques eſt en général plus gai que celui des Moldaves; ils ont auſſi plus d'eſprit & de courage; mais on peut dire des deux nations qu'elles ne ſont portées ni au vol ni à l'aſſaſſinat; elles obſervent même l'hoſpitalité avec une ſorte de ſatisfaction: au reſte leur caractere a été en quelque façon détourné de ſon penchant à la bonté; & ſi la ſimplicité de leurs mœurs a été corrompue, on ne peut l'atribuer qu'aux Grecs qui, tels que des Harpies infectés qui gâtent tout ce qu'elles touchent pour s'en emparer ſeules, viennent du fond de la Thrace & des Isles de l'Archipel dépouiller les deux Provinces & n'y laiſſer en ſortant que des traces de leurs vices & de leur cupidité.

Les femmes Moldaves & Valaques

ſont en général aſſez belles ; elles ont la peau blanche, mais leur teint eſt ordinairement pâle. On trouve parmi elles très peu de blondes, mais une grande quantité de brunes claires, à l'œil noir & bien fendu. Le beau ſexe de ces contrées eſt ſingulierement porté à l'amour : on en a vu des exemples durant le ſéjour des troupes Ruſſes en Moldavie & en Valachie ; chaque ſoldat, ainſi que chaque Officier avoit ſa maitreſſe ; filles, femmes, veuves, toutes deſertoient leur famille & leur village pour ſuivre ces vainqueurs des Turcs. L'habillement des femmes eſt une eſpece de robe longue ſans plis, qui leur colle ſur le corps & qui s'attache avec des crochets au deſſous de la gorge, de façon que cette belle partie de leurs charmes s'offre dans toutes ſes rondeurs à l'œil curieux du ſpectateur. Elles ajoutent à cette robe une péliſſe qu'elle mettent ſur elles toutes les fois qu'elles ſortent, même en Eté.

Les payſannes qui ne peuvent ſe procurer ni des robes de ſoye ou de coton, ni des peliſſes, ſe contentent d'une chemiſe qui eſt brodée ſur les épaules, & d'un tablier de toile groſſiere qu'elles attachent en forme de ceinture depuis le nombril juſqu'au gras de jambe, les femmes & les filles font différentes treſſes de leurs cheveux qu'elles laiſſent quelquefois pendantes ou qu'elles relevent ſous un mouchoir paſſé autour de la tête en forme de caſque; elles joignent ſouvent à cette coëffure des aigrettes de diamant ou des clinquants. Les femmes juives de ces Provinces, au lieu d'adopter cette maniere qui ne leur conviendroit pas, puis qu'elles coupent leurs cheveux, garniſſent leurs bonnets d'un chapelet de ducats autour du viſage: les payſannes, ſe contentent de treſſer leurs cheveux & d'en faire une couronne au deſſus de la tête.

Le caractere du beau ſexe dans ces deux Provinces eſt la douceur même,

Esclaves de leurs parens, de leurs maris, de leurs amans même, les femmes Moldaves & Valaques ne reconnoissent d'autre loi, d'autre volonté suprême, que celle des hommes; quoique libres, elles ne sortent que fort rarement & jamais seules; la paresse & l'ignorance profonde où elles vivent sont vraisemblablement les causes de leur fidélité & de leur soumission. La jalousie par conséquent a rarement occasion d'exercer sa fureur sur elles; le mari parle & la femme tremblante vient lui baiser la main & demander son pardon.

Je ne crois pas qu'aucune femme, pas même les Princesses regnantes aujourd'hui en Moldavie & en Valachie, sachent lire & écrire: les Grecs prétendent à cet égard que les femmes ne doivent rien savoir que ce que leur mari veut leur enseigner. Les jeunes filles sont cachées aux regards de tous les hommes jusqu'au moment où finit la cérémonie de leur mariage, & où

où elles entrent dans le lit nuptial. Avant ce temps, elles n'ont d'autre occupation que celle de ſoupirer après le mari qu'il plaira à la divine providence de leur envoyer : juſqu'à ce moment elles ne jouiſſent qu'en ſpéculation des plaiſirs de l'amour & du délire de la volupté.

Le contrat civil de mariage ſe fait devant témoins; l'acte eſt ſigné double par les parens ou amis des conjoints, ſans autre formalité (pour les Nobles) que la ſignature du Prince & du Métropolitain. Le peuple ſe marie ſans faire de contrat; il n'a beſoin que de la bénédiction du ciel, c'eſt-à-dire, du prêtre. Le jour de la cérémonie du mariage venu, on couvre la fiancée d'un voile tiſſu d'or & d'argent, qui deſcend de tous côtés, à grands plis, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la ceinture; on l'empanache d'une coëffure de plumes noires, un peu plus hautes que celles de nos Dames françoiſes; & dans cet accoutrement, qua-

tre femmes la prennent dessous les bras & la conduisent à pas très lents, comme un criminel qu'on mene au supplice, jusqu'à l'Eglise. Arrivée là, le prêtre lui fait promettre foi & fidélité à son futur; il met la main de ce futur dans celle de la future; il leur fait baiser la sienne à tous deux, & ensuite on entonne un *Kyrie* qui dure deux heures; après quoi on reconduit les époux chez eux un peu moins tristement & plus vîte; le festin succede bientôt, on s'enivre, on danse toute la nuit & les deux époux se sont vus pour la premiere fois & ont couché ensemble.

La langue Valaque & Moldave sont à quelques mots de différence, la même. Cette langue dérive en grande partie du latin, comme par exemple les mots *Pouiné* pane, *Mouinè* mane, *Apa* aqua, *Vinn* vinum, *Venouto* venitus, &c; en partie du Sclavon ou Russe; comme *Slouga* serviteur, *Prapadito* perdu; & du Polonois comme

Vaivoda Vaivode, Prince. Il s'y eſt introduit d'ailleurs un certain nombre de mots Turcs & Tartares, qui tous enſemble forment un langage barbare & corrompu, qui n'offre nulle énergie, nul goût, & nulle idée abſtraite. Les caracteres d'écriture & d'impreſſion ſont en partie Grecs, Ruſſes & Tartares. Le grec vulgaire eſt la langue polie de la Cour des Hoſpodars & des Gouverneurs de Provinces. On y parle auſſi l'italien & le françois; le Prince & pluſieurs Seigneurs du pays ont même des livres en cette derniere langue; les ouvrages de M. de Voltaire ſe trouvent entre les mains de quelques jeunes Boyards; & le goût des Auteurs françois ſeroit aujourd'hui un objet de commerce dans ces contrées, ſi le Patriarche de Conſtantinople n'avoit menacé de la colere du Ciel, tous ceux qui liroient des livres *Catholiques Romains*, & particulierement ceux de M. de Voltaire.

RÉFLEXIONS POLITIQUES SUR LA MOLDAVIE ET LA VALACHIE.

Si les ſuccès d'une politique bien entendue pouvoient faire paſſer ces deux Provinces ſous la domination de l'Empereur ou du Roi de Pruſſe, il ſeroit facile de prévoir & d'expliquer par quels moyens, ce beau pays pourroit devenir un des plus beaux cantons de l'Europe. Les colonies qu'on y enverroit n'auroient point à crainde les inconvéniens & les malheurs qu'ont eſſuyées celles d'Aſtracan ; parce que l'éloignement n'eſt point auſſi conſidérable & qu'on a toutes les reſſources de l'Europe policée à eſpérer. On

pourroit d'ailleurs éviter les inconvéniens auxquels les établiſſemens du Bannat de Temeſvar ont été ſujets, en choiſiſſant mieux les terrains d'habitation ; & en cela, les côtes de la Moldavie & de la Valachie, ſur le Danube, ſont plus favorables, & l'intérieur des terres plus ſalubre ; il ne s'agiroit que de ſaigner les prairies & de faire écouler les eaux ſtagnantes, pour épurer l'atmosphere & rendre le ſol plus propre à la culture. L'exploitation des mines, des bois, le défrichement des terres, & la culture mieux entendue du vignoble & du fruitier ſeroient des objets qui, dans vingt ans, enrichiroient deux cent mille familles de malheureux, expoſés ailleurs à la fainéantiſe & à l'indigence, & raporteroient au Souverain ſoixante millions de livres de notre monnoye. Le ſol des plaines & des côteaux a en général des qualités ſi favorables que, par-tout indiſtinctement, on pourroit former des éta-

blissemens avec le ris, le tabac, le sucre, productions étrangéres à notre continent & singulierement propres à ce terrain. On rassembleroit dans ce coin de l'Europe, presque tous les objets de culture & de commerce connus sur le globe. Le désert qui s'étend depuis Jassy jusqu'au Niester & aux frontieres de la Podlachie, offre dans une largeur de vingt lieues sur une longueur de trente, le meilleur terrain qu'il y ait peut-être nulle part, pour la culture du froment de l'orge & la plantation des vergers. Dans cet espace on ne trouve pas un seul arbre, mais partout la terre est couverte d'une herbe haute & d'une verdure vivace; le terrain est ondulé de toutes parts par de petites collines où l'on trouve des sources d'eau à chaque pas; il n'y auroit rien de si facile que d'y planter des vergers & même des bois, tout y réussiroit à merveille.

D'un autre côté ces deux Provinces

offrent une nouvelle branche de commerce aux autres nations de l'Europe. Bordées par le Danube & le Niester, qui tous deux se jettent dans la mer noire; leurs ports attendent les vaisseaux de la méditerranée qui peuvent arriver en trois jours du Bosphore de Thrace à Galatch & à Brahilow, & les barques de la Baviere, de l'Autriche & de la Hongrie qui peuvent y descendre en très peu de temps. Les étrangers n'ont encore tenté aucun commerce de ce côté là, avec les Moldaves & les Valaques; les Grecs & les Turcs l'ont fait seuls jusqu'à présent & d'une maniere très languissante; le temps qui amene toutes les révolutions doit en amener une sans doute dans les deux Provinces dont je viens de faire l'histoire; mais cette révolution particuliere ne tient-elle pas essentiellement au sort de l'Empire Ottoman en Europe? C'est ce qu'on ne peut décider qu'après les événemens.

F I N.

APPROBATION.

J'ai lu par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *l'Hiſtoire de la Moldavie & de la Valachie.* A Paris ce vingt-cinq Janvier, mil ſept cent ſoixante & dix-ſept.

PIDANSAT DE MAIROBERT.



